

TITANIC

*LA LÉGENDE EXISTE,
JE L'AI RENCONTRÉE !*

Du même auteur :

Titanic (Roman)

Le Rustre (Roman)

H.D.M., Histoire du Monde Cycle I (Nouvelle)

TITANIC

*LA LÉGENDE EXISTE,
JE L'AI RENCONTRÉE !*

Walter OZENNE

ROMAN

Corinne OZENNE Éditions

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Corinne OZENNE Éditions, Chateaufort sur Charente, dépôt légal 2010

© 2010, Corinne OZENNE Éditions
ISBN 978-2-9537844-0-4

Préface.

Ce livre, c'est mon premier.

Je l'ai commencé il y a maintenant près de 20 ans. Je l'ai souvent abandonné, repris et ré abandonné à nouveau. Et puis j'ai à nouveau ressenti le besoin de le reprendre, de le finir.

J'ai beaucoup été aidé en cela par ma ninie à moi, Corinne, qui m'a laissé beaucoup de temps libre pour travailler dessus. Ce livre c'est avant tout un petit bout de moi et un bon bout d'elle aussi.

J'ai apprécié sa compréhension dans mon travail, cela aide de se sentir soutenu.

Je remercie par la même occasion les quelques lecteurs de l'ébauche qui m'ont envoyé beaucoup de compliments sur les quelques pages qui étaient écrites. Leurs critiques et leurs compliments m'ont aussi beaucoup aidé à continuer d'écrire.

Pour tout cela, merci à tous et bonne lecture.

TITANIC ...

Prologue

Je suis arrivé.

Sur place il y a déjà deux engins incendie et une échelle. Je n'ai pas eu trop de problèmes pour trouver, même en pleine nuit : il suffisait de suivre la lumière ! L'entrepôt est entièrement embrasé. Les flammes dépassent la toiture de plus de dix mètres. Ça chauffe fort, dès ma sortie de voiture je sens le rayonnement, je vais éloigner un peu mon véhicule, je me suis garé un peu trop près sur ce coup-là. Il faut faire vite. Vérifier qu'il n'y a personne dedans et ensuite protéger les bâtiments avoisinants. Les premiers ordres ont déjà été donnés. Je ne fais que confirmer la stratégie générale. Pendant que le chef de garde gère les reconnaissances, je vais demander les renforts à la radio et rechercher des points d'eau sur lesquels nous pourrons nous appuyer pour l'extinction. C'est bon, on me confirme qu'a priori il n'y a pas de victime. Il y a cependant un problème : la violence de l'incendie nous empêche de pénétrer dans le bâtiment. Je vais rapidement faire le point avec le chef de garde et préparer l'arrivée des renforts pour les engager dès leur arrivée. Il faut que

je trouve un endroit pour les mettre et positionner le véhicule de poste de commandement. Je crois que l'on va en avoir besoin.

— Chef ? On sait ce qu'il y a dedans ?

— Le centre de traitement des alertes nous a dit qu'a priori c'est du stockage de palettes de pièces mécaniques. Peut-être des pièces avec de l'huile, je ne sais pas. Le mec au 18 il n'a pas su leur dire.

— OK. Alors protection max pour les gars qui sont à l'attaque et vous me préparez un soutien à la mousse au cas où, mais sans cracher pour l'instant.

— Bien reçu mon lieutenant, je m'en occupe. Il y a des portes sécurisées pour la partie bureau au bout du bâtiment. J'aimerais bien pouvoir y pénétrer, je veux faire une barrière d'arrêt là-bas.

— OK, je confirme. Pour l'instant on se concentre sur les propagations, pour l'attaque on verra quand les renforts seront là. La priorité c'est de le contenir dans ce bâtiment.

— Compris mon lieutenant, c'est parti...

— OK, pour ma part je vous confirme les renforts : deux fourgons incendie et un dévidoir automobile pour les tuyaux. Je vais aller demander la cellule émulseur pour la mousse et puis votre VSR pour ouvrir vos portes.

— Ouais, compris.

— Vous avez besoin d'une échelle supplémentaire pour l'autre façade ?

— Non, pas pour l’instant ça ira, j’aurais pas la place de la stationner et puis en plus on n’aurait pas une grande efficacité, je préfère avoir des effectifs complets dans les fourgons, il va falloir du personnel pour l’attaque tout à l’heure.

— D’accord... Chef !

— Oui mon lieutenant ?

— Pour les hydrants, vous avez un poteau à l’angle du boulevard Durand et un second plus loin sur la rue des Côteliers. A priori c’est bon, ils sont pas sur la même canalisation.

— Ok, reçu. Pour information nous on s’est mis sur les n°35 et 37 sur le plan, ceux en face du bâtiment. Par contre de ce côté-là c’est mort, y’en a plus de libres.

— OK, je prends note, on se met sur le canal 16 pour causer entre nous deux, OK ?

— Affirmatif, canal 16.

— Si vous en avez besoin d’un autre pour vos gars, vous me le dites.

— Non c’est bon ça ira. Mais il y en a pour un moment !

— Comme vous dites ! On est pas couché !

La lueur des flammes rougit la nuit. On se croirait en plein jour avec des lunettes teintées rouges et jaune. J’ai toujours trouvé les feux très attirants et très jolis à regarder. Ces mouvements, ce contraste m’a toujours fasciné. Mais pour l’instant j’ai autre chose à faire que de prendre des photos ou que de m’extasier

devant le spectacle. Il faut que je confirme les moyens et que je finalise les besoins en eau.

— CODIS, ici Officier de garde.

— Parlez CODIS écoute.

— Prenez message : Origine officier de garde, groupe horaire 23 h 18. Intervention n°90-15362, rue des docks. Sommes en présence d'un violent feu d'entrepôts d'environ 2000 mètres carrés totalement embrasé. Risque de propagation à des bâtiments voisins non écarté. Sommes dans l'impossibilité de pénétrer dans le bâtiment. Pas de victime actuellement. Deux grosses lances en manœuvre plus une petite sur échelle pour éviter les propagations. Pas de confirmation du type de matériel contenu dans le bâtiment. Je demande le PC, deux fourgons, un DA et un VRS pour ouverture de porte blindée. Je demande renfort de commandement niveau 1. Fin de message n°1. Reçu ?

— Bien reçu. Lieu d'acheminement des moyens ?

— Le point de rassemblement des moyens est fixé boulevard Durand sur le parking du magasin général.

— Reçu.

Et voilà, encore une nuit dehors. Tout s'est bien passé. Fatigant, mais il n'y a pas eu de problèmes majeurs. Il faisait très froid alors quand en plus on est mouillé de la tête au pied on fatigue

plus vite. Nous avons finalement réussi à pénétrer dans les bureaux à temps et à sauver l'armoire où la société enfermait sa comptabilité et ses fichiers clients.

Le bâtiment c'est une autre histoire : effondré et tout le stock est brûlé. Il ne reste qu'un amas difforme de cendre, de métal enchevêtré, de tuiles et ici et là quelques flaques d'eau. La fin d'un incendie est à chaque fois un spectacle de désolation. C'est toujours très traumatisant pour le propriétaire des lieux.

Tout était déjà embrasé à notre arrivée alors il n'y a pas grand-chose à espérer dans ces cas-là. Il ne reste plus rien. Mais déjà ils pourront s'en sortir avec tous ces fichiers que nous avons pu sauver. Le directeur de la société était content que l'on ait pu lui sauver ses bureaux, cela va lui permettre de redémarrer. Il trouvera un lieu de stockage ailleurs.

Le jour est déjà levé depuis bien longtemps lorsque je regagne la caserne. Je suis fourbu. Heureusement je finis ma garde ce soir. Je vais pouvoir me reposer un peu. Mais pour l'instant, douche, petit-déjeuner avec les gars, débriefing de l'intervention et bureau. Je crois que ce soir, comme on dit chez nous « ça va tirer sur les pattes ».

Marseille, 20 h 49 froideur hivernale en cette soirée du 26 novembre, la brume sur les quais me rappelle que nous sommes en automne. Seul, face à ce pont qui m'évoque tant de souvenirs, je contemple la mer.

Pourquoi suis-je si songeur ce soir ? Est-ce le souvenir de ton visage à jamais gravé dans ma mémoire qui m'a poussé à venir en ce lieu comme l'on va sur la tombe d'un parent ? J'ai toujours aimé cette jetée, même avant cette histoire. Aujourd'hui c'est différent, je n'y viens plus pour les mêmes raisons.

Mon Walkman distille les dernières mesures de « *I'm still loving you* » de Scorpions. Cette chanson est un supplice pour moi : elle est à la fois splendide et tellement romantique, mais si triste en même temps maintenant. J'écoute les notes de cette mélodie que tu aimais tant et je me perds dans mes pensées. Combien de fois avons-nous dansé serrés l'un contre l'autre sur cette musique ? Je ne sais plus, pas assez sûrement. J'ai pris cette cassette sur l'étagère du salon. Je sais qu'elle était à toi. Je n'aime pas particulièrement tous les morceaux de musique qui sont dessus, mais c'est une cassette que tu écoutais souvent. Elle est un

peu usée, le son un peu grésillant. Mais je ne peux me résoudre à la jeter.

Bercé par cet air, je crois apercevoir ta silhouette dans cette brume qui me glace le sang. Je sais que ce n'est qu'une illusion, mais je me laisse entraîner par cette vision. J'appuie mon regard comme pour chercher à y voir un peu mieux dans ce brouillard qui s'épaissit un peu plus chaque minute. Au loin, la corne d'un bateau me rappelle à cette vie sur terre ; c'est fini pour ce soir, le songe est brisé, demain peut-être ...

Je ne pensais pas que cela prendrait autant de temps, que cela serait aussi difficile. Je savais que tu allais hanter mes souvenirs pendant longtemps. Mais pas comme ça, pas autant, pas si longuement. Cela faisait cependant quelque temps que je ne m'étais pas senti aussi bizarre que ce soir. Je croyais qu'enfin ce serait fini. Mais a priori non.

D'un pas hâtif, je me rends au Titanic, ce bar où nous nous sommes rencontrés il y a de cela maintenant quatre ans. Quatre ans déjà, j'étais alors un jeune fonctionnaire perdu dans l'immensité de la cité phocéenne. Je ne suis pas marseillais. Je m'étais retrouvé dans le sud pour le travail il y a une dizaine d'années. Je ne m'en plaignais pas, j'aimais bien cette région, cela fait longtemps maintenant que j'y habite.

J'avais même l'impression d'être à depuis toujours.

Je pousse violemment la porte du bar comme si ce geste allait me permettre d'entrer plus rapidement dans l'ancre du Titanic.

Il n'y a pas grand monde en semaine à cette heure-là dans la salle. Marc et Pascale alertés par le bruit sourd de l'énorme porte de bois me font signe de la main :

— Xavier viens te joindre à nous.

Je leur fais un petit signe de la main pour leur signifier que je les ai vus.

Marc et Pascale, ce sont mes deux meilleurs amis, ma seconde famille. Marc, il était avec moi à la faculté. On se connaît depuis cette époque. Lui n'a pas poursuivi dans la voie des pompiers. Il bosse comme responsable sécurité dans une grande chaîne de magasins alimentaires. Je ne sais plus trop laquelle. J'oublie à chaque fois, mais ça n'a pas trop d'importance.

Pascale, c'est sa compagne. Je la connais depuis aussi longtemps que lui, ils vivaient déjà ensemble à la fac. Je ne sais pas vraiment depuis quand ils se connaissent. Nous avons passé beaucoup de temps ensemble. Notre trio est très soudé, un peu comme un vieux couple. À l'époque il y a même des esprits tordus qui avaient laissé courir le bruit que nous vivions bizarrement à trois. Il est vrai que tout ce que l'on a fait ensemble pendant ces années mériterait un livre !

Mais il n'y a jamais rien eu de déplacé entre nous.

Pascale, je l'ai toujours respectée et elle est comme ma sœur aujourd'hui. Mon psy, ma bouée de sauvetage, nous partageons tant de choses à présent tous les deux. Plus qu'avant, plus que jamais. Pascale, c'est celle qui me maintient en vie. C'est elle

qui quelque part est à l'origine de ma souffrance mais c'est surtout elle qui est mon ange gardien depuis quatre ans. Je ne lui en veux pas, je ne pourrais jamais. Je suis bien plus fautif qu'elle.

Marc c'est levé pour m'accueillir. Il me tend une main chaleureuse, me gratifie d'une tape amicale sur l'épaule et retourne s'asseoir. Pascale est debout, dressée devant moi. La chaleur de son accolade me réchauffe le cœur. Dans son regard je sens tout le poids de son fardeau ; ton absence est pour elle aussi dure à surmonter qu'elle peut l'être pour moi. Nous restons ainsi, ta sœur et moi, main dans la main, les yeux rougis par l'émotion qui nous habite et qui monte en nous au fur et à mesure que nous nous regardons.

Plus serein, du moins c'est l'image qu'il donne, Marc met fin à ce moment de malaise en me commandant un chocolat chaud pour, comme il dit « me sortir de mon état reptilien ».

Mais déjà je ne suis plus là, ou plutôt je me retrouve en ce jour de 1990, assis à cette même table alors que l'on fête l'inauguration du Titanic. Étrangement, j'ai l'impression de revivre cette scène en qualité de spectateur, comme si j'étais là, au-dessus de la foule à contempler mes propres faits et gestes. C'est exactement ça, je regarde de haut ce qui se passe dans cette petite boîte où s'agite une foule de pantins minuscules. Et tu es là, assise à côté de moi.

Je n'ai qu'une envie : refermer le couvercle de la boîte et m'endormir pour oublier pour un temps encore toute cette histoire. Mais je sais que cela ne changerait rien. Alors je la laisse ouverte et je regarde cette scène que je connais par cœur une fois de plus.

- II -

C'est le jour J. Aujourd'hui nous avons tous rendez-vous à ce nouveau bar dont nous avons nous-mêmes choisi le nom : " LE TITANIC ". Après tous ces efforts, tous ces espoirs : enfin récompensés. Le résultat est là devant nos yeux, grandiose comme l'étaient les galions du XVIIe siècle. Tout de bois vêtu, le bar ressemble à l'ancre d'un navire.

L'ambiance feutrée à peine entrecoupée de rares rayons de lumière respire la moiteur des cales d'antan. Sous nos pas le plancher craque. Les fenêtres sont légèrement occultées par de grands volets de bois pour les faire ressembler à des écoutilles. Papé a même réussi à récupérer, sur le tournage d'un film de pirates qui a eu lieu dans les environs, un canon d'époque qui semble plus vrai que nature et quelques sabres en fer blanc. La décoration est vraiment réussie. Il y a une ambiance dans ce lieu, passé la porte on entre dans un autre monde.

Le résultat est à la hauteur des croquis de Philippe.

Nous avons peur d'être déçu, mais non, au contraire, là, nous sommes fiers. Fiers du résultat, fiers de notre réussite après toutes ces périodes de doute et de sueur.

Ce bar c'est un peu une partie de nous tous, un pari un peu fou. Nous avons racheté le fond de ce commerce un peu après la fin de nos études.

Cette idée saugrenue nous était venue un soir où nous avons sûrement bu plus que de raison. Je pense maintenant que c'était pour nous un moyen d'essayer de prolonger nos années d'insouciance. À l'époque, nous avons réussi à investir une petite salle à l'étage de nos chambres universitaires. Une salle prévue pour les petites réunions. En allant à plusieurs au bureau du CROUS, nous avons réussi à obtenir cette salle à l'année. Nous seuls avions la clef. C'était devenu notre point de ralliement. Nous l'avions équipée d'un réfrigérateur, d'une plaque chauffante et d'une télévision.

C'était notre point de chute quotidien le soir après le restaurant universitaire. Cette salle nous servait de salle de repos, de restaurant privé, de lieu d'étude aussi parfois. Mais il faut bien l'avouer, le plus souvent elle nous servait de bar, notre bar. Les soirées et les fêtes de fin de semaine furent nombreuses dans ce lieu, ce qui nous valut parfois quelques brimades du gardien. Mais nous étions heureux, contents d'être une bande de copains soudée.

C'est comme cela qu'est vraiment né le Titanic. À l'époque c'est le nom que nous avons donné à cette pièce. C'était Philippe qui avait trouvé le nom un soir où les esprits étaient embrumés par un peu trop d'alcool. Je me rappelle encore de ses paroles : « Hé

les gars, ça coule tellement là-dedans qu'on se croirait à bord du Titanic ». Voilà, c'était né comme ça en fait, aussi bêtement que cela !

Une bande de copains un peu déjantés qui avaient mis en commun leurs maigres économies pour se lancer dans cette aventure insensée : ouvrir un vrai bar. Pour que dure l'amitié que nous avions scellée dans notre Titanic.

Il est vrai que l'on avait été bien aidé là-dedans par Papé et son héritage et par quelques banquiers un peu kamikazes. Il faut dire que l'emplacement face à la mer ne leur faisait pas prendre beaucoup de risques, au pire ils saisissaient le local et le revendaient.

C'est Papé qui avait repéré ce lieu et eu vent de sa disponibilité. C'était un vieux garage automobile qui avait fermé depuis longtemps déjà et que personnellement j'avais toujours connu clos. J'étais déjà passé de nombreuses fois devant ce bâtiment sans réellement savoir ce que c'était. Je ne sais pas comment Papé s'est réellement débrouillé pour remporter cette vente et obtenir toutes les autorisations d'exploitation pour pouvoir ouvrir un bar. Toujours est-il qu'aujourd'hui ce rêve était devenu réalité et que Papé avait réussi à nous entraîner dans son sillage pour concrétiser financièrement et matériellement ce projet insensé.

Le local était resté à l'abandon quelque temps, nous n'avions plus assez de financement pour engager les restaurations nécessaires. Cette période avait créé quelques tensions entre nous.

Lorsqu'enfin nous avons réuni à nouveau assez d'argent, nous avons commencé à acheter du matériel. Et petit à petit, tout avait pris forme. Les travaux avaient duré plus de six mois, tout notre argent était passé là-dedans et pas mal de nos jours de congés aussi. Nous avons dû faire appel à quelques professionnels pour certains travaux comme la plomberie et l'électricité. Cela avait pris une bonne partie du budget. Sans parler du comptoir et des chambres froides pour les boissons.

Nous avons fait une bonne affaire pour cela. Papé, toujours aussi débrouillard, avait dégoté un comptoir en bois tout équipé chez une connaissance à lui. Un gérant qui partait en retraite et qui a fermé son bar il y a quelques mois de cela maintenant.

Je n'ai jamais compris comment ce type arrivait à connaître autant de monde. C'était inimaginable le nombre de gens qu'il était capable de côtoyer. Comme on dit populairement, Papé était connu comme le « loup blanc ». Cela nous avait souvent aidés pour ce projet.

Cette fois-là, nous avons pu racheter tout le matériel à un prix raisonnable. En plus tout était quasiment neuf, tout était aux normes. Une sacrée aubaine pour nous. En fait, ce monsieur il pensait pouvoir vendre son fond de commerce dans quelques années. Alors deux ans avant la fermeture il avait refait à neuf toutes ses installations. Mais entre-temps il était tombé malade, ce qui l'avait obligé à fermer boutique plus tôt que prévu. Le marché n'étant pas très porteur, il n'avait pas trouvé à vendre et avec ses créances, il s'était couvert de dettes. Il avait été saisi.

Du coup nous avons réussi à acheter tout le matériel nécessaire assez facilement. Papé avait négocié avec le liquidateur judiciaire et nous avons racheté tout ce qui nous était nécessaire. Il avait même réussi à reprendre une partie du stock. Nous avons de quoi faire notre premier roulement sans nous être ruinés.

Nous étions tous un peu anxieux pour la suite, mais tellement heureux du résultat que le jour de l'ouverture, tous nos doutes s'étaient effacés.

Philippe qui semble paradoxalement avoir vécu ici depuis toujours s'exclame :

— Attention les gars, prenez garde à ne pas tomber sur des esclaves affamés : c'est souvent qu'ils se cachent au détour d'une membrure et qu'ils assomment les marins pour les dévorer. C'est la dure loi de la mer.

L'assistance s'esclaffe en cœur ; l'ambiance est donnée, le Titanic sera à compter de ce jour notre maison à tous. Pendant que Pierre et Angélique sirotent leur cocktail de bienvenue, Anne, notre Allemande devant l'éternel, raconte pour la centième fois au moins, comment elle a vécu les dernières heures du mur de Berlin. Marc et Pascale arrivent enfin. Il ne manquait plus qu'eux pour que la bande soit au complet. Ils font leur entrée accompagnés d'une charmante créature qui fait détourner le regard de l'ensemble de la troupe. Nous n'avions jamais vu cette fille, mais son visage semblait cependant familier.

— Salut tout le monde, je vous présente ma sœur Amandine s’empresse de dire Pascale coupant ainsi court à toute question intéressée.

Voilà pourquoi j’avais l’impression de l’avoir déjà vue, elle ressemblait à sa sœur.

Cette jeune femme d’environ vingt-cinq ans se joint au groupe sans se préoccuper des regards qui se posent sur elle. Il faut dire que son visage fin, à demi caché par la mèche de sa chevelure brune, est étonnamment illuminé par des yeux marron. L’effet de surprise passé, la bande enfin réunie au grand complet entame un banc à l’honneur du navire qui nous accueille.

Le Papé dont tout le monde a oublié le prénom faute de le prononcer, se joint à nous.

— Mes petits, dit-il fier d’être le doyen du groupe, il va falloir trouver la maxime de ce lieu. Elle sera gravée et disposée à jamais au-dessus du bar, car le Titanic n’est pas mort, il réapparaît toujours lorsque l’on s’y attend le moins.

— C’est chouette ça, t’écris tes textes tout seul, rétorque Marc déclenchant l’hilarité générale.

C’est décidé, notre Titanic doit revivre de ses cendres et arborer une devise dont nous serons tous fiers. Nous avons ainsi passé

une partie de la soirée à chercher une phrase qui pourrait symboliser notre projet. Nous avons eu le droit à beaucoup de propositions farfelues. La palme est revenue à Philippe qui comme à son habitude disait presque autant d'âneries que de mots censés : « Pour le Titanic c'est comme pour le bon camembert, le meilleur, c'est quand ça coule ! ». Pathétique. Cette fois-là, Marc qui était assis à côté de lui, lui avait mis une claque sur la tête en marque de réprimande. Nous avons bien rigolé suite à ça.

Enfin, après de multiples essais et plusieurs verres plus tard le verdict est tombé. À l'approbation générale c'est la phrase de notre nouvelle recrue Amandine qui fut retenue : « LA LÉGENDE EXISTE, JE L'AI RENCONTRÉE ! ».

Ainsi est né le Titanic. Le baptême fut somptueux et arrosé, comme il se doit lors du lancement d'un nouveau navire, au champagne. Mais ce soir-là, notre préférence a été plutôt pour le rhum brun, boisson favorite des équipages de l'époque.

Soudain, dans le chahut total Anne interpelle le maître des lieux :

— Dis donc Papé, si je ne me trompe pas le Titanic n'était pas un galion, mais un plutôt un paquebot !

C'était pourtant vrai et personne n'avait pensé à ce détail qui était de taille. Seule Anne dont on reconnaissait ici l'esprit observateur s'était rendu compte de l'anachronisme frappant. Papé n'était pas gêné le moins du monde.

— Dis-moi ma belle où je les aurais mis les séjours, les salons et autre casino du Titanic dans si peu de place. Et puis d'abord rien ne prouve que ce nom n'était déjà pas celui d'un galion, na !

Déconcertée par tant de répartie Nanoue, comme on la surnommait, resta bouche bée. Elle qui était si bavarde, quelqu'un avait réussi à la faire taire. Surprise, elle adressa à Papé une moue boudeuse. Sa mimique engendra un éclat de rire général.

— D'abord je m'en moque complètement, moi il me plaît bien comme cela, répondit-elle d'une voix timide de peur d'avoir choqué Papé.

La soirée fut longue et l'ambiance d'une chaleur rare. Nous avons profité longuement de cette soirée seuls entre nous, tranquilles. Nous avons organisé cette avant-première rien que pour notre équipe. Juste la bande, comme au bon vieux temps de la faculté. Pour fêter la fin des travaux. C'est quelque chose que nous nous étions promis : les premiers clients à consommer au Titanic, ce devait être obligatoirement nous.

L'ouverture au public était prévue pour le lendemain. Ce serait une autre histoire, une autre épreuve : celle du feu pour notre galion et nos finances. On espérait tous que cela marcherait. Demain on sera fixé. Les jours de première ouverture sont toujours une bonne jauge pour la suite. On avait réussi à ouvrir avant l'afflux de l'été. Cela laissait le temps à l'équipe recrutée par Papé de se familiariser avec les lieux avant que les touristes n'arrivent.

12 h 30, je me lève le regard vide et la tête pleine des images de la veille. Notre inauguration a vraiment été réussie. Mais à cause de cette nuit mouvementée, j'ai dormi plus qu'à mon habitude ce matin et je suis en retard. Les autres doivent me maudire en m'attendant. Avant de se quitter cette nuit, on s'était donné rendez-vous à la plage en fin de matinée pour aller manger ensemble ce midi. Je vais encore passer pour la marmotte du groupe, ce qui va me valoir de nombreux quolibets pour toute la journée.

Après un petit-déjeuner éclair je file sous la douche afin de me réveiller définitivement. Dix minutes plus tard, je saute, fin prêt, dans le bolide qui me sert de voiture. L'engin en question est une Alpine A310 « pack GT » noire propulsée par un moteur V6 de 150 chevaux dont j'ai hérité voilà maintenant deux ans d'un oncle richissime qui comme il disait à l'époque " n'a plus l'utilité d'un tel véhicule ". Il me l'avait cédée, car il savait que

j'allais faire vivre cette voiture comme elle le méritait. Ce véhicule est un monstre pour une voiture quotidienne. La mienne a en plus été préparée pour la piste à l'époque où elle appartenait à mon oncle. Un de ses caprices d'homme riche. Pas très pratique pour la ville, pas très pratique non plus pour partir en vacances avec des bagages. Moi, c'était ma voiture de tous les jours, certes pas commune, mais c'était juste ma voiture. Et puis j'étais seul, cela ne me gênait pas de ne pas avoir de grand coffre.

Cette voiture est maintenant une partie de moi. Comme un prolongement de mes jambes et de mes bras. Je connais ces moindres réactions par cœur. Je sais interpréter ces vibrations, comprends ses bruits. C'est plus qu'une voiture, c'est une amie qui ronronne pour moi à chaque fois que mon pied effleure son accélérateur. Je suis pilote amateur à mes heures. Régulièrement je fais de la piste avec toute sorte de bolides. Mais mon A310, c'est ma préférée. Je crois que je serais triste le jour où sa mécanique ne pourra plus me donner ce que j'attends d'elle. Ces voitures sont devenues quasi introuvables aujourd'hui sauf à des prix hors de mon budget. Je l'entretiens régulièrement, une bonne partie de mon budget passe là-dedans d'ailleurs. Mais je ne regrette pas. Je crois que la rencontre avec cette voiture est ce qui m'est arrivé de mieux jusqu'à présent. Je sais cela peut paraître étrange de parler de sa voiture comme ça, mais c'est comme cela que je le ressens.

À ma grande surprise, c'est Amandine qui m'attend patiemment sur le parc de stationnement afin de me conduire à la plage. Le maillot de bain dont elle est vêtue laisse paraître ses courbes avantageuses : elle semble encore plus belle qu'hier soir. Un pareo noué au tour de sa taille flotte légèrement au vent. Je ne la connais pourtant pas encore et déjà cette fille m'attire. Elle ne m'aperçoit que lorsque j'arrive quasiment à sa hauteur, ce qui lui vaut un petit sursaut de surprise. Après un salut timide, nous nous dirigeons à vive allure vers les autres compères qui sont déjà tous arrivés.

Mon retard me vaut comme prévu les plaisanteries habituelles des lendemains de fête :

— Alors Xavier que se passe-t-il ? Tu as eu un réveil difficile ? Tu ne supportes plus l'alcool ? Hé bien la prochaine fois, bois du jus de fruit mon biquet.

Je ne réponds même pas, ce qui déçoit fortement Philippe, l'auteur de cette attaque frontale. Je me contente de hausser les épaules avec nonchalance tout en posant ma serviette de plage sur le sable brûlant.

La journée est splendide, la mer calme et la température acceptable. Voilà un week-end qui s'annonce agréable. Entre deux séances de bronzage intensif le nez dans le sable, nous mettons au point le planning de ce samedi soir. Après un petit resto sympa nous finirons sans aucun doute au Titanic. Comme à l'habitude toute la bande sera là.

L'après-midi passa comme cela, d'une manière détendue et sabbatique. Allongé à côté d'Amandine j'ai passé une partie de l'après-midi à discuter avec elle. J'appris entre autres qu'elle était attachée commerciale dans une boîte de la Canebière. J'ai aussi appris qu'elle était célibataire et j'avoue que c'était bien l'information que j'avais retenue le plus facilement.

De retour à l'appartement, je me prépare pour cette soirée. Le rendez-vous est fixé à 21 h 00 dans un petit restaurant d'Aix en Provence. Marc avait réservé par téléphone pour être sûr que l'on ait de la place pour nous tous. Étant en avance sur l'horaire je me verse un grand verre de jus d'orange que je bois goulûment en contemplant la mer assis dans le fauteuil en rotin du balcon.

Sur le rivage les véliplanchistes aux voiles multicolores donnent au tableau une touche irréelle. Au loin le soleil commence à se perdre à l'horizon en formant une traînée rouge sang sur la mer azur. Je ne me lasserai jamais de cette image qui pourtant s'offre à moi tous les soirs en cette saison. La bise qui me caresse les joues me rappelle que je suis sur la terrasse et me fait prendre conscience que je dois être là à contempler la grande bleue depuis une demi-heure au moins.

Ce coup-ci, il est l'heure : j'attrape les clefs de l'Alpine, ferme la porte de l'appartement à double tour et dévale l'escalier qui me sépare de la rue. Je tourne la clef de contact. Le puissant V6 vrombit, propulsant la voiture à vive allure hors du parking. Première escale : La Plaine. Ce n'est pas le plus court chemin pour

aller de chez moi à Aix, mais galanterie oblige. En effet, je joue, avec la plus grande joie, le taxi d'Amandine. Elle m'a demandé tout à l'heure sur la plage avant que je ne parte. Bizarrement sa sœur ne pouvait pas s'occuper d'elle. Je dois dire que cela m'arrange un peu. Je vais pouvoir passer un moment seul avec elle, ce qui je dois bien l'avouer me fait plutôt plaisir.

20h30, elle est là ponctuelle, sur son pas de porte dans la lueur de mes phares.

— En direction d'Aix-en-Provence embarquement immédiat porte droite, dis-je en ouvrant la porte.

Dans un éclat de rire, elle me répond :

— J'espère que le commandant de bord est correct, car je ne vole pas avec n'importe qui ! Moi le coup de la panne, j'y crois plus.

Alors là, elle marque des points. J'avoue que je ne m'attendais pas à ce style de réponse. Son côté vif, un peu animal sauvage m'attire de plus en plus. La porte claque, je mets mon clignotant et déboîte rapidement pour me fondre dans la circulation.

Après avoir rattrapé l'autoroute je me cale sur la file de gauche et lâche les chevaux de mon moteur qui n'attendent qu'un geste de ma part pour exprimer toute leur puissance. Surprise, Amandine pousse un petit cri qui me fait lever le pied.

— Ma conduite te fait peur ? Si tu veux, je peux rouler plus doucement.

— Non, non, rétorque-t-elle, j'adore la vitesse et j'ai confiance en toi. Ma sœur m'a dit beaucoup de bien de ta conduite. Elle m'a aussi dit que tu avais pris des leçons de conduite et que c'était ton hobby, mais alors là, j'ai été surprise par l'accélération. Elle est sacrément belle ta voiture.

— Tu aimes les voitures ?

— Non, pas plus que ça, mais celle-là elle n'est pas commune. C'est quoi ?

— Oui, c'est une Alpine A310 fabriquée par Renault pour faire de la course automobile dans les années soixante-dix. Celle-là fait partie des dernières séries, les versions « GT » de 1983. Elle a plus de sept ans ma titine. Mais j'y tiens, c'est un héritage. Tu sais mon salaire ne m'aurait pas permis de m'offrir un bolide comme ça.

— Ah ben je suis déçue là. Moi qui croyais avoir trouvé un chevalier servant très riche, dit-elle en rigolant.

— Hé bien non, jeune demoiselle, désolé de te décevoir, mais je ne suis qu'un officier pompier. Mais je pense que ta sœur s'est empressée de déjà te raconter tout ça.

Il faisait sombre dans la voiture, mais je sentis que le rose était monté sur ses joues.

Sacré Pascale, cela ne m'étonne pas ; elle n'a pu s'empêcher de me décrire de long en large à sa sœur. Je suis sûr qu'elle a une

idée derrière la tête. Je sais combien mon célibat lui est pénible, sans cesse elle tente de me trouver une partenaire. Je ne sais pas pourquoi elle s'entête comme cela avec cette idée, peut-être parce que je suis le seul célibataire de la bande. Et alors ?

Ce coup-ci, peut-être a-t-elle vu que sa sœur ne m'était pas indifférente. J'ai l'impression d'avoir passé la soirée d'hier à la dévisager. Je pense que cela s'est vu. Et cet après-midi, sur la plage, j'ai bien remarqué les regards en coin de Pascale. Je la connais par cœur, je sais ce que ses regards signifient. Je suis sûr que le coup du trajet de ce soir n'est pas le fruit du hasard. Le fait que Pascale ne puisse pas véhiculer sa sœur est un peu louche. Ça sent le coup monté à plein nez.

Sachant que mon copilote du jour ne craint pas la vitesse et comme la route le permet, j'accélère à nouveau. En moins de vingt minutes, la distance qui nous sépareit d'Aix est parcourue. Vu le monde qui circule à cette époque dans cette belle ville d'Aix en Provence je lève le pied afin d'éviter tout incident.

Après avoir garé la voiture nous remontons sans hâte le Cours Mirabeau qui, comme à l'accoutumée, est empli de monde. Sur la terrasse des cafés les clients se bousculent pour trouver un siège afin de profiter de quelques instants de détente. Trouver une place à cette heure-ci n'a pas été chose aisée. Je n'aime pas laisser l'Alpine n'importe où. Je me suis résolu à aller dans un parking souterrain. Je crois que sinon nous serions encore en train de tourner à la recherche d'une place.

De retour à la surface, machinalement, je tends mon bras à Amandine qui me regarde étonnée mais qui néanmoins s'empresses de me donner le sien. C'est ainsi, bras dessus bras dessous que nous nous rendons au restaurant. J'ai pris soin de marcher lentement pour que le plaisir dure plus longtemps. Amandine semblait apprécier tout autant que moi ce moment de contact affectueux. Cette fille a la peau très douce. J'ai pu la sentir sur mon avant-bras.

J'ai même eu quelques frissons lorsque nos peaux se sont touchées, mais je crois qu'elle ne s'en est pas aperçue.

Le restaurant est situé dans la vieille ville. Une petite place fait face à l'entrée. Au centre de celle-ci trône une fontaine autour de laquelle de jeunes étudiants jouent de la guitare et du saxophone. Nous nous installons en terrasse en compagnie de tous nos amis qui ont déjà pris place. Notre arrivée me valut un petit sourire en coin de Marc et Pascale qui en dit long. Ils ne vont pas me lâcher ces deux-là, je le sens.

Entre Marc et Pierre, le repas fut plein de gaieté et riche en rires et sourires. Anne qui avait bu plus qu'à son habitude ne cessait de me regarder en souriant tout en me faisant remarquer d'un clin d'œil complice que le regard d'Amandine se posait souvent sur moi. La discrétion n'était pas son fort ce soir-là si bien qu'à un moment Amandine comprit son manège et la regarda en rougissant.

À la fin du repas, l'assemblée décide de finir la soirée au Titanic. Afin de laisser à chacun le temps de vagabonder un peu avant de s'y retrouver, le rendez-vous est fixé deux heures plus tard.

Pendant que certains décident de rejoindre Marseille dès maintenant, d'autres s'accordent un moment pour flâner dans les rues encore tièdes d'Aix. C'est ainsi que je me retrouve en compagnie de Philippe, Anne et Amandine à marcher sans destination précise. Bizarrement Marc et Pascale étaient très pressés de nous laisser seuls. Leur manège devient un peu pénible, même si je ne leur en veux pas. Je n'aime pas cette impression qu'il se trame quelque chose dans mon dos. De plus, je sens que ce jeu met Amandine aussi mal à l'aise que moi. Elle semble plus apte à cacher sa gêne que moi, c'est tout.

La douceur du temps nous fait oublier l'heure tardive. Sur les trottoirs de nombreuses personnes se promènent ne semblant pas savoir réellement où elles vont.

Philippe décide, en passant à proximité de sa voiture, de se rendre au Titanic. Je regarde ma montre, étonné de son attitude : effectivement, il ne nous reste plus que trois quarts d'heure avant l'horaire que nous nous sommes fixés tout à l'heure. L'air timide, Amandine me demande si elle peut à nouveau profiter de mon carrosse. Voyant mon air ravi en lui donnant une réponse positive, Anne ne put s'empêcher de sourire ironiquement.

C'est dans un silence monacal que nous avons regagné le parking. Le malaise était palpable. Le sourire d'Anne nous avait

mis mal à l'aise l'un et l'autre. Nous avons soigneusement évité d'avoir le moindre contact corporel.

Une fois dans la voiture je restais un instant là sans pouvoir bouger. Nous nous sommes retrouvés ainsi, les yeux dans les yeux pendant quelques secondes. Dans la voiture, la pénombre était entrecoupée çà et là de pâles lueurs provenant des néons accrochés au plafond du parking. Amandine mit fin à ce regard par un large sourire. J'étais comme rassuré. Je crois que cet instant fut pour moi le déclat d'une histoire que je rêvais grandiose. J'ai eu l'impression qu'il s'était passé quelque chose. En tout cas chez moi c'était sûr.

Fort de ce regard dont je n'osais rêver, je tourne la clef pour actionner le démarreur et enclenche la première. Mon esprit était plein de flashs et clichés. Pendant que l'asphalte filait à vive allure sous mes pneus, des milliers d'images de bonheur me parcouraient l'esprit. Pour la première fois depuis longtemps je me sentais vraiment heureux. Je ne comprenais cependant pas très bien pourquoi j'étais dans cet état. Comment expliquer qu'un regard puisse me déstabiliser à ce point ? J'ai pourtant passé l'âge des amourettes d'adolescent et des fantasmes puérils.

Une fois arrivé au Titanic j'eus la surprise de constater que nos complices n'étaient pas encore tous arrivés.

En revanche, la foule se pressait dans ce qui était pour eux le nouvel endroit à tester. La salle était comble. C'était de bon augure pour un jour d'ouverture. Il est vrai que la météo nous avait

aidés sur ce coup-ci. Le temps clément incite toujours les gens à flâner en bord de mer le soir. Papé avait prévu le coup et nous avait réservé le petit salon qui était un peu au-dessus du reste de la salle.

Nous avons appelé ce recoin « les quartiers du commandant ». C'était un espace sur une estrade accessible par un petit escalier de trois marches et entourée de barrières en bois. Il y avait au centre une table en verre posée sur quatre pieds en forme de crânes. De part et d'autre de l'escalier, le long des barrières, des sofas rouges sang avaient été disposés ainsi que quelques poufs ronds et qu'un fauteuil en bois sur pied rotatif : le fauteuil du commandant. Dans le coin gauche était disposée une réplique d'une vieille table à carte sur laquelle était peinte une reproduction d'une carte marine des fonds marins locaux de l'époque.

Au mur on pouvait voir un sextant, un vieux chapeau à plumes et une longue vue toute cabossée récupérée on ne sait où. Au fond de la pièce, sur le côté opposé à l'escalier, une fausse fenêtre avait été dessinée. On avait la sensation de voir l'océan au travers ainsi qu'une île au second plan. Sous cette décoration prônait un coffre en bois : le coffre à trésor du commandant. Celui-ci ne contenait rien bien sûr, mais il rajoutait à l'ambiance générale d'autant plus qu'il était bloqué légèrement ouvert. Par la fente s'échappait une lueur dorée qui simulait un trésor brillant. D'instinct l'œil était attiré et l'on avait envie d'ouvrir ce coffre pour en découvrir plus.

Sous ce semblant de pont supérieur formant une mezzanine avait été créé un autre espace un peu plus à l'écart. Il fallait descendre deux marches pour y accéder. Il était plus sombre que le reste de la salle et un peu à l'abri des regards et du bruit, ce qui avait valu à cet endroit le nom de "cachot". Le cachot était juste éclairé faiblement par de fausses torches et était décoré comme une vieille cale où l'on mettait les matelots aux arrêts. Des chaînes prises dans des anneaux pendaient sur les murs. Un squelette en résine avait même été attaché dans un des recoins pour parfaire l'ambiance du salon. La table centrale était faite de poutres pleines sur lesquelles étaient aussi fixés des anneaux d'ancrage.

Ces deux espaces étaient fermés par des cordages accrochés sur de vieilles poulies de mât en bois. Papé avait tenu à faire des espaces un peu privatifs que les gens pourraient réserver quand ils venaient en groupe. Cela avait fait des frais supplémentaires lors de la construction, mais je crois aujourd'hui que c'était néanmoins une bonne idée.

Nous nous installons dans les quartiers du commandant. Amandine s'était octroyé le fauteuil du commandant en s'exclamant « c'est moi la chef et puis c'est tout ». Cette jeune femme ne rate jamais une occasion. Elle semble respirer la joie de vivre. J'ai-
mais bien cet état d'esprit. Afin de patienter agréablement, nous commandons à boire.

— Alors les jeunes, je vous mets quoi ? Comme d'habitude ?

D'un hochement de la tête synchronisé nous acquiesçons la demande de Papé.

— Alors vous deux, cocktail maison et pour Xavier nous disons donc une Marie Brizard et un... Après quelques instants de réflexion Papé conclut : « un Malibu Ananas pour la demoiselle » comme hier soir ?

Amandine confirma la réponse par un large sourire accompagné d'applaudissements. Elle sautillait sur le fauteuil un peu comme une enfant excitée qui vient de découvrir ces cadeaux au pied du sapin. Fort de cette réussite, Papé fit demi-tour vers son bar et descendit les marches en roulant les épaules. La vision de ce spectacle était si comique que Philippe et Anne ne purent se retenir de rigoler.

— Il est toujours comme cela ?

— Non, là il est calme Amandine. Je crois que c'est ton regard qui le trouble et qui le rend si timide.

— Ah bon, répondit-elle. Es-tu sûr que c'est lui qu'il trouble ajouta-t-elle en me regardant d'une manière langoureuse.

Décidément, le tact de cette fille me mettait à chaque fois dans une posture inconfortable. Cette fois-ci, ce fut l'arrivée de Marc qui me délivra.

Toute la soirée durant, je ne pus m'empêcher de contempler le visage d'Amandine. Chaque mot, chaque situation évoquaient

pour moi un songe où elle était l'actrice principale. Son sourire me captivait. Je ne me lassais pas de le regarder.

Il était déjà tard. Un peu fourbu, je décidais de me retirer de l'assistance non sans m'excuser auprès de mes compagnons désireux de finir la soirée en boîte de nuit. Je n'avais pas envie de rentrer au petit jour. J'avais eu une semaine chargée, je voulais profiter du reste de la nuit et de la matinée de dimanche pour me reposer un peu.

Dehors la nuit était claire et je pris tout mon temps pour rejoindre mon véhicule. J'ai profité un peu de l'air frais. La chaleur à l'intérieur du Titanic était étouffante, mais c'était plutôt bien, il y avait du monde, beaucoup de monde et les gens avaient l'air d'apprécier le lieu. C'était une bonne soirée pour un premier jour d'ouverture. La caisse allait enfin commencer à se remplir.

Amandine finissait son verre et releva la tête. Elle croisa alors le regard de sa sœur qui semblait lui dire « vas-y pauvre idiot ! » En un instant elle dit au revoir à l'assemblée et se précipita à l'extérieur.

Arrivé au parking je fouille dans ma poche afin d'y trouver mes clés de la voiture. Soudain, attiré par un léger bruit, je relève la tête et j'aperçois face à moi, une silhouette dressée dans la nuit. Je l'aurais reconnue entre cent. C'était elle, elle dont je rêvais depuis la veille, elle qui hantait ma pensée. Elle était là, en face

de moi. Elle s'était immobilisée. Je ne la devinais que par l'ombre chinoise que les réverbères me renvoyaient d'elle.

— Dites donc jeune homme ? Vous n'avez rien oublié, me dit-elle presque sèchement ?

— Pardon ? Je ne t'ai pas dit au revoir ? Oh excuse-moi, je croyais pourtant. Je suis désolé. Vraiment, je suis confus.

— Mais non gros bêta. Bien sûr que si tu m'as saluée. Tu m'as même fait un gros bisou sonnante, mon oreille s'en rappelle encore. Mais comment je rentre moi ? À pied ?

Mais c'était vrai : c'est moi qui avais été la chercher chez elle et qui l'avais amené ce soir. Je pensais qu'elle rentrerait avec sa sœur. Mais apparemment elle en avait décidé autrement. Ou alors Marc et Pascale l'avaient encore laissé en plan.

— Pascale ne va pas pouvoir te ramener ? Je croyais que tu voulais rentrer avec elle. Excuse-moi.

— Ah bien non. Moi quand on vient me chercher, on remplit sa mission jusqu'au bout et on me ramène et puis c'est tout. Alors tu seras encore de corvée ce soir, non, mais, reprit-elle d'un ton ironique.

— Ah bien si ce n'est que ça, ajoutais-je, la corvée n'est pas trop contraignante, je devrais y arriver.

— Xavier...

— Oui, répondis-je d'un air timide ?

- Si nous marchions sur le quai ou le long du front de mer ?
— D'accord, je veux bien être ton compagnon de promenade, mais je choisis le quai, répondis-je.

C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés seuls, une fois de plus. Bien sûr de nombreux couples marchaient autour de nous, mais nous étions seuls, elle et moi, sans le reste du groupe pour surveiller nos moindres gestes. Enfin, c'est ce que j'espérais. Machinalement j'ai jeté un coup d'œil autour de nous afin de tenter de débusquer un éventuel espion. Il n'y avait rien de louche autour de nous. J'étais rassuré. Ils étaient trop occupés à boire au Titanic pour se soucier de nous à cette heure-là, mon imagination me faisait envisager des scénarii beaucoup trop élaborés pour eux.

- Que regardes-tu ? Tu cherches quelque chose, me demandat-elle ?
— Non, non... J'avais cru entendre un bruit, c'est tout tentais-je d'un air maladroit.

Ce coup-ci, c'en était trop, il fallait que je lui fasse comprendre qu'elle m'attirait. Et puis la réciproque était peut-être vraie, elle ne serait pas venue me trouver sinon. Je n'en savais rien en fait, mais cette idée me plaisait.

Nous avons marché lentement, parlant de choses et d'autres, des choses sans intérêt. Là n'était pas la question, notre discussion

n'avait pas d'importance. Seul le moment que nous étions en train de vivre en avait une. Parvenue au bout de la jetée Amandine s'appuya sur la rambarde et contempla la mer. Le reflet de la lune laissait des traces d'argent sur la surface de l'eau. Sans un mot je m'approchais d'elle. Je vins me placer juste derrière elle et mis mes bras de part et d'autre des siens en posant mes mains à proximité des siennes. Sans la toucher, j'avais ainsi l'impression de l'enlacer fortement. Elle a tourné la tête et m'a regardé brièvement sans un mot. Elle avait vu mes mains. Elle avait laissé les siennes à la même place.

La brise formait une légère houle à la surface de l'eau qui venait créer des clapotis sur les piliers du ponton. Ce léger bruit était agréable, on aurait dit une berceuse susurrée à nos oreilles.

Alors que je désirais resserrer mes bras sur son corps, j'eus la surprise de découvrir une fois de plus la vivacité de cette fille. Avant que je ne puisse esquisser quelque geste que ce soit, Amandine se retourna complètement. Elle s'adossa à la rambarde se retrouvant ainsi face à moi. Tout se passa très vite. Je n'ai pas eu le temps de lui dire combien je la désirais depuis la veille, combien le fait d'être là avec elle me troublait. Amandine passa ses bras autour de mon cou et m'offrit ses lèvres.

Ma surprise fut si grande que j'ai l'impression d'être resté ainsi pendant des heures avant de pouvoir bouger. Le goût de ses lèvres sur les miennes me tira vite de ma torpeur. Nos deux corps s'enlacèrent plus fortement au fur et à mesure que croissait la passion de notre baiser.

— Amandine...

— Ne dis rien Xavier, moi aussi j'ai de suite eu comme un déclic dès que je t'ai vu. Je crois qu'il s'est passé quelque chose dans mon cœur. Si tu m'aimes comme moi je t'aime ne dis rien, embrasse-moi.

Et c'est ainsi, blottis l'un contre l'autre que nous sommes restés de longues minutes sur ce ponton. Nous devions ressembler à deux adolescents, nous avons passé notre temps à nous embrasser sans rien dire, face à la mer, adossés à cette rambarde de bois. Vers deux heures du matin la fraîcheur nous rappela à la réalité terrestre.

— Viens, rentrons avant de vraiment attraper froid.

— Bien M'sieur, répondit-elle.

— Où préfères-tu aller... Tu veux que je te ramène chez toi ? demandais-je timidement.

— Emmène-moi plutôt chez toi dans ton bolide rétorqua-t-elle avant que je puisse finir ma phrase. J'aimerais beaucoup voir où tu habites si ça ne t'embête pas. Et puis je n'ai pas envie de rentrer tout de suite.

— D'accord. Allons-y alors. Je t'emmène chez moi.

Je n'osais en espérer autant pour une première soirée.

Que m'arrivait-il ? Pourquoi désirais-je tant une personne rencontrée la veille et dont je ne connaissais pas grand-chose. Avant-hier, je connaissais à peine son existence. Pascale m'avait bien parlé d'une sœur, mais je la pensais beaucoup plus jeune. Paradoxalement, j'avais l'impression de la connaître comme si je la fréquentais de longue date. Tout chez elle m'était déjà familier : son odeur, ses regards... Il est vrai que c'est la sœur de Pascale et qu'elle lui ressemble un peu, mais ce n'était pas uniquement ça.

J'avais juste une sensation de plénitude. Comme si un trou énorme venait de se combler en moi. J'avais simplement le sentiment d'avoir trouvé mon double, d'avoir enfin vu la personne que je cherchais depuis des années. Cette idée me fit un peu honte : je m'emballais pour quelques baisers avec une fille quasi inconnue. Je ne me reconnaissais pas depuis hier.

Une fois dans la voiture je me tournais à nouveau vers Amandine afin de l'embrasser ; j'avais tellement peur que tout cela ne soit qu'un rêve. Nous ne sommes pas partis tout de suite. Ce n'est que lorsque j'ai aperçu le reste de la troupe qui sortait du Titanic que j'ai pris la décision de démarrer le moteur.

— Si jamais ils voient ma voiture encore ici, on va le regretter, tu peux me croire. Fini la tranquillité et la discrétion, dis-je tout bas à Amandine comme si les autres pouvaient m'entendre.

— Ben en même temps, il faut dire que ta voiture elle passe bien inaperçue dans le décor ! Me répondit-elle avec une intonation moqueuse.

— Gna gna gna madame la comique... Si elle ne te plaît pas ma voiture, il te reste la marche à pied ajoutais-je ironiquement.

Cette réplique me valut une petite claque sur l'épaule accompagnée d'un éclat de rire. Elle me regarda à peine. J'étais resté figé par cette attitude à la fois effrontée, mais aussi tellement complice. On aurait dit deux vieux amis plus qu'un jeune couple d'amants tout frais. Elle était en train d'attacher sa ceinture de sécurité lorsqu'elle m'adressa à nouveau la parole.

— Allez, démarre maintenant monsieur le rabat-joie, et puis ne te plains pas, tu l'as méritée celle-là.

Je suis sorti du parking sans que l'on nous voie. La nuit et un défaut d'éclairage sur la portion où nous étions garés nous a bien aidés. Il y avait encore plusieurs voitures de stationnées, cela avait couvert notre « fuite ». Le chemin du retour vers la Pointe Rouge se fit à vive allure dans les rues désertes.

Nous sommes rapidement arrivés à mon appartement.

Nous nous sommes tout aussi rapidement retrouvés dans la chambre après avoir bu un dernier verre au salon. Cela c'était fait très naturellement, sans hâte, mais sans frein non plus, l'envie était partagée. Elle était montée rapidement. Il est vrai

qu'elle était née depuis un jour déjà. Nous étions maintenant debout, face au lit. Je reculais peu à peu jusqu'à sentir les bords de ce dernier. Alors que nous nous embrassions langoureusement, je sentis qu'Amandine avait passé ses mains sous mon polo. Elle me caressait le dos lentement. Bientôt elle commença à remonter le tissu avec douceur. Afin de lui faciliter la tâche, je me suis assis sur le lit et levais les bras. Elle finit de me l'enlever et le jeta négligemment au sol. Elle commença à me caresser les épaules lentement. J'avais appuyé ma tête sur son ventre. La sensation de son chemisier sur ma peau était très agréable. Je prenais de grandes respirations, comme pour mieux humer son odeur. Mes mains enserraient délicatement sa taille. Après quelques instants, je me suis redressé et j'ai entrepris de lui ôter son chemisier. Elle était toujours debout, face à moi. J'ai commencé à enlever les boutons, un par un, en commençant par ceux du bas. Chaque bouton dégrafé laissait paraître un peu plus sa peau nacrée. Les ombres formées par son nombril renforçaient cette teinte légèrement brunie de sa peau. J'eus la surprise de découvrir des dessous de grande beauté lorsque son chemisier glissa le long de ses épaules. Cette fille était extrêmement sexy, avec un charme énorme. La beauté de ses seins était en harmonie totale avec l'ensemble de sa personne. La courbure de sa poitrine rehaussée par son soutien-gorge me figea le temps d'un instant. Elle le dégrafa délicatement et le laissa glisser doucement sur sa taille me dévoilant ainsi l'ensemble de son buste.

Le regard qu'elle m'adressa me permit de penser que nous allions passer une nuit inoubliable.

Elle fit le tour du lit, se mit totalement nue et se glissa sous les draps. Je n'ai pas mis longtemps à faire de même. Sa peau tiède vint se coller à la mienne. Dans un premier temps, nos mains encore timides se cherchèrent mutuellement. Et puis bientôt, elles devinrent plus audacieuses. Elles glissèrent sur nos corps respectifs, s'aventurant de plus en plus vers des endroits plus sensuels. Ses caresses expertes et la douceur des gestes me mirent dans un état de transe rarement atteint. En tout cas, pas depuis bien longtemps.

Nos odeurs et nos saveurs se mélangèrent comme cela plusieurs fois au court de la nuit. C'est ainsi repus et comblés par nos ébats que nous nous sommes endormis dans les bras l'un de l'autre au petit matin. Je n'ai pas vraiment vu l'heure qu'il était à ce moment-là, mais c'était sûr qu'il était tôt, très tôt.

Dimanche, 10 h 30. Je me réveille pensant avoir fait toute la nuit durant un rêve formidable. Le réveil est difficile ce matin, je n'ai pas beaucoup dormi. J'ai un peu de mal à garder les yeux ouverts. Je me rappelle vaguement du début de la soirée au Titanic. Et puis ensuite, pendant une fraction de seconde, je n'ai plus été très sûr de ce qui était vrai de ce qui ne l'était pas vraiment. Instinctivement je jette un regard sur ma gauche. Je constate alors avec satisfaction que tout ceci n'est pas le fruit de mon imagination. Pour me conforter dans mon jugement, je n'ai qu'à

contempler son corps parfait allongé à côté de moi. Cette nuit a bien eu lieu. Ce dont je me rappelle a bien eu lieu, ce n'était pas un rêve. Les images d'hier soir s'affichent peu à peu, mon esprit sort du brouillard. Chaque moment qui me revient éclaire un peu plus mon sourire.

Je me redresse sans bruit et baisse un peu le drap avec délicatesse afin de pouvoir admirer pleinement les courbes généreuses dont Amandine a été dotée. Elle dort encore. Son visage est tourné vers moi. Elle a sur les lèvres comme un léger sourire. Elle semble heureuse. Peut-être rêve-t-elle ?

Elle est allongée sur le ventre, nue, offrant ainsi à mon regard son dos légèrement doré par la séance de bronzage d'hier et le début de la courbure de ses fesses. Je ne peux résister au plaisir qu'offre le contact de cette peau si sensuelle : je dépose un baiser au creux des reins de cette fille qui vient de me donner tant de bonheur. Le doux gémissement que j'obtiens en retour me fait relever la tête. Je l'ai réveillée, il fallait s'y attendre. Amandine se retourne. Elle est sur le dos désormais. Elle m'offre la vision de son visage endormi que j'aperçois en partie par-dessus sa poitrine. Je pose une main sur son ventre et remonte doucement jusqu'à son sein.

— Quel doux réveil monsieur, que me vaut cette faveur ?

— Votre beauté très chère, votre beauté, répondis-je en posant la tête sur son ventre.

Amandine sourit et me pressa contre elle tout en passant sa main dans mes cheveux. C'était si doux. Ma main avait glissé sur son flanc gauche à présent. Il me semble que je me suis à nouveau endormi tellement j'étais bien. Amandine resta comme cela, à me caresser tout en disant de temps en temps à voix basse « dors mon amour, dors ».

Le repas du midi a été plutôt simple. Nous avons improvisé un petit-déjeuner copieux qui nous a largement suffi. Malgré la fatigue et l'énergie dépensée depuis la veille, nous n'avions pas trop faim en fait. Ce n'est qu'au cours de l'après-midi que nous sommes partis nous promener sur le bord de mer. Après le petit-déjeuner nous n'avions rien fait de particulier. Juste pris notre douche et flâné sur le canapé devant le journal télévisé en s'embrassant de temps à autre. Nous sommes restés étrangement sages. Je pense que notre nuit nous avait tous les deux en quelque sorte rassasiés pour aujourd'hui.

À cette époque, la plage du Prado recommence à vivre : les premiers rayons de soleil de ce nouveau printemps attirent toujours les gens le week-end. Cet endroit est très prisé des familles le dimanche après-midi. Sur le sable de nombreux enfants profitent à nouveau des joies de la plage. Ça crie, ça court et ça creuse dans tous les coins. Sur un côté, un peu à l'écart de toute cette agitation, des cerfs-volants aux teintes multicolores se livrent dans le ciel à un ballet incessant.

— Asseyons-nous pour les regarder quelques instants s’il te plaît, me demanda Amandine. J’adore regarder les cerfs-volants, c’est tellement joli toutes ses couleurs dans le ciel.

— Si tu veux, tiens, il y a de la place sur le banc là-bas, allons-y, on sera bien.

Nous sommes restés longtemps en fait, assis sur le banc. Le soleil de printemps nous réchauffait gentiment, comme s’il prenait soin de ne pas trop nous accabler. Le vent qui soufflait donnait une impression de frais, plus frais que la veille. Cet après-midi-là, j’ai passé plus de temps à contempler Amandine qu’à regarder les cerfs-volants et leurs cabrioles. Elle semblait vraiment heureuse et son visage s’illuminait encore plus à chaque passe périlleuse de ces frêles vaisseaux du vent.

D’un commun accord nous avons décidé de ne pas nous rendre au Titanic. Je savais que nos compères avaient prévu d’y passer dans la soirée. Peut-être avions-nous peur de leurs regards. Il faudra bien s’y résoudre un jour si notre relation dure. Mais pas aujourd’hui, plus tard. Ce soir, nous allons rester tous les deux. C’est en tout début de soirée qu’Amandine décida de quitter le front de mer.

— Emmène-moi à la maison, je vais te montrer mon appartement. Et puis j’ai besoin de me changer je n’avais pas trop prévu de découcher au départ de l’histoire !

— Ah oui bien sûr. Pourquoi ne m’as-tu pas demandé ce matin ?

- Ça va, ne t'inquiète pas. On y va ?
- Oui avec plaisir. Allons découvrir ta charmante tanière.
- Tanière ? Tu me prends pour une louve ou une prédatrice ? Tu as une bien mauvaise opinion de moi dis donc.
- Mais non, c'est juste une expression, ne te vexes pas.
- Je ne suis pas vexée monsieur, juste outrée par votre goujaterie, ce n'est pas pareil.
- À ce point ? Hé bien dis donc, tu n'as pas une vie facile toi. On ne pourrait pas croire en te voyant.
- Tu te moqueras plus tard jeune bipède, lève-toi et allons-y s'il te plaît.
- Bien madame la princesse, je capitule.
- C'est bien, je préfère ça me répondit-elle.

J'eus le droit à un bisou affectueux sur la joue en guise de remerciement. Amandine me prit le bras et c'est ainsi, au bras l'un de l'autre que nous avons regagné l'endroit où mon véhicule était garé. Quelques minutes plus tard, nous nous présentons à La Plaine. Marseille a toujours bien roulé le dimanche après-midi.

L'appartement, situé au premier, est illuminé par une porte fenêtre donnant sur un balcon orienté plein sud. À cette heure de la journée, la lumière inonde le séjour.

— Vas-y installe toi, je reviens, j'en ai pour une minute, me dit-elle.

— OK, prend ton temps, j'ai cinq minutes quand même tu sais.

Sur la gauche, on peut découvrir, à côté de la table, la bibliothèque fournie d'ouvrages commerciaux. C'est là que je découvre alors l'étendue des connaissances nécessaires à sa profession d'attaché commercial. Il y a au moins deux étagères pleines de traités et autres livres techniques. L'arrière de la bibliothèque donne sur une cuisine ouverte. Sur la droite, au fond du salon, se trouve la porte de la chambre à coucher. Amandine refait son apparition dans le salon. Visiblement elle n'a pas encore pris le temps de se changer. Avant que je ne puisse réagir, elle m'attrape la main et je me retrouve précipitamment tiré vers la chambre.

Amandine l'œil brillant m'entraîne jusqu'au lit où elle s'allonge.

— Crois-tu que c'est tout aussi agréable que sur le tien ? Dit-elle en tapotant sur son matelas.

Avant même que je puisse répondre, Amandine me tire à elle et m'embrasse fougueusement.

— En fait je suis sûre qu'il faut essayer pour pouvoir comparer, rajouta-t-elle. Sinon on restera sur un doute et ça c'est pas bon.

— Bas tiens donc, pus je enfin rajouter entre deux baisers. Tu crois que ça mérite ? Ce ne serait pas plutôt une tentative de corruption de fonctionnaire ça très chère ?

Je n'ai pas eu de réponse verbale, juste des gestes sans équivoques.

Rapidement, emportés par notre élan mutuel, nos corps nus s'entrelacent à nouveau...

Je pense que nous sommes là depuis une heure au moins, allongés l'un contre l'autre, à nous caresser tendrement. Par la fenêtre de la chambre j'aperçois le soleil qui se couche. Fatalement cela signifie que l'on a passé pas mal de temps au lit. Plus que ce que je pensais en fait. Le temps passe vite auprès de cette femme. Mais dieu qu'il est doux d'être dans ses bras. Oui, le temps défile trop vite, trop rapidement quand je suis en sa compagnie, mais il est néanmoins très agréable. Agréable, je ne trouve pas d'autre mot.

— Dites donc mademoiselle, c'est bien beau toutes ces folies et ces détournements des honnêtes hommes, mais si nous pensions à manger un peu maintenant. C'est que cela m'a ouvert l'appétit moi toutes ces galipettes.

— Bien M'sieur. Mais dis donc, galipettes, t'es gonflé toi. Moi j'ai fait l'amour avec un homme que je croyais charmant, pas des galipettes. Tu as de la chance, je ne suis pas rancunière, tu veux dîner ici ?

— Pourquoi pas, répondis-je n’espérant pas d’autre proposition. Mais c’est qu’elle est susceptible en plus la p’tite dame !

Je n’ai pas eu de réponse, juste une grosse claque amicale sur la tête et une fausse moue dégoûtée. Eh bien, en deux jours, deux calottes ! Je vais devoir me méfier moi, cette fille est franche, très franche même, mais tellement sensuelle et attachante. Et puis je le sais bien que ce sont des gestes pour rire. Je ne peux même pas nier les avoir un peu provoqués. En tout cas, pas cette fois-ci c’est sûr.

Je m’en souviens de tout ça comme si c’était hier : c’est comme cela que nous nous sommes rencontrés, comme cela que s’est passé notre premier week-end ensemble.

Je me rappelle chaque caresse de ce jour-là, chaque baiser. Je sais même encore ce que j’ai mangé. Encore aujourd’hui je revois ce jour avec mélancolie. Maintenant que j’y repense, il y a du manque aussi. Ce jour a changé ma vie à tout jamais. Oui, un peu de mélancolie, mais surtout beaucoup de manque. Et des tonnes de tristesse, bien plus que je ne pourrais jamais l’exprimer. Mais je n’ai aucun regret, au contraire. Même en connaissant l’histoire, en sachant sa fin, eh bien je le referais. Sans l’ombre d’un doute, je reprendrais le même chemin.

Le même chemin, assurément, mais pas la même route, ça non.

- III -

Ce matin le réveil est dur. J'ai vraiment passé un week-end formidable, mais maintenant il faut penser à travailler. Il est 7 h 15 et ce lundi s'annonce difficile. Je ne dois pas être en retard, car ce matin j'ai un rendez-vous important. Je crois que c'est ce qui m'a poussé à rentrer dormir chez moi bien qu'Amandine m'eut offert bien mieux qu'un grand lit vide. J'étais parti peu de temps après avoir dîné, rester plus longtemps aurait été périlleux pour ma nuit de sommeil. Arrivé au bureau je prends rapidement un café avant d'entrer en salle de réunion. Tout l'état-major est présent et la réunion peut commencer. Cette fois-ci, c'est du budget supplémentaire dont nous discutons. Comme toutes les entreprises, une caserne de sapeurs-pompier nécessite d'énormes capitaux pour fonctionner. Il y a les salaires à payer, les engins à acquérir et entretenir, la formation à dispenser, les équipements de protection. Et tant d'autres choses. Ce matin nous sommes donc là pour définir les sommes attribuées à chaque service et les orientations que doivent prendre ces derniers. Les chiffres défilent, les objectifs s'étalent, chacun défend son projet et ses besoins. Mais là, mon esprit est

ailleurs. Il vagabonde auprès de toi, essayant d’imaginer ce que tu peux bien faire à cette heure-ci de la journée. Peut-être penses-tu à moi en ce moment ? Si seulement c’était le cas. Cette pensée finit définitivement de me couper de la réunion financière, je suis à cent lieues de là.

— Dites donc lieutenant Molène, vous pourriez au moins faire semblant de vous intéresser à ce que je dis, m’interpelle le colonel.

— Excusez-moi, j’avais la tête ailleurs.

— J’ai bien vu Xavier, me répond-il. Bon allez, cela fait presque deux heures qu’on est là-dessus, je nous accorde une pause-café et l’on se retrouve après. On reprend dans un quart d’heure.

De ce pas l’ensemble du team officier quitte la salle pour se retrouver dans la salle de détente. Le café est le bienvenu. Le colonel était venu me trouver pour savoir si tout allait bien. J’avais trouvé une excuse banale à propos de ma voiture pour tenter de donner le change. Je profite de la pause pour aller prendre l’air quelques minutes histoire d’essayer de me réveiller un peu. Dans la cour le personnel joue au Volley Ball. C’est déjà l’heure de la séance de sport. Je regarde ma montre et je constate effectivement que cette satanée réunion dure depuis plusieurs heures. Je n’avais pas eu l’impression. Je me rends compte que j’en ai raté plus que je croyais, j’ai grandement intérêt à lire le compte

rendu qui sera fait pour ne rien rater. Mais cela allait, on n'avait pas encore abordé le financement de mon service.

Cette semaine je n'ai pas une minute à moi. J'ai appelé Amandine pour lui dire que je n'aurai certainement pas la possibilité de la voir. Elle avait l'air un peu déçue, mais m'avait laissé entendre qu'il en était de même de son côté alors tout allait bien. Marc m'avait passé un coup de téléphone pour essayer de me cuisiner un peu. Je n'avais rien dit. Il m'avait proposé de faire quelque chose ensemble en fin de semaine, et que si je voulais il pourrait dire à Pascale de demander à sa sœur de venir si cela me faisait plaisir. Je savais que cette dernière proposition était un moyen de tenter de découvrir la vérité. Je l'avais laissé dans l'incertitude. Je me doutais bien que Pascale était derrière tout ça et qu'Amandine avait dû évincer la question comme je l'ai fait. Cela leur donnera de quoi discuter pendant la semaine, cela les occupera ces deux fouines. Ils sauront bien assez tôt. Je les adore tous les deux avec leurs faux semblants et leurs manigances si visibles.

En fin de compte, le week-end à venir, nous avons convenu de nous retrouver au Castellet histoire de se tirer un peu la bourre sur le circuit. Cette fois-ci, une grande partie du groupe sera là. De toute façon, la nouvelle de notre couple a déjà fait la une des ragots de nos camarades, c'est une certitude, alors autant les affronter le plus tôt possible. Pascale, sous le prétexte bidon d'une

soi-disant recette de cuisine que je devais lui donner depuis quelque temps m'avait aussi téléphoné. Bien entendu elle m'avait demandé innocemment si sa sœur était bien rentrée l'autre soir. Comme si elle ne le savait pas. Je la connais par cœur cette fille. Le ton ironique de sa voix me laissait imaginer le regard plein de malice qu'elle devait avoir à l'autre bout du fil. J'étais resté assez évasif, mais je crois que ma réponse ne l'avait pas trop convaincue. Elle semblait contente que je sois avec sa sœur.

Vendredi soir.

La semaine est passée assez vite finalement. Je me languissais d'être au week-end. Le travail m'a aidé à passer le temps, je n'ai pas trop eu le loisir de ruminer.

Je vais prendre Amandine chez elle dès la sortie du boulot : nous passons la soirée chez moi. Cela fait maintenant une semaine que nous sommes amants, mais j'ai un peu le trac de savoir qu'elle va passer la nuit chez moi : c'est la première fois que nous nous accordons toute une soirée depuis notre rencontre. Bien sûr il y a eu samedi dernier où toute la nuit durant nous sommes aimés, mais cette fois-ci, c'est notre premier vrai rendez-vous. Et puis il y a eu cette semaine où nous n'avons eu que des contacts téléphoniques. C'est idiot, je réagis comme si j'allais lui faire la cour pour la première fois.

17 h 30. Cette fois il faut que j'y aille si je veux être à l'heure. Je ferme le dernier dossier et quitte avec hâte le bureau avant

que quelqu'un me tombe dessus, sinon, pour le coup ce sera le retard assuré !

La circulation est plus dense que je ne l'imaginai. Il est vrai que l'Alpine n'est pas forcément le meilleur véhicule pour circuler en ville. Mais ça je le savais déjà.

Elle est déjà là, à m'attendre sur son palier comme on attend sa limousine. La robe du soir qu'elle porte est magnifique. Le décolleté dessine parfaitement sa poitrine, sans provocation, le noir est superbe. Elle est encore plus ravissante que dans mes souvenirs de la semaine passée. Avec ses talons hauts, elle est presque aussi grande que moi, ça m'a surpris au début.

Moi je sors juste du bureau, je suis encore en tenue, cela jure un peu avec elle ! J'attrape le petit sac qui lui sert de bagage pour la nuit et lui tends le bras pour l'aider à descendre l'escalier qui nous sépare de la rue.

— Tu as vu, j'ai mis une robe coordonnée à ta voiture, lâche-t-elle malicieusement avant de monter dans l'Alpine.

— J'ai vu ça, charmante. Et moi, tu as vu les efforts vestimentaires que j'ai faits, répondis-je en rigolant.

— Oui je vois, mais en même temps, l'uniforme, les femmes ont toujours trouvé ça sexy.

— Je sors juste du boulot, je te demanderais juste cinq minutes une fois à la maison, le temps de me doucher et de me changer pour faire honneur à ta jolie toilette.

— Mais j’y compte bien monsieur, je mérite plus qu’un treillis bleu.

De retour chez moi, je la débarrasse de son sac à main et lui sers une coupe de kir royal pour la faire patienter.

Sur la table le couvert est dressé. Face à chaque assiette, prône une chandelle que je m’empresse d’allumer.

Dans la cuisine le dîner attend d’être servi. Je me suis fait livrer dans l’après-midi, la gardienne a tout déposé dans mon réfrigérateur, je l’avais prévenue que le traiteur passerait. J’aime bien cette femme elle est serviable. Elle m’a bien dépannée aujourd’hui, je n’avais pas pu prendre mon après-midi. Si elle n’avait pas été là, mon dîner romantique aurait été plus compliqué à organiser.

En plus, le traiteur a vraiment bien fait les choses. La présentation des plats est telle que l’on n’ose pas les manger de peur de détériorer des œuvres d’art.

Je m’éclipse quelques minutes pour me rafraîchir sous la douche et enfiler des vêtements plus appropriés à cette soirée.

Quelques minutes m’ont suffi. Mon invitée sirotait son verre assise confortablement dans le canapé en attendant mon retour.

Amandine déjà ravie à mon arrivée dans le salon, s’illumine encore plus alors que je dépose à côté de ses verres une rose d’un blanc presque parfait. Ce dernier geste me vaut un regard si chaud que j’eus l’impression de sentir ses caresses sur mon corps.

Les plats étaient aussi savoureux à déguster qu'ils l'étaient à regarder. Il faudra que je passe remercier le traiteur, son repas était parfait. Il avait parfaitement choisi les vins pour accommoder ces plats.

À la fin du repas, alors que je sers le champagne, Amandine quitte la table et se dirige vers la chaîne hi-fi. Après une brève recherche, elle enclenche un laser de musique douce. Elle éteint la lumière et me tend les bras. L'invitation est trop tentante pour être refusée. Quelques instants plus tard, nous nous sommes retrouvés l'un contre l'autre à danser dans la pénombre. Sur la platine les slows s'enchaînent les uns après les autres. Les bras croisés autour de mon cou Amandine me clame son bonheur.

— Tu sais Xavier, cela fait vraiment longtemps que je n'ai pas été aussi bien avec quelqu'un. C'est si soudain.... si intense.

La chaîne hi-fi distille les notes d'*Hôtel California* et la pièce entière s'imprègne de romantisme.

— Vraiment, rajoute-t-elle, dès que je suis avec toi je cherche ton corps. J'ai toujours envie de le sentir près de moi. Cette semaine m'a semblé interminable, j'avais tant envie de passer mes nuits dans tes bras. Je crois que je t'aime. C'est comme ça, tant pis pour toi, reprit-elle après un court silence l'œil pétillant.

Sans un mot, je passe un bras sous ses jambes et la soulève du sol. Amandine se tient à mon cou et pose sa tête sur mon épaule. C'est ainsi en la portant dans mes bras que je lui fais passer le seuil de la chambre. La scène ressemblait étrangement à une nuit de noces à l'exception que ma mariée était tout de noir vêtue. Après l'avoir déposée délicatement sur le lit, j'entreprends de faire glisser sa robe de part et d'autre de ses épaules. Une fois de plus, je suis émerveillé par la beauté de sa poitrine nue qui s'offre à mon regard. D'un geste délicat Amandine me plaque le visage sur ses seins tendus. D'un mouvement commun nous nous retrouvons allongés. Tandis que mes mains continuent leur descente vers ses hanches, les siennes s'affairent à déboutonner ma chemise.

Une fois nus, nous nous sommes glissés sous la couette afin de profiter de la nuit qui s'offrait à nous. Dehors la lune éclaire le ciel. Les étoiles semblent pénétrer la chambre et donnent à notre ballet amoureux une touche irréelle. Sur le mur les ombres de nos corps semblent se mélanger. Dans le salon le CD s'est arrêté.

Lorsque j'ouvre à nouveau les yeux, le soleil est déjà haut perché dans le ciel. Il doit être approximativement dix ou onze heures. Sans bruit, je quitte la chambre et me dirige vers la cuisine. La lumière était restée allumée, la table n'est pas débarrassée. Nous nous sommes endormis dans les bras l'un de l'autre après notre moment si sensuel. Rien que le souvenir de cette nuit me donne des frissons de plaisir dans le dos.

Je prépare du café et m'occupe de remettre la table au propre. Pendant que le café coule goutte après goutte, je savoure mon habituel verre de jus d'orange. Ce breuvage est pour moi un des petits plaisirs qu'offre la vie. Pour que celui-ci soit plus grand encore, je décide de le boire sur la terrasse d'où je peux contempler la clémence de cette nouvelle journée.

À peine mon verre fini, je saute dans mon jean et descends à la boulangerie au coin de la rue afin d'y acheter quelques croissants. À mon retour, Amandine est toujours dans les bras de Morphée.

Il ne me reste plus qu'à poser les bols sur le plateau et notre petit-déjeuner douillet sera complet. Mon arrivée dans la chambre réveille Amandine qui se réjouit de cette attention. Elle se redresse et s'empresse de voler mon oreiller afin de parfaire ses appuis dans le lit. Ainsi parée, Amandine tendit les bras pour s'emparer du plateau. La couette a du mal à tenir, laissant paraître par endroits les courbes de sa poitrine. Comme gênée, elle tente instinctivement de la retenir d'une main. Je m'empresse de lui donner un de mes tee-shirts pour qu'elle puisse déjeuner sereinement. Après un bref remerciement maté d'un sourire radieux, elle commence à déjeuner.

— Et moi, je fais comment ? Tu me jettes quelques miettes sur la moquette ?

D'un signe de la main elle me fait comprendre de m'installer à ses côtés. Elle dévora ce petit-déjeuner avec un appétit féroce.

— Hé bien dis donc, toi il vaut mieux t'avoir en photo qu'autour d'une table !

— Oui et bien c'est ta faute répond-elle la bouche pleine de croissant. Fallait me laisser dormir cette nuit. Moi le sport ça a tendance à m'ouvrir l'appétit, na ! Et pis tes croissants, ils sont trop bons en plus.

Cette fille est incorrigible. Toujours à chercher à avoir le dernier mot.

Après une douche qui m'a paru interminable, Amandine regagne la chambre où elle enfle sa robe. J'avais perdu l'habitude d'avoir une fille à la maison. Les épisodes salle de bain interminable cela m'était sorti de l'esprit. Le tableau ainsi peint semble un peu étrange : ma tenue jean tee-shirt jure légèrement avec sa robe de soirée légèrement froissée. Nous décidons donc de regagner l'appartement d'Amandine afin qu'elle puisse se vêtir plus modestement. C'est au moment de notre départ que le téléphone retentit.

— Allô Xavier ?

— Oui, à qui ai je l'honneur présentement, dis-je ayant reconnu Philippe.

— À môa dit Boanna ! Trèfle de plaisanterie, dit-il, avec Anne nous avons programmé un lèche-vitrine au centre-ville. Êtes-vous des nôtres ou bien avez-vous des projets plus solitaires.

— De quoi tu parles ? Tu me vouvoies maintenant ?

— Allez Xavier, arrête tes cachotteries, je suis sûr qu’Amandine est avec toi là !

— OK, ça va, je me rends... C’est bon pour nous, dis-je après avoir regardé Amandine qui hochait de la tête.

— Bon d’accord, me répondit-il, à 14 h 00 rue Saint Fé. Soyez à l’heure les amoureux.

Amandine reposa l’écouteur et se dirigea vers la porte.

— Désolé, les copains des fois ils sont pas très psychologues ! Mais dites donc Mademoiselle, depuis quand écoute-t-on les conversations téléphoniques des jeunes hommes ? Et si cela avait été une de mes maîtresses ?

— Hé bien cher homme, sachez que maintenant je suis la favorite et qu’en conséquence j’ai droit de vie et de mort sur toutes les autres. Qu’elles se le disent ces pimbêches.

Cela avait au moins le mérite d’être clair. Cette fille n’était pas du genre partageuse et je ne m’en plaindrais pas.

Après un rapide déjeuner chez ma nouvelle compagne nous regagnons tous les deux la voiture afin de se rendre au rendez-

vous fixé quelques heures auparavant. Notre recherche désespérée d'une place de parking nous prit pratiquement autant de temps que le trajet. Enfin garée, nous abandonnons la voiture pour rejoindre la rue Saint Ferréol à pied.

Au bout de la rue, au point faisant angle avec la Canebière, j'aperçus Philippe qui s'évertuait, par de nombreux gestes, à me faire signe sous le regard amusé d'Anne. De loin on aurait dit un pantin désordonné essayant d'attraper un hypothétique objet. Après une brève accolade, nous eûmes la surprise de voir arriver Pierre et Angélique. Ces deux-là n'avaient certainement pas pu résister à l'envie de nous voir. Ma théorie fut confortée par le regard rieur et taquin que m'adressa Angélique. C'est ainsi en groupe que nous avons passé l'après-midi à faire du lèche-vitrine dans les rues piétonnes.

Bien sûr, les garçons s'étaient débrouillés pour m'entraîner un moment à l'écart pour me cuisiner. J'aime bien mes copains, mais des fois ils sont un peu lourds. Amandine m'a dit le soir même que les filles avaient fait la même chose avec elle. Je crois que notre rencontre est encore plus à la une des ragots que ce que je pouvais imaginer. Cela m'amusait un peu. Il est vrai que mes amis n'avaient guère l'habitude de me voir accompagné.

Alors que nous étions à l'écart, affairés à contempler une vitrine de vêtements, Amandine m'exprima son désir de passer une soirée seuls. En fin d'après-midi, alors que nous allions nous séparer Pierre proposa :

— Alors, comme la semaine dernière, resto et Titanic ?

— Très peu pour nous, répondis-je, coupant court à toute proposition. Ce soir cocooning et ermitage au programme. Nous retrouvons Marc et Pascale au Castellet demain alors pour vous permettre d'alimenter vos discussions, nous allons passer Amandine et moi une soirée en tête-à-tête. À vous d'imaginer le reste...

Surpris de ma réponse Pierre se retourna vers Angélique afin de savoir quoi penser. Cette dernière haussa les épaules et ajouta :
— On devrait en faire autant, ce n'est pas si souvent que nous nous retrouvons seuls.

Désarmé, Pierre rompit le combat et s'avoua vaincu :
— Après tout, nous aussi nous avons le droit à une soirée en amoureux.

Philippe et Anne se regardèrent et décidèrent quand même d'aller au restaurant.

— Hé bien nous aussi on va passer une soirée en tête-à-tête, mais on ne vous fera pas de petit, trop peu pour nous.

— Eh oui, répondit Anne, dès qu'ils sont amoureux, les copains ils ne connaissent plus...

Après un bref au revoir, nous regagnons la voiture afin de rentrer à la maison. Mais au fait, quelle maison ? Où allions-nous ?

— Alors beauté, où va-t-on ?

— Chez toi M'sieur, répondit elle.

— Un cinéma cela te dirait pour ce soir ? Ils passent « Dancing Machine » au Ciné Madeleine.

— Va pour Delon.

Nous sommes à la deuxième séance du soir et pourtant il y a une queue impressionnante au guichet. Effectivement, je constate quelques minutes plus tard que la salle est comble. À peine avons-nous le temps de nous installer que déjà la lumière s'éteint et le film commence. Je pose ma main sur la cuisse d'Amandine qui profite de mon geste pour me donner la sienne et poser sa tête sur mon épaule.

À l'écran le générique laisse place aux premières images. Malgré l'intérêt du film, je fus plus souvent captivé par les lèvres de ma compagne que par les images de ce dernier. C'est ainsi que, conquis par notre dernier baiser, nous avons été surpris par l'éclairage soudain de la salle qui marquait la fin du film. Nous n'avions même pas prêté attention à la musique de fin. Face à l'air gêné d'Amandine je ne pus retenir un éclat de rire qui ne fit qu'accentuer son malaise. On aurait dit une adolescente prise en flagrant délit par l'un de ses parents.

Ayant décidés de passer la nuit à mon appartement nous faisons un détour par celui d'Amandine afin qu'elle puisse prendre les

quelques affaires nécessaires pour regagner directement Le Castellet le lendemain. J'ai bien peur que nous ne soyons fatigués demain matin. Dans les bras de cette fille la nuit va être câline et courte c'est certain.

Notre matinée de dimanche se passa de manière identique à celle de la veille. Levé tard, flânerie autour du petit-déjeuner et douche interminable. Mais cette fois-ci c'était un peu de ma faute. J'étais allé retrouver Amandine sous la douche. Je n'avais pas pu résister à la tentation. Bien entendu la douche a vite dérivé en un câlin sensuel sous l'eau.

C'est donc avec hâte que nous avons eu à nous préparer pour ne pas être en retard à notre rendez-vous de l'après-midi. Le trajet jusqu'au circuit du Castellet se fit dans un silence désarmant ; seul l'autoradio laissait échapper des sons auxquels nous ne prêtions aucune attention. Ce silence n'était pas dû à une quelconque discorde avec Amandine, mais à notre appréhension mutuelle de la rencontre avec Marc et Pascale. Nous n'avons qu'un peu plus d'une demi-heure de trajet, nous allons vite être fixés. Comment sa sœur allait-elle réagir ? Dès notre arrivée nous fûmes rassurés ; la nouvelle était déjà connue et cela n'était pour eux que l'aboutissement d'une machination dans laquelle nous avions été, Amandine et moi, les victimes consentantes.

Vincent nous accueillit chaleureusement. Il nous avait réservé quelques kartings pour que l'on puisse se défouler cet après-midi.

— Salut Xavier, bonjour mademoiselle. Les karts sont là, vous pouvez tourner quand vous voudrez, j'ai quasiment pas de réservations cet après-midi, je ne sais pas pourquoi.

— Va savoir. Tu vas bien Vincent ? Ça marche toujours les affaires ?

— Oui oui, ça va, merci. Ah au fait, tant qu'on en parle, il faudrait que tu renouvelles ta cotisation, tu arrives en fin d'abonnement.

— Déjà ? Pardon, j'avais pas fait attention. Oui, pas de problème, je vais te faire le chèque.

J'étais abonné pour le circuit. Je venais assez souvent alors c'était mieux. Cet abonnement comprenait une assurance en cas de dommage causé aux installations du circuit et aux autres coureurs occasionnels ainsi qu'un droit d'entrée sur le circuit. Avec cette formule je pouvais venir tourner quand je voulais. La seule restriction était que l'on n'avait pas accès au circuit les jours de compétition bien sûr, mais aussi lors d'essais privés par exemple. Mais on pouvait avoir des réductions sur les billets en tribune certaines fois.

À cette heure de l'après-midi le circuit était encore désert et mon ami Vincent, responsable du « trophée Formule Renault », me proposa d'essayer les R21 Turbo du trophée avant que toute l'équipe ne se batte avec les karts. Ne me faisant pas prier, je me retrouve bientôt au volant de cette machine de course écoutant

les conseils sur les astuces de conduite que me prodiguait Vincent. Mon dernier regard fut pour Amandine qui semblait trembler de tout son corps.

Déjà le moteur vrombit et je me retrouve propulsé sur la piste. Les premiers mètres sont déjà forts en émotions. Les accélérations fulgurantes me surprennent à chaque sortie de virage. Jamais mon Alpine ne m'avait donné tant de sensations. Quelles forces diaboliques animaient cet engin ? Après un premier tour à allure modérée, je me sentis plus à l'aise avec la voiture. Intrigué de savoir jusqu'où elle pouvait m'emmener, je décidais de la pousser. Les virages succédaient aux lignes droites à une allure vertigineuse. Dans les courbes les plus rapides je sentais la voiture s'affaisser, ne laissant plus que trois points d'appui sur l'asphalte. Les attaques permises par la puissance du moteur me procuraient d'immenses sensations. La poussée du turbo était phénoménale : chaque accélération me collait littéralement à mon siège, comme si une force irrésistible m'attirait vers l'arrière du véhicule. Sur le tableau de bord, l'aiguille de pression du turbo ne connaissait que deux positions : zéro et cent pour cent de puissance. Il était quasiment impossible de doser. Le moindre appui sur la pédale de droite faisait bloquer cette petite aiguille dans le rouge.

En bout de ligne droite, le compteur affichait plus de 240 Km/h à 9500 tours minutes à fond de 5ème. Impressionnant pour ces voitures que l'on croirait être celle de monsieur tout le monde et auxquelles on ne prêterait même pas attention sur un parking.

En revanche, le freinage n'est pas à la hauteur de l'engin. Il y a des soucis d'adhérence à l'accélération aussi, la puissance fournie par le moteur a du mal à passer dans la transmission. Mais cela reste quand même des jouets impressionnants et très sympas à piloter. Je m'amuse bien en fait.

Subitement, je sentis, en plein serré gauche, la voiture s'enfoncer dans le virage. J'avais peut-être été un peu optimiste. La vitesse, trop élevée à cet endroit précis de la piste, fit perdre toute adhérence au train arrière. Surtout ne pas freiner, cela serait le tête à queue voir le tonneau. Dans l'espoir de me sortir de cette passe difficile, j'écrase la pédale d'accélérateur et effectue simultanément un break droite. C'est le seul moyen pour essayer de retrouver un peu d'adhérence et remettre la voiture dans l'axe de la piste.

Mais déjà il est trop tard...

Sur le bord de la piste, Amandine lâche un cri strident. Sa peur éclate et elle s'accroche au bras de sa sœur qui reste impassible. Le reste du groupe contemple la scène avec impuissance, mais sans affolement particulier.

La voiture livrée à elle-même se dirige vers le bas-côté et attaque déjà la pelouse de l'échappatoire. Ne pas réagir, attendre que les deux essieux quittent la piste pour écraser le frein. Je ne risque rien, les dégagements sont larges à cet endroit. Une sortie de piste, cette satanée voiture m'a fait sortir de la piste. Dans le véhicule immobilisé sur l'herbe je reste là à ronger ma colère.

Comment ce tas de tôle a pu m’emmener faire un tour à la cueillette aux pâquerettes ? Le châssis de ces tas de ferraille n’est vraiment pas à la hauteur du moteur, je saurais m’en souvenir. J’aperçois au bout de la ligne droite des stands Marc et Pierre sauter de joie et applaudir ma cabriole. Il n’y a jamais rien qui les arrête ces deux-là. Amandine, paralysée par la peur, reste figée au bras de Pascale, accrochée comme à une bouée, pendant que cette dernière se contorsionne pour s’en débarrasser.

Au comble de la colère je réenclenche la première et regagne les stands avec rage. Je rentre à allure modérée en jurant tout seul dans la voiture durant le peu de temps que dure le trajet.

— Bien vu le petit tour de tondeuse Xavier me lance Marc hilare, mais il en reste un peu dans le coin là-bas que t’as pas fait.

— Vas-y mon biquet moque toi. Viens on va en découdre avec les karts. Alors, regarde-moi bien de près parce que la prochaine fois, tu me verras très loin de toi et tout petit petit.

— Ah oui c’est sûr, quand tu seras encore sur le gazon, t’auras l’air tout petit.

— Hé bien j’espère que ta copine Pascale elle est patiente, et puis que t’es pas jaloux, parce que, il va être long mon tête-à-tête avec elle en attendant que tu arrives, répondis-je d’un ton ironique.

Amandine m’adressa un regard assez gêné. Presque jaloux. Elle avait été étonnée et semble-t-il quelque peu énervée aussi par

cette réplique. Elle tenta de se réfugier auprès de sa sœur comme si cette dernière allait la sauver d'un péril imminent. J'ai aimé ce moment.

— Laisse les faire Amandine. Tu apprendras à les connaître. Ils font ça tout le temps, dit Pascale.

— Oui, mais ce que Xavier il a dit sur toi là ! Le coup du tête-à-tête quand même.

— Ah ça ! Mais ce genre de blague ils en sortent à longueur de journée. Ne t'inquiète pas, Xavier il est fou de toi. Ça se voit.

— Tu crois ma sœur ? Réponds Amandine timidement.

— Mais oui pauvre idiot, ça crève les yeux. Crois-moi, je le connais depuis longtemps le Xavier. Laisse-les se chamailler, ça leur fait du bien.

— Oui, mais quand même, tout à l'heure il a failli avoir un accident là. J'ai eu peur.

— Ça j'ai vu, mon bras s'en rappelle encore. Mais non ma pauvre fille, il ne risquait rien là. Tu t'es amourachée d'un pompier et qui en plus pilote à ses heures perdues, assume ! Tu vas pas dormir toutes les nuits toi tu sais, et je ne te parle pas des câlins là !

Amandine regarda sa sœur l'air inquiet. Elle semblait un peu honteuse aussi. Une fois encore le rouge était monté sur ces joues.

Dès le départ je l'ai enfumé le Marc. Au premier virage je lui ai fait l'intérieur et après je suis resté devant. Juste assez loin pour qu'il ne puisse pas me doubler, mais pas trop pour qu'il croit qu'il pouvait le faire.

Dans un virage serré, il m'a même poussé un peu cet idiot. J'ai levé le pied et je l'ai laissé passer à l'extérieur. Mais fatalement, moi, à la sortie de la courbe, j'étais dans la bonne trajectoire. Alors à l'accélération, il n'a rien vu. L'avantage de piloter un peu. Je l'imaginai en train de râler dans son casque. Cette pensée me fit rigoler. J'ai même failli sortir à nouveau de la piste avec ces bêtises. Mais à un tour de l'arrivée, j'ai laissé parler la frime. J'ai pris de l'avance dans le premier tiers de la piste et ils ne m'ont jamais revu.

À l'arrivée, je me suis empressé d'enlever mon casque et j'ai couru me mettre de l'autre côté de la barrière avec les filles. Quand Marc est arrivé, j'étais en train d'embrasser Pascale dans le cou. Elle rigolait à gorge chaude à cause des chatouilles que cela lui provoquait. Marc ôta son casque et fit mine de ne rien voir. Il s'approcha d'Amandine et fit semblant de la courtiser.

— Alors belle demoiselle ? Vous êtes seule ? Un petit tour avec un beau pilote, ça vous dit ? Je pourrais vous montrer quelques trucs.

— Oh ouiiii dit-elle avec une fausse admiration en remontant une de ses jambes en arrière jusqu'à faire toucher son talon à ses

fesses. Montrez-moi tous ce qu'il y a sous votre capot, séduisant pilote. J'adore les gros moteurs...

Avant que Marc n'ait eu le temps de réagir à cette réponse, Amandine attrape son visage et lui dépose un baiser furtif sur sa joue, juste au coin de ses lèvres qu'elle s'assura de toucher juste un peu. Marc resta planté là, décontenancé et gêné par tant de répartie et par ce geste impromptu.

Pascale éclata à nouveau de rire.

— Dis donc toi ! Il te faut toutes les sœurs. Tu veux pas notre mère non plus ? Viens ici chercher ta punition jeune dépravé.

— Mais j'ai rien fait moi, se défendit Marc.

— Oh mon pauvre chou, il est tout triste d'avoir pris la pâtée... Il est méchant ce Xavier hein. Allez viens là, je vais te réconforter moi.

Marc afficha un regard triomphant à mon attention et embrassa sa compagne tendrement en frimant un peu. Amandine était venue se blottir dans mes bras et me serrait doucement contre elle.

— T'es trop fort mon chéri me dit-elle dans le creux de l'oreille. Puis elle ajouta à haute voix : je m'en fou moi le mien c'est le plus fort d'abord, na !

Nous sommes allés voir Vincent pour le remercier de nous avoir prêté les karts cet après-midi. Cette fois-ci, il n'avait pas voulu que l'on paye pour les tours que nous avons faits. Ce dimanche après-midi était calme pour lui. Nous avons profité de la terrasse du snack-bar du circuit pour siroter quelques jus de fruit en terrasse avec lui.

- IV -

Pascale me saisit le bras et me secoua énergiquement. Je n'ai pas tout de suite compris pourquoi. C'est seulement lorsque j'ai entendu le son de sa voix que tout est redevenu clair. Je crois que j'étais au Titanic. En tout cas, maintenant j'y étais à nouveau.

— Hé bien Xavier, si notre compagnie t'ennuie...

— Hein ? Quoi ? Ah oui ! Excuse-moi Pascale, j'étais ailleurs.

— Je sais, répondit-elle en m'attrapant la main, je sais. Allez, bois ton chocolat, il va être froid.

— Heu... Oui, tu dois avoir raison... Froid.

Elle me regarda avec une gentillesse qui fit monter mon émotion. Pascale a toujours été très proche de moi, mais elle l'est encore plus à présent. Son affection de ce soir m'a troublé. J'ai eu une bouffée de chaleur. J'ai senti que les larmes montaient à mes yeux. Une boule serrait mon ventre. Il ne fallait pas que je me laisse envahir par ce sentiment.

Je n'avais pas honte d'être triste, mais je ne voulais pas pleurer devant Pascale. Elle ne méritait pas que je lui transmette mon désarroi, elle avait eu suffisamment de soucis avec sa propre peine.

Marc assistait impuissant à la scène. Il n'osait pas s'intercaler entre nous. Il savait que cela ne servait à rien, qu'il fallait attendre la fin de ce semblant de tête-à-tête. Marc nous connaissait bien, il savait qu'il n'y avait aucun jeu de séduction là-dedans, d'ailleurs la jalousie n'existait pas chez lui quand il parlait de moi.

Mon chocolat est froid. Depuis combien de temps ai-je été absent de mon corps ? Je n'en ai aucune idée. Forcément depuis plusieurs minutes déjà. Marc interpelle le serveur et me recommande une autre tasse.

— Merci Marc.

— Pas de quoi le rêveur. Tu es vraiment à fond ce soir toi, renchérit Marc.

— Je sais...

— Dure journée ?

— Dure nuit surtout, un gros feu, je suis debout depuis hier matin en fait.

— Ah oui quand même. Eh bien je crois que là t'es mûr pour le lit mon gars.

— Tu as raison, d'ailleurs je ne vais pas tarder.

J'ai beaucoup de mal à me concentrer. Quelques discussions plus tard, las comme si tout venait de se passer aujourd'hui même. Je décidais alors de regagner mon domicile. Je n'arrive pas à communiquer avec mes deux meilleurs amis, ma seconde famille. Cela me désole. Je ne suis pas de bonne compagnie aujourd'hui. Je vais y aller, je vais rentrer, c'est mieux pour ce soir. Je m'efface et regagne le grand air. Je respire profondément. J'arrive enfin à chasser ce trouble qui est entré en moi si profondément ce soir. Je suis fatigué, mais je vais aller marcher un peu, cela va peut-être me détendre un peu avant d'aller dormir. Je suis plein de courbatures. Avoir eu le casque sur la tête tout au long de la nuit m'a réveillé les vieilles douleurs au niveau des cervicales. Je crois que je vais avoir le droit à un passage chez le kinésithérapeute.

Face à moi ce quai où tout est arrivé ; l'impression de renaître se mélange à un désespoir immense. Cette bivalence m'envahit de plus en plus ces derniers temps. C'est une sensation vraiment étrange, désagréable et qui me met très mal à l'aise. Je ne sais pas pourquoi je suis si nostalgique ces derniers temps. Il n'y a pas de raison particulière. Tu me manques autant que d'habitude, pas plus, pas moins. Mes jours ne sont qu'alternance de moments d'espoir et de tristesse. C'est très déstabilisant. Cela fait longtemps maintenant, tout cela devrait s'atténuer. Seuls devraient rester les souvenirs joyeux à présent. Il faut vraiment que j'aille dormir.

Le week-end est passé à une vitesse astronomique. Je n'ai rien vu, rien fait. Je n'ai même rien ressenti vraiment. Un week-end pour rien, que du vide. C'est frustrant.

Je suis allé courir un peu samedi après-midi. Cela m'a fait un peu de bien. J'ai un peu moins de courbatures. C'est la seule satisfaction de ces deux jours de repos.

Déjà lundi matin et l'heure du départ pour le travail. En plus, aujourd'hui est une journée importante. Je dois être en forme et avoir toutes mes capacités disponibles. En effet, je dois me rendre à la faculté dès ce matin afin d'y dispenser des cours de sécurité ayant pour thème « l'état de crise et ses méthodes de gestion » ; le public : des étudiants de deuxième année en sécurité industrielle.

Cette proposition de partenariat était née dans l'esprit du doyen de la faculté. Il connaissait bien le colonel et ils avaient discuté de cela lors d'un dîner en commun. Le doyen était un adepte de l'enseignement ouvert, fait par des professionnels. Il pensait que les meilleurs professeurs sont ceux qui pratiquent au quotidien la matière qu'ils enseignent. Il souhaitait développer l'incursion des industriels dans ses équipes pédagogiques. Après plusieurs semaines de tâtonnement et de démarches administratives, ils avaient réussi l'un et l'autre à monter cette session test.

Cette épreuve représente pour moi un aboutissement, ou plutôt une étape dans ma carrière. D'une part c'est pour moi une grande fierté d'avoir été reconnu comme l'individu compétent

pour accomplir cette tâche et cela représente d'autre part une possibilité de tournant dans ma vie professionnelle.

De fait, j'espère profiter de cette expérience pour reprendre ma liberté. L'idée folle qui m'habite depuis quelque temps est de fonder un cabinet de formation-conseil dans le domaine de la sécurité. Les événements de ces dernières années et le changement de mentalité confortaient mes théories : le mot d'ordre de la société actuelle est « sécurité » et tout le monde, industriels en tête, s'arrache les services d'établissements spécialisés et cela allait durer quelques années encore. Alors, pourquoi pas fonder ma propre boîte un jour. Oui, pourquoi pas. Je ne sais pas vraiment si je le ferais un jour, mais en tout cas, je ne m'interdis pas cette idée.

Tout se passa comme dans un rêve : une introduction réussie, un développement clair et un débat animé. Contre toute attente j'avais réussi à créer une dynamique de groupe dans cette assemblée. En règle générale l'uniforme et les galons cela impressionne et l'assistance reste muette. J'avais donc entrepris de faire plancher « mes élèves » sur un cas concret. Les étudiants s'étaient prêtés de bon cœur à ce jeu. Deux heures durant les groupes se succédèrent sur l'estrade pour expliquer au reste de la promotion leur manière d'appréhender l'événement.

Une chose était certaine, cette expérience était très enrichissante et j'allais sans nul doute la reconduire si j'en avais la possibilité. Mon idée allait certainement devenir possible à réaliser. De retour à la caserne je donnais donc mon aval à l'état-major pour

passer convention avec la faculté afin de multiplier les sessions et d'élargir leur contenu.

Mon travail consistera alors dans ce cadre en l'élaboration des cours, tant sur la forme que sur le fond. Fort de ce nouvel objectif je commençais l'après-midi même ma quête aux informations : vers où orienter l'axe de cet enseignement ?

Après concertation avec les responsables des bureaux Opération et Prévision il fut décidé de développer le côté réglementaire de la sécurité ainsi que celui concernant les mesures prévisionnelles.

J'ai carte blanche pour gérer mon planning des semaines à venir. J'ai la charge du projet, c'est à moi de m'organiser comme je le veux. Cet après-midi je décide d'axer mon travail uniquement sur le côté prévisionnel. Je vais traiter de la nécessité de la prévision. Il faut que j'arrive à faire comprendre à ces étudiants le bien-fondé du travail en amont de l'opération. Prévoir le pire en partant du principe que les mesures préventives, qu'elles soient constructives ou organisationnelles, ont échoué est la base du métier. Cela permet de ne pas se trouver dépourvu le jour où l'incident arrive.

La fin de la semaine s'approche et signifie pour moi un moment de répit. Je vais en avoir besoin. Tout au long de ces derniers jours, j'ai mis toute mon énergie à l'élaboration de ces cours et je me sens vidé de toute force. J'ai été amené à effectuer beaucoup de recherches, beaucoup de tri aussi. Il a fallu sélectionner

les informations pertinentes, celles qui méritaient de figurer sur les supports de cours. Il y a ce qu'il faut dire et il y a ce qu'il faut écrire : les deux sont complémentaires.

Heureusement que l'informatique est disponible de nos jours pour nous aider dans la préparation des supports pédagogiques. Il n'en était pas de même il y a seulement quelques années : une faute se payait cher, il fallait réécrire toute la page. Maintenant on modifie le fichier et on imprime et l'affaire est réglée, on peut passer à autre chose.

Élaborer des cours est plus compliqué que ce l'on peut penser en fait. En tout cas, beaucoup plus que moi je ne l'imaginai. Il est toujours délicat d'expliquer à des néophytes une chose que toi tu connais par cœur. Surtout que le langage pompier est plein d'abréviations, d'expressions techniques et autres mots plus barbares les uns que les autres. Il faut arriver à se mettre au niveau de son auditoire, se rabaisser assez sans jamais tomber dans l'explication infantile et savoir utiliser le bon vocabulaire. La pédagogie est un vrai métier et ce n'est pas le mien ça c'est une certitude. Alors il va falloir travailler.

J'ai cependant la satisfaction d'avoir quasiment terminé ; il ne reste plus qu'à tester et roder les cours afin de procéder aux réglages d'usage et la tâche sera accomplie. Il reste bien deux ou trois idées à développer, mais j'ai déjà bien avancé. Je peux donc prendre quelques jours de congé pendant lesquels je vais me resourcer.

Ne rien faire, vagabonder sur la plage si la météo le permet, contempler la mer, tel sera mon emploi du temps. Juste vivre normalement quoi. Profiter de mon temps libre pour m'occuper un peu de moi et faire un coup de propre à l'appartement : une semaine de garde c'est quasiment une semaine d'absence alors les choses s'entassent, la poussière s'accumule.

Plein de bonnes résolutions, je me suis levé tôt samedi matin. J'avais décidé dans un premier temps d'aller refaire une beauté à l'Alpine. J'ai pris la direction d'un atelier spécialisé dans les voitures de sport qu'il y a du côté de Luminy. Dans cet endroit on peut bichonner ces petits bijoux que sont les belles mécaniques.

Mon Alpine fait presque effet de voiture banale en règle générale dans ce garage. On y trouve que de belles allemandes grises ou de puissantes italiennes rouges toutes plus rutilantes les unes que les autres. Le pire c'est l'air supérieur que se donnent très souvent leurs conducteurs lorsqu'ils me voient pénétrer à l'intérieur du hangar avec l'Alpine. Messieurs les dandys frimeurs, le modèle que je conduis a été une des meilleures voitures de course en GT pendant des années. Ne vous en déplaît, c'est une vraie voiture de sport elle, pas un monstre de mécanique et de carrosserie uniquement construite pour ne pas dépasser la seconde vitesse en ville et pour flatter l'égo surdimensionné de quelques riches mégalomanes. Ma titine, elle a avalé rien que sur circuits plus de bitume le compte tours tout le temps dans le

rouge que vous ne ferez de kilomètres tout au long de votre vie avec votre bijou à un million de francs l'unité.

Mais je m'en moque. J'aime bien cet endroit, le personnel est attentionné. Les ouvriers de cet atelier aiment leur travail et prennent toujours un grand soin des voitures qui leur sont confiées, sans distinction, sans préjugés. On y trouve de bons conseils, de bons produits et des pièces détachées que l'on ne dégoté nul par ailleurs. À chaque fois que l'Alpine ressort de là, elle a l'air neuve. Je vais faire mettre une cire de protection pour l'hiver, les embruns marins ne sont pas bons pour ma vieille titine. Il faut que j'en prenne soin. Il y a beaucoup de polyester sur la carrosserie, mais il faut que je protège les quelques parties métalliques et le châssis.

J'étais content du résultat. Le noir ressortait vraiment bien, cette couche de cire redonnait en plus un aspect brillant à la peinture qu'elle perdait au fil du temps. Et puis ils m'avaient passé la voiture sur le pont pour regarder dessous et faire un petit contrôle visuel. Il n'y avait rien de réellement problématique. Ils ont effectué quelques graissages ainsi qu'une protection châssis au moyen d'un nouveau produit qu'ils avaient reçu dernièrement. Je verrais bien si c'est efficace, en tout cas cela ne peut pas causer de mal.

Je suis rentré directement à l'appartement après cela. J'avais faim. L'après-midi mes envies étaient retombées, comme fanées, sèches. Alors je me suis laissé emporter par la digestion et

je suis resté sur mon canapé à regarder la télévision et ses programmes inintéressants. J'ai à peine trouvé le courage de faire un peu de ménage dans l'appartement.

Le dimanche n'a pas été mieux loti. Mais j'ai réussi à faire la grasse matinée, c'était déjà cela. Je voulais aller prendre un peu l'air, marcher un peu, mais il pleuvait cet après-midi-là. Domage.

Le départ est fixé à demain. Le voilier est fin prêt et n'attend plus que notre embarquement pour filer toutes voiles dehors. Amandine est au comble de l'excitation. Ces vacances seront pour elle une première : sa première traversée vers la Corse en voilier. Cela fait maintenant dix mois que je prépare ce projet et il est en passe d'aboutir. Alors que je m'occupais de vérifier l'itinéraire et de la préparation du bateau, Amandine se chargeait de la logistique.

Tout a été minutieusement vu et revu : rien ne doit être laissé au hasard, chaque pièce a fait l'objet de révisions particulières. Pendant qu'Amandine termine le chargement de la nourriture, je vérifie une dernière fois les calculs de navigation. Cette fois-ci tout semble correct, nous pouvons partir.

Depuis plus d'un an, cette fille partage ma vie et mes sentiments pour elle ne cessent de croître. D'ailleurs, Amandine vit maintenant chez moi depuis quelques mois. Notre couple a beaucoup surpris, mais notre passion augmente cependant de jour en jour. Certains copains trouvent que l'on est très différents l'un de l'autre, c'est ça qui les a étonnés. Ils sont contents pour nous,

mais étonnés. Il n'est pas impossible même que nous ayons un enfant...

J'ai été tellement heureux le jour où nous avons pris la décision de vivre ensemble. Il n'y avait pas eu de demande particulière de l'un ou de l'autre. C'était arrivé comme ça, comme une évidence. Amandine couchait de plus en plus souvent chez moi et petit à petit elle s'était installée. On a alors choisi de vivre ensemble chez moi, c'était plus facile et un peu plus grand aussi. Le jour de son emménagement avait été une grande fête avec les copains qui nous avaient aidés. Il y avait environ trois mois déjà. Trois mois de pur bonheur, de joie quotidienne.

L'idée de naviguer jusqu'en Corse pour les vacances avait germé un jour comme ça. C'était un dimanche après-midi passé à bord dans les calanques de Cassis qui m'avait fait parler de cette envie que j'avais depuis longtemps. Je n'avais jamais osé faire la traversée tout seul.

Afin de prendre un départ serein, nous décidons de nous coucher tôt. Tout est prêt, après un ou deux jours de traversée nous naviguerons le long des côtes corses et mouillerons dans les criques. Nous n'avons pas d'escale bien définie. Chaque arrêt se fera selon l'humeur et selon les vents du moment. Une seule certitude cependant, notre voyage ne pourra durer que vingt jours. En effet, non seulement le travail nous rappelle, mais en plus j'ai promis que le bateau serait revenu au port avant la fin juillet. Marc aimerait bien aller caboter un peu dans les calanques pendant ses congés. Je lui ai promis que le bateau serait disponible.

Le jour J est arrivé. Un bref petit-déjeuner et nous voici sur la route de Cassis. Quelques dizaines de minutes plus tard, nous étions à bord du bateau. Tout était prêt, nous sommes partis immédiatement. Pascale avait un double des clefs de l'AX d'Amandine et viendrait la chercher dans la journée pour pas qu'elle ne reste garée sur le port pendant toute notre absence. Elle la ramènerait quelques jours avant notre retour. Amandine avait arrangé cela avec sa sœur.

Au moment où nous passons les limites du port, un frisson m'envahit. De quoi notre traversée va-t-elle être faite ? Combien de temps va-t-elle durer ? Les conditions météo sont favorables et sont annoncées stables pour la semaine à venir, il ne devrait pas y avoir de problèmes particuliers. J'ai quand même une petite appréhension. Je ne voudrais pas entraîner Amandine dans une galère pour sa première grande traversée. Je sais qu'à cet endroit la météo est capricieuse et changeante.

Déjà la terre s'éloigne et la mer nous accueille avec sa douceur des belles journées de juillet. Amandine vient s'appuyer contre moi et nous nous retrouvons tous les deux dressés derrière la barre faisant face à la grande bleue. Le voilier, toutes voiles dehors, file dans l'immensité. Nous prenons notre premier repas de marin. Afin d'éviter tout problème, nous n'avons emporté que des denrées froides pour la traversée : ce midi, chips et rôti. À bord la vie s'organise. Il n'est pas facile de vivre dans un espace si exigü. Pas d'échappatoire possible, il faut accepter de

supporter tous les tics et défauts de l'autre. Loin de nous apeurer, la promiscuité aurait même quelques avantages. Ainsi, je n'ai pas d'autre possibilité que de passer mon temps tout contre Amandine. D'ailleurs, je dois avouer que cela aurait plutôt tendance à m'arranger : pas besoin de faux prétextes pour me blottir dans ses bras, quoi que je fasse, je suis inexorablement à ses côtés.

La traversée dura presque deux jours. Deux jours de mer calme et de vents porteurs, on ne pouvait mieux rêver. Notre tour de l'Île de Beauté pouvait alors commencer. Première étape Calvi. Afin de refaire nos provisions et de consommer quelque chose de chaud, notre première nuit ici se passa accosté au port. L'excitation qui nous habite nous coupe toute envie de dormir. Nous décidons donc d'explorer, dès notre arrivée à quai, les alentours du port.

Après un bref tour d'horizon, la fatigue nous fit faire demi-tour : le sommeil nous avait vaincus et en un regard nous avons pris la décision de regagner le bateau. Cette nuit-là, débarrassés de toute tension occasionnée par la traversée, nous avons dormi d'un sommeil profond, bercés par les mouvements doux du bateau.

Dès le lendemain nous avons commencé notre cabotage le long des côtes.

L'île porte toujours aussi bien son nom : où que l'on aille toujours la même eau limpide, la même splendeur des paysages.

Notre première étape nous a menés jusqu'au golfe de Galéria. Vues depuis la mer les falaises et la montagne semblent se détacher de l'horizon, formant avec le ciel une dentelle verte et rouge sur fond bleu. Jour après jour le voilier glisse vers des lieux différents, tous plus romantiques les uns que les autres. Les nuits passées ancrées dans toutes les criques de cette île fabuleuse font partie des meilleurs souvenirs de ces vacances. Quoi de plus agréable que de dormir loin des bruits du monde et dans un décor paradisiaque où le ciel et la mer se mélangent. Malgré les nombreux voiliers qui sont immobilisés dans les mêmes eaux que nous, la sensation de solitude est là. Même les odeurs paraissent être irréelles : les senteurs marines semblent se lier aux parfums de pin.

Comment ne pas apprécier les séances de bronzage sur le pont du bateau et les plongeurs dans l'eau transparente ? Amandine fut émerveillée par la beauté des fonds marins lors d'une journée que nous avons consacrée à la plongée avec un moniteur professionnel du côté du golfe de Sagone. Mais déjà quinze jours se sont écoulés, notre tour de l'île s'achève et il nous faut reprendre la mer pour le retour.

Nous n'avons fait que la côte ouest en fait, faire le tour complet nous aurait pris trop de temps.

Nous sommes restés au mouillage plusieurs jours au même endroit pour prendre le temps de visiter un peu l'île. C'est en rade d'Ajaccio que nous avons passé le plus de temps, cabotant ici et là. Pour ma part, je me souviendrais longtemps de la visite des

îles Sanguinaires. La tour de la Parata, tour génoise parmi les plus célèbres, visible depuis plusieurs miles marins est de toute beauté. Les couchers de soleil sur cette tour sont sans pareils.

Du coup, nous ne sommes allés que jusqu'à Bonifacio. La tête pleine de souvenirs nous effectuons les derniers achats sur l'île. Dès que toutes les provisions nécessaires à la traversée de retour seront chargées, notre séjour s'achèvera.

Déjà nous déhalons : d'ici quelques jours nous retrouverons notre quotidien marseillais.

Au deuxième jour de navigation, la météo s'annonça menaçante : le vent se levait et les vagues grossissaient. Il fallait prendre des mesures. Ce que j'appréhendais un peu pour l'aller va se produire au retour, j'en ai bien peur.

— Amandine ferme toutes les ouvertures et reste à l'intérieur.

— D'accord, veux-tu que je t'aide à faire quelque chose ?

— Non, je descends un peu la gran'voile et je prends la barre au cockpit. Je crois qu'il va y avoir un coup de vent.

Effectivement, quelques minutes plus tard nous nous retrouvions au milieu du grain. Malgré mon manque d'assurance en pareille situation je restais serein, sachant que le bateau en avait vu d'autres. Le voilier était charrié d'un bord à l'autre. Les paquets de mer me chahutaient régulièrement. Dire que j'étais trempé était un doux euphémisme. Après deux heures trente de

colère la mer redevint calme. En dépit des mouvements incessants du bateau en aucun moment Amandine ne laissa apparaître sa peur.

Une brève check-list me permit de constater que le voilier n'avait subi aucun dommage durant la tempête. Seuls quelques bouts mal rangés s'étaient emmêlés. Nous allions donc poursuivre notre route en toute sécurité et quiétude. En tout cas pour aujourd'hui.

J'ai fait chauffer de l'eau et nous ai servi un bon café pour nous réchauffer un peu. Nous buvons ce breuvage salvateur sur le pont en profitant du maigre rayon de soleil qui avait refait son apparition dans le ciel méditerranéen. Amandine est venue me rejoindre avec quelques gâteaux secs et s'approcha pour se coller à moi.

— Alors mon héros, il est pas trop fatigué ?

— Ben le héros il est surtout trempé pour l'instant. Mais si, cet orage m'a lessivé, je suis crevé.

— Lessivé ? Monsieur a encore de l'humour.

— Tu n'as pas trop eu peur ?

— Un peu, mais tu avais l'air d'être serein et tu semblais savoir quoi faire alors ça m'a rassurée.

Je ne lui ai pas dit que c'était la première fois que je traversais un tel orage en pleine mer. Je savais que l'on ne risquait pas

grand-chose, mais c'est tout de même un moment désagréable et impressionnant.

Les journées qui suivirent furent désespérément calmes. La mer d'huile et le vent nul nous firent perdre énormément de temps et ce n'est qu'à l'aube du quatrième jour que nous aperçûmes le continent. Encore quelques heures et le port de Cassis, port d'attache de notre voilier, serait en vue.

Chaque minute passée nous rapproche un peu plus de la côte et les détails deviennent de plus en plus précis. J'effectue une dernière vérification de cap afin de m'assurer de ne pas manquer l'anse du port. L'importance du trafic aux abords de la digue nous oblige à descendre toutes les voiles et à aborder le chenal au moteur. En effet, à cette époque Cassis regorge de touristes et les mouvements de bateaux sont nombreux. Beaucoup d'entre eux ne savent pas naviguer, ils sortent une fois par an et c'est plus le bateau qui les mène où il veut que le contraire.

Ce soir c'est fête. Amandine doit rapporter les photos de notre périple, car cela fait déjà une semaine que nous sommes rentrés. Marc et Pascale seront là pour les admirer. On a prévu un petit dîner avec eux pour leur montrer les photos.

À peine ai je fini de dresser le couvert que l'on sonne à la porte. Pascale et Marc font leur entrée étonnés de l'absence d'Amandine.

— Elle ne va pas tarder, dis-je, installez-vous.

Ayant pris place au salon et afin d'attendre Amandine le plus agréablement possible je nous sers l'apéritif.

Dès son retour Amandine laissa éclater sa joie :

— Elles sont super, dit-elle en brandissant les pochettes photo.

— Montre-les-nous, répliqua Pascale, allez, arrive au lieu de les secouer en l'air. On dirait un ventilateur.

Durant tout le repas, il n'y a eu qu'un seul objet de discussion : nos vacances en Corse et plus particulièrement l'épisode mouvementé du retour. Sur le moment cela ne m'avait pas trop plus, mais avec le recul, cela faisait des souvenirs.

À peine ai-je vu passer le mois d'août que déjà septembre s'approche et avec lui la reprise à cent pour cent de nos activités. En effet, l'été est plutôt calme en rendez-vous : la fermeture annuelle d'un certain nombre d'établissements ce mois-là nous laisse du répit. Ainsi, comme à chaque rentrée scolaire, le mois de septembre est l'occasion de repartir sur de nouvelles bases et est l'époque des bonnes résolutions ; nostalgie du temps scolaire passé ?

Toujours est-il que les entreprises se pressent à cette période de solliciter nos services ; manœuvres et exercices de cadre se succèdent.

Ce mardi, comme la journée a été particulièrement chargée je décide de proposer à Amandine une promenade dans l'arrière-pays. Je lui ai téléphoné, elle était d'accord. Je prends les clefs de sa voiture et parts à sa rencontre.

La voiture d'Amandine me permet, à cette heure de la journée, de me faufiler facilement dans le trafic. Le paysage est beaucoup plus agréable en passant par la corniche, mais je me demande si mon choix est le meilleur. En soirée ce trajet est très fréquenté par tous ceux qui, depuis le front de mer, doivent rejoindre le centre-ville. De toute façon, Amandine sait que je viens la chercher alors elle m'attendra à son bureau si jamais je suis retardé.

— Coucou mon homme.

— Bonsoir ma dulcinée, tu as passé une bonne journée ?

— Ça peut aller oui. Tu n'as pas eu le temps de récupérer l'Alpine ?

— Non, le garagiste avait encore quelques réglages à faire, elle devrait être prête demain dans l'après-midi. Je passerai la prendre en sortant de la caserne demain soir. Mais comme promis, ce soir, je t'emmène au restaurant.

— D'accord. Alors ? Tu m'emmènes où ?

— Tu verras bien, une petite surprise, un endroit que tu ne connais pas encore.

C'est donc à bord de l'AX de mademoiselle que nous prenons la route. À cette heure la nationale est engorgée, aussi je décide de prendre les petites routes départementales.

Bien que la température soit encore clémente, on s'aperçoit que l'on s'achemine doucement vers l'automne ; le soleil se couche déjà, noyant de lumière les champs d'oliviers.

Tout à coup, sorti de nulle part, un véhicule fonce sur nous à toute allure. Mais que fait ce conducteur, est-il fou de rouler aussi vite à cet endroit ? Il va rater le virage, c'est obligé. Je vois la voiture se mettre en travers dans la courbe, nous barrant ainsi la route. Mon Dieu, réagir vite, freiner, braquer...

Trop tard.

La collision est inévitable. Le choc presque frontal est d'une violence inouïe.

L'AX vole en éclat, les tôles se déchirent, les fibres se broient. Nous bougeons toujours, la voiture glisse encore sur la route avec difficulté, comme si elle était tirée de tous les côtés en même temps. Les deux véhicules s'encastrent l'un dans l'autre, provoquant l'explosion des vitres, déformant les structures dans un bruit strident. Je suis encore conscient. J'ai vu brièvement le visage du conducteur de l'autre voiture, j'ai croisé son regard effaré et puis il a disparu de mon champ de vision.

Tout cela me paraît durer une éternité. Je me sens projeté d'un côté à l'autre. La ceinture me lacère le torse au travers de la chemisette. J'ai mal. J'ai l'impression que la voiture crie tellement il y a de bruit tout autour de moi.

Sur le bitume les deux véhicules fumants se sont enfin immobilisés. Regard d'apocalypse. Des débris jonchent le sol, les bruits ont cessé. On n'entend même plus le bruit des moteurs, rien, que le vent dans les arbres. Les deux voitures se sont séparées et sont maintenant à plusieurs mètres l'une de l'autre. À l'odeur d'huile et d'essence que laissent échapper les deux épaves se mêle celle du sang.

Sous l'effet du choc je vois le paysage se troubler peu à peu. Aux images floues succède rapidement un voile obscur, ma mémoire semble se vider et finit par m'abandonner.

Au lointain le soleil disparaît derrière les collines, laissant derrière lui de longues traînées ocre. Le calme est revenu dans la campagne, les oiseaux ont repris leur chant. Comme si rien n'avait troublé l'équilibre naturel, comme si rien ne s'était passé.

- VI -

Le téléphone sonne. C'est un accident, il faut y aller : choc frontal entre deux voitures. Je saute dans ma tenue et gagne les lieux de l'intervention à toute allure. À mon arrivée le personnel est déjà au travail. Un bref rapport du chef de détachement m'apprend qu'il y a un décédé et que deux autres personnes sont encore incarcérées. Il faut découper les véhicules afin de les extraire des amas de ferraille. Tandis que le médecin du SAMU s'emploie à perfuser les victimes, les sapeurs-pompiers se préparent à attaquer la tôle. Dans l'une des voitures il y a une fille d'environ trente ans. Encore quelques efforts et la jeune femme sera dégagée.

La voiture a été calée, elle ne peut plus bouger. La phase de découpage va pouvoir commencer. Aux bruits des moteurs thermiques des groupes hydrauliques se mêlent les cris de souffrance de la tôle que l'on découpe. Les lourdes mâchoires des cisailles de désincarcération font leur œuvre. Les montants sont déjà coupés, la portière avant a été enlevée. Plus que quelques minutes et ce sera fini. Le pare-brise est enlevé, le toit de la voiture est détaché, la demoiselle va pouvoir être extraite de l'épave de son véhicule.

Voilà l'exemple typique du mauvais côté de notre profession ; cela ne fait que deux jours que je suis de garde et déjà le troisième accident.

Il serait intéressant de faire une étude sur ce phénomène. En effet, nous semblons régis par les lois des séries. Parfois il ne se passe absolument rien et subitement les événements se répètent à une vitesse folle : comment se fait-il que les gros incidents se reproduisent par série en un laps de temps très court ? Un jour peut-être j'approfondirai plus le sujet, mais pour l'instant d'autres tâches m'attendent.

Enfin conditionnée sur le brancard, la jeune femme peut être évacuée sur le centre hospitalier. Je m'approche afin de regarder de plus près son état. Mon Dieu ce visage... Amandine !

Non, il faut réagir, ce ne peut être elle. Voilà que cela me reprend. Malgré le froid de saison en cette veille de Noël, je sens monter en moi une bouffée de chaleur.

L'accident, l'hôpital...

Tout me revient comme si c'était hier. Autour de moi tout semble devenir trouble, tout s'agite. Je vois les bandes fluorescentes des uniformes défiler devant moi dans tous les sens sans vraiment comprendre ce qu'il se passe réellement.

— Ça y est, c'est bon. C'est fini pour nous, opération terminée, la dernière victime est évacuée. On rentre mon Lieutenant.

— Pardon... Ah oui, bon OK... Vous me dégagez les débris sur le bord de la chaussée et on rentre à la maison.

— C'est parti.

De retour à la caserne, je me rends au standard afin de donner les derniers renseignements sur l'intervention. Il faut mentionner les adresses, les véhicules et personnels sortis, les gestes effectués ou confirmer les horaires par exemple. Tout ça pour remplir le compte rendu d'intervention. Ce document est nécessaire pour réaliser les statistiques et pour garder des traces de toutes nos actions.

Pourquoi tout ce trouble ? Pourquoi cette fille ? Cela fait maintenant trois ans et tout cela me revient en pleine face subitement. J'ai déjà vécu ce genre de situation à de multiples reprises depuis ton décès. Alors je ne sais pas pourquoi cela m'a plus touché aujourd'hui. Heureusement ma garde se terminait cet après-midi. Je ne sais pas si j'aurais pu repartir en intervention sereinement après ça. Je vais pouvoir rentrer à la maison et essayer de récupérer un peu de ces émotions de la journée.

À nouveau seul dans mon appartement je réalise que tant que je serais confronté à ce genre de situation, je ne sortirai pas de l'impasse. À chaque moment tout peut resurgir comme aujourd'hui. Il faut que je parte. Si je veux m'en sortir, il est nécessaire que je quitte cette profession. Je le sais, c'est incontournable, ça doit s'arrêter là, maintenant. Dès demain je vais aller trouver le colonel pour lui exposer mon cas et lui remettre ma démission.

Demain...

Ce soir il faut trouver le sommeil ; déjà trois heures du matin et je n'ai pas fermé l'œil. Dès que je baisse les paupières je vois le visage de cette pauvre jeune fille, plus je m'approche et plus je reconnais ton visage. Je pensais avoir vaincu tout cela, mais jamais je ne m'étais senti aussi mal à l'aise.

Pourquoi m'as-tu fait cela, je n'y étais pour rien, ce n'était qu'un accident, un stupide accident... Coïncidence ou circonstance ?

J'ai rendez-vous à neuf heures et déjà je me demande si ma décision est la meilleure. En passant dans la remise, je jette un coup d'œil aux engins que l'on finit d'inspecter : c'est l'heure des inventaires et des vérifications quotidiennes. Vais-je pouvoir me passer de tout cela ?

L'avenir me le dira. Il ne fallait pas rester passif, l'émotion d'hier était trop importante pour être ignorée ou négligée. Dans quel état d'esprit vais-je passer les fêtes ? Heureusement je passe le réveillon du 24 décembre chez mes parents. Cela me fera le plus grand bien, je vais profiter d'une semaine de repos pour me ressourcer à la campagne ; petits oiseaux et verdure seront toujours pour moi une thérapie de grand secours.

Je me présente au bureau du colonel qui me fait signe avant même que j'eus le temps de frapper.

— Entrez Xavier, asseyez-vous. Alors que se passe-t-il ?

— Voilà, je crois que je suis allé trop loin. J'ai trop tiré sur la corde et ce coup-ci elle a cassé.

— Allons bon, je vous vois venir. Ne voulez-vous pas prendre quelques jours de congé avant de prendre une décision ?

— Non, répondis-je, ce coup-ci l'alerte a été trop sérieuse. Je crois que je ne suis plus à la hauteur, je risque de craquer.

— Comme vous voulez. Si vous croyez que c'est plus sage je respecte votre choix. Cela fait combien de temps maintenant ? Presque trois ans si je ne me trompe pas.

— C'est ça colonel, presque trois ans. Et cette fille dans l'accident d'hier... Tout m'est revenu comme si cela venait d'arriver. Les hommes s'en sont rendu compte. Ils ont eu la décence de faire comme s'il ne s'était rien passé. Mais moi je sais que ce n'était pas rien. Je ne suis plus incisif. Je risque de faire des bêtises et de provoquer un accident auprès des gars. Et ça, je ne le veux pas. Je préfère partir avant que cela arrive.

— OK, je comprends. Sachez que vous laisserez ici le souvenir d'un bon élément et que vous aurez toujours votre place parmi nous.

— Merci colonel, je crois que c'est mieux ainsi.

— Vous avez quelque chose en vue pour la suite ? Si vous avez besoin de quelque aide que ce soit, n'hésitez pas.

— D'accord, mais cela ira. Je pense que je vais reprendre la compétition, j'ai toujours des contacts dans le milieu.

— Vous ne voulez pas prendre une disponibilité d'un an renouvelable ? Cela vous laissera toujours l'opportunité de revenir parmi nous si vous ne vous en sortez pas.

— Je n'y avais pas pensé. Pourquoi pas. C'est gentil, merci.

— Passez au service du personnel, ils vous donneront les papiers nécessaires. Remplissez-moi ça vite et vous me le mettez à la signature. Je le viserai avant les congés de Noël. Mais si cela était possible pour vous, j'aimerais que votre départ ne soit effectif que vers février ou mars, le temps pour moi de me retourner.

— Bien sûr colonel, je vous dois au moins ça. Merci.

Voilà, les dés sont jetés.

Afin de ne pas être pris au dépourvu de mon côté aussi, j'ai décidé de me servir des deux mois de préavis réglementaires et de ne rendre ma fin de service effective qu'au 1er mars 1995. Le colonel m'a accordé le droit de ne plus prendre de garde opérationnelle durant cette période. Il me faut maintenant préparer la suite.

La première chose à faire est de prendre contact avec Vincent. Je me rendrai donc ce week-end même au Castellet afin d'avoir une entrevue avec lui. De retour au bureau je m'affaire à trier les différents dossiers en ma possession. Il va falloir clore tous ceux en cours et mettre les collègues du bureau au courant de tout cela.

Rapidement mon successeur est désigné et il me faut l'initier aux travaux de la prévision. C'est à ce moment-là que je me rends compte de l'étendue de l'activité de ce bureau.

Élaborer les plans des établissements répertoriés, élaborer les manœuvres chez les industriels, former en sécurité les cadres des entreprises, préparer la sécurité des diverses manifestations sportives ou culturelles, tel est notre travail au sein de ce service. Le reste de la semaine passa très rapidement.

Il me faudrait certainement encore quinze bons jours pour tout lui expliquer. Je dois en oublier le moins possible : tout s'apprend, mais rien ne s'improvise. Chaque tâche est particulière et répond à des règles et impératifs bien précis. Lundi je traiterai plus sérieusement des plans d'intervention. C'est sans aucun doute ce qui nécessite le plus de rigueur : il faut aller à la quête aux informations, rencontrer les industriels, établir les plans et les vérifier, répertorier les risques, établir la fiche qui synthétisera le tout. Pas de place pour le bavardage, le plan d'intervention doit être clair, précis, complet.

Et puis il y a les cours à la faculté. Heureusement on est plusieurs à faire les cours alors ce sera plus facile.

Pour cette semaine cela suffit, je verrai cela lundi.

Fourbu je quitte le bureau et regagne mon domicile à vive allure. L'Alpine fatigue, mais je ne peux me résigner à m'en séparer. Je vais faire faire quelques réparations et lui redonner une seconde jeunesse. D'ailleurs j'attends le devis de mon garagiste.

J'espère ne pas avoir à investir une somme trop conséquente ; de toute façon, je serai rapidement fixé.

Je crois que quelle que soit la somme, je ferai quand même les réparations, trop de souvenirs sont liés à cette voiture pour que je la laisse dépérir.

Arrivé à l'appartement je me dévêts rapidement et me retrouve sous la douche. Le massage que m'apporte le jet me fait le plus grand bien. Je sens tous mes muscles se détendre un à un. Apaisé par cette douche salvatrice je décide de me mettre à table. Demain je vais rencontrer Vincent afin de lui exposer plus clairement mes désirs. Il a eu l'air étonné et ravi lorsque je lui ai expliqué brièvement mon envie de piloter à nouveau. C'est en début d'après-midi que j'ai regagné Le Castellet.

— Vincent...

— Xavier, alors comment vas-tu ? Que t'arrive-t-il ?

— Écoute, j'ai tout laissé tomber. J'aimerais refaire de la compétition, mais ce coup-ci en pro et plus seulement de temps en temps.

— Ah bon, à ce point-là. Hé bien mon pauvre, tu dois bien être troublé. Je vais voir ce que je peux faire pour toi. On devrait pouvoir s'en sortir. Tiens si tu veux j'ai là quelques AX sport qui ne demandent qu'à s'exprimer. En plus, j'en ai fait préparer une pour nous, tu m'en diras des nouvelles.

En voyant ces voitures, j'eus un choc. Je me suis arrêté net. Des AX ! Vincent n'avait sûrement pas fait le rapprochement. Il fallait bien que cela arrive un jour, il fallait surmonter ça. Je n'allais pas être tétanisé toute ma vie dès que je croisais ce modèle de voiture. C'était l'occasion. En plus ces versions n'avaient pas grand-chose à voir avec les voitures d'usine et le circuit était désert. Je ne risquais pas de croiser une voiture en sens inverse ici. Alors autant en profiter, je n'aurais pas fait le voyage pour rien. Cela va apaiser un peu ma tension et peut-être faire disparaître cette vision qui me hante.

Certes ces voitures ne sont pas très puissantes, mais je pris quand même un certain plaisir à faire quelques tours de circuit. Les réactions de ce type de voiture très légère sont marrantes : on a l'impression de s'envoler à chaque changement de trajectoire. Je fus surpris de constater en regagnant les stands que cela faisait plus d'une heure que je tournais.

— Pas mal, c'est amusant à piloter, pas très stable, mais amusant.

— Tu as vu, me répondit Vincent. J'aime bien en prendre une de temps en temps pour me détendre un peu, c'est agréable.

— Merci, j'y vais, car il va falloir que je prépare mes affaires. Je passe les fêtes chez mes parents.

— Hé bien bonne route. Je te rappelle dès que j'ai du nouveau.

Les valises sont prêtes, la voiture chargée, je peux y aller directement en partant d'ici. J'avais prévu le coup. Je vais rattraper l'autoroute à Aubagne et direction plein nord. Les mécaniciens de Vincent ont regardé l'Alpine pendant que je tournais avec l'AX : rien de bien grave, un bon réglage et nous voilà repartis pour de nouvelles aventures. Vincent m'a quand même conseillé de faire changer l'allumage qui ne pourra plus, selon lui, être réglé de manière optimale. Je profiterai de l'immobilisation pour changer amortisseurs et freins et les petits soucis seront oubliés.

Si tout va bien dans huit heures je suis chez mes parents ; je ne vais pas trop solliciter l'Alpine avant les réparations. Et puis je suis fatigué alors forcément un peu moins vigilant. En plus j'ai assez de possibilités de m'amuser sur piste sans prendre de risques inutiles sur la route. Il ne faut pas confondre.

À mon arrivée je fus accueilli par le chien qui, comme à son habitude, se trémoussait dans tous les sens. Il m'attrape la main dans sa gueule et me conduit jusqu'à la maison. Sur le palier ma mère m'attend avec un grand sourire.

L'air est beaucoup plus frais ici que chez nous. Il va falloir que je me couvre si je ne veux pas attraper quelque chose.

Après une large accolade, maman me montre mes quartiers d'hiver. Cette fois-ci j'occupe la chambre de mon frère. Elle a eu pitié de moi et ne m'a pas donné la chambre d'ami où nous cou-

chions jadis tous les deux. Aussi étrange que cela puisse paraître, je me rends compte que c'est la première fois que je reviens chez mes parents depuis que tu es morte. Trois ans déjà. Bien sûr je les ai vus depuis, mais à chaque fois ce sont eux qui venaient à Marseille.

La garçonnière de mon frère n'a guère changé : quelques posters de plus recouvrent la tapisserie. Le désordre quasi habituel semble avoir investi l'ensemble de la chambre. Comme si le bazar faisait partie de la décoration.

Le dîner fut simple, mais fameux comme à l'habitude. Fatigué par le voyage j'ai rapidement regagné, ce soir-là, la chambre. À peine allongé je sentis bientôt le sommeil m'envahir. Le marchand de sable passe, emportant avec lui toutes mes tensions, me laissant apaisé, gagné par de doux songes.

Au réveil quelle ne fut pas ma surprise de découvrir le doux manteau blanc dont la campagne s'était vêtue. La neige, cela faisait bien longtemps que je n'en avais plus vu autant. Bien sûr de temps à autre il neigeait à Marseille, mais pas à ce point. Et puis c'est différent de la montagne.

Toute la journée durant, les flocons succédèrent aux flocons, étouffant tous les bruits habituels. C'est comme si d'un seul coup la nature était devenue muette : plus un seul bruit, le monde semblait s'être arrêté de tourner. Bloquer les aiguilles du temps, c'était sûrement le seul moyen de m'en sortir, comment n'y avais je pas songé plus tôt ...

— Xavier, à quoi rêves-tu ?

— Quoi ? Ah oui ... Heu, non, à rien...

— Veux-tu venir avec moi, je vais chercher dans le grenier de quoi décorer le sapin.

Cela faisait bien longtemps que plus personne ne croyait au Père Noël dans cette maison et cependant cette tradition durait toujours. Ce n'était plus la même joie pourtant. Il n'y avait plus d'enfants pour s'extasier devant le sapin, plus d'yeux brillants en ouvrant les cadeaux, le charme était brisé. Maman tenait pourtant, année après année, à dresser un sapin dans un coin du salon. Papa râlait de trouver des épines dans toute la maison, mais tous les ans le sapin était là, se dressant fièrement à côté de la cheminée.

Je termine mon bol de café, effectue une rapide toilette et grimpe au grenier pour attraper les cartons emplis de boules et guirlandes multicolores.

Comment ne pas penser qu'à cette heure un bambin de trois ans devrait être face à cet arbre si généreux en cadeaux le jour de Noël. Lorsque je ferme les yeux, j'ai l'impression de l'entendre, de le voir s'acharner sur les paquets cadeaux qui n'attendent que lui. Parfois cette idée m'envahit. Pourquoi avoir attendu pour avoir cet enfant dont nous rêvions tous deux. Il me resterait au moins quelqu'un à qui me raccrocher, une raison de vivre. Vivre, c'est bien ce que j'essaie de faire depuis ton départ.

Le jour du réveillon est arrivé. Dehors le sol est toujours recouvert d'un épais tapis de neige. Noël sous la neige, je ne pensais pas que cela était encore possible. En tout cas, pas chez moi !

La table est dressée, les chandeliers sont allumés, le repas n'attend plus que nous. Je m'attarde à la fenêtre d'où je vois cette campagne blanche. On peut apercevoir les traces laissées par les oiseaux qui se pressent à la mangeoire disposée dans le jardin. Chaque hiver maman dispose un pain de graisse ainsi que des miettes de pain pour que ces petites bêtes puissent se nourrir.

Je reconnais bien là le côté bon samaritain de ma mère, toujours à protéger les petits animaux. Je me souviens qu'une fois lorsque j'étais enfant, elle avait tenté de sauver un hérisson qui était envahi de tiques.

En tout cas, le pain de graisse au pain, cela plaît d'ailleurs tout autant au chien : il se donne un malin plaisir à sauter au milieu de ce tableau lorsque les oiseaux commencent à affluer ; juste comme ça, par plaisir de les voir s'envoler.

Le repas. Comme d'habitude nous aurions pu inviter tous les voisins tellement il est copieux. Chaque année les parents s'entêtent à multiplier les plats tout en sachant qu'ils seront à peine touchés. Je ne sais pas d'où vient cet entêtement.

Déjà le champagne arrive et annonce le dessert. Les bulles me chatouillent les narines. Ce soir je me sens bien. L'alcool me pousse à un peu plus d'insouciance et de bien-être que d'habitude et le cocon familial finit de me rassurer.

Éclair soudain. La lumière envahit la chambre d'un seul coup. Cela me déchire les paupières.

— Oh non, pas déjà !

— Debout fainéant, il est 11 h 30.

J'ai l'impression de n'être au lit que depuis cinq minutes et l'on me censure. Afin de parfaire son ignoble tâche mon père appelle le chien qui d'un bon se retrouve sur le lit. À peine ai-je le temps de relever la couette que déjà la langue râpeuse me nettoie la joue gauche.

Beurk, quel réveil. Et le chien qui n'en finit plus de se tortiller sur le lit. Plus de trente kilos de muscles qui se dandinent sur mon estomac et mon torse.

Bon, puisque tout le monde m'en veut, autant se lever. De toute façon, après un réveil comme celui-là, comment se rendormir ? Une brève toilette et me voici marchant dans l'étendue neigeuse. À mes côtés, le chien gambade. Je suis parti faire une balade avec lui dans les chemins environnants pendant que maman faisait un brin de ménage et préparait la table pour ce midi. Bref elle m'avait mis dehors avec l'excuse d'emmenner le chien se promener.

Chaque pas semble être délicat pour lui. Il n'arrive pas à comprendre pourquoi le sol se dérobe sous ses pattes. Le spectacle qu'il me donne à chaque pas me fait oublier la fraîcheur de cette

fin de matinée. J'ai l'impression de voir évoluer un pantin, il lève les pattes aussi haut qu'il peut.

Et partout cette neige qui recouvre les champs. À peine voit-on se profiler les routes. Cette blancheur, ce silence, tout paraît aseptisé. La couche de neige donne l'apparence à certains endroits que le sol est recouvert de ouate.

C'est cela oui, de la ouate.

- VII -

— Compresse.

— Voici.

— Fil.

— Voilà.

— C'est bon. Lui s'en sortira sans problème, je serai plus sceptique en ce qui concerne la passagère de la voiture. Vous me nettoyez la plaie au front et celui-là vous me l'envoyer en chambre de jour.

— Bien docteur.

Le voile s'estompe, les choses redeviennent claires petit à petit. Le flou disparaît et laisse place à une pièce blanche. Où suis-je ? Mon dieu, tout me revient, le virage, la voiture, le choc. Je dois être à l'hôpital.

— Amandine...

— Restez calme Monsieur Molène, tout va bien. Je suis le Docteur Rive. Vous souffrez de quelques contusions, mais rien de bien grave. Je vous ai fait quelques points de suture au bras.

Vous serez sur pied d'ici quelques jours. Il faudra juste faire retirer les fils d'ici une semaine. Vous avez eu beaucoup de chance. On m'a dit que votre véhicule était très abîmé.

— Où est-on ?

— Vous êtes aux urgences de l'hôpital nord.

— Et...

— La personne qui était avec vous ?

— Oui, c'est ma compagne.

— Je ne vais pas vous mentir, elle est gravement blessée. Le choc a été très violent. Je serai franc avec vous, il nous faut tenter une opération urgente, mais nous ne pouvons le faire sans votre accord et il n'y a pas de certitude. Il est trop tôt pour se prononcer.

— Quoi, qu'est-ce qu'elle a, où est-elle ?

— Calmez-vous, je vous en prie. Un confrère s'occupe d'elle. Elle est en salle de réanimation. Elle est actuellement dans le coma, mais ce n'est pas le problème. Lors du choc, le montant de la portière est venu sectionner la moelle épinière. Un fragment y est logé, il nous faut l'extraire.

— A-t-elle des chances de s'en sortir ?

— Il est trop tôt pour se prononcer. Peut-être en sortira-t-elle indemne ou peut-être paralysée dans le meilleur des cas.

Pourquoi ? Pourquoi nous ?

Dire que j'avais pris cette route pour être tranquille, loin de la circulation. J'avais prévu un petit restaurant pour nous changer

les idées. C'était juste une soirée romantique. Enfin, c'est ce que cela devait être. Pourquoi on n'est pas rentré à la maison plutôt ?

Il faut être fort.

Sur le visage du docteur l'inquiétude naît. Il semble me cacher quelque chose. Je le vois à son regard légèrement fuyant et à sa tête légèrement penchée.

— Docteur, je suis pompier, j'ai l'habitude de ce genre d'accident. A-t-elle des chances de survivre ?

Ma question franche le déstabilise. Il baisse les yeux et hésite avant de me répondre.

— Je savais que vous comprendriez vite. Franchement très peu. Une chance sur cent ou mille peut-être.

— Opérez-la docteur, s'il n'y en a qu'une il faut la saisir.

— Merci. Courage Monsieur Molène, nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir. Je vais prévenir le chirurgien, que l'on ne perde pas de temps.

— Je sais, répondis-je, je sais...

Ma froideur me surprend tout autant qu'elle a surpris le docteur. C'est la seule manière que j'ai trouvée pour combattre la douleur. Tenter de reprendre le masque professionnel pour laisser

les sentiments de côté. À ce moment précis, j'ai pensé que ce serait le mieux, le plus facile.

Dans ma tête tout se bouscule. Tout n'est plus que flash : son sourire, le choc, sa peau, le sang, son odeur. J'ai soudainement l'impression de ressentir à nouveau le choc. Cette pensée me fait pousser un cri et déclenche les sonneries des appareils électroniques chargés de contrôler mon rythme cardiaque. J'ai dû avoir une grosse poussée d'adrénaline. Quelques secondes plus tard, je vois débouler une équipe complète dans ma chambre.

— C'est bon, ça va, ce n'est rien. Juste un mauvais cauchemar.

— D'accord monsieur Molène. Si vous avez le moindre souci, appuyez sur la poire et je viendrais vous voir, me dit gentiment une infirmière.

— Merci, excusez-moi.

— Ne vous inquiétez pas monsieur Molène, ce n'est pas grave.

Je la connais celle-là. Je l'ai déjà vu aux urgences lorsque j'y suis venu pour le travail. Elle m'a peut-être reconnu aussi. Mais qu'est-ce que cela change ? Rien, cela ne va pas te permettre à toi de guérir plus vite, tout au plus cela me permettra d'avoir de tes nouvelles plus facilement.

Le conducteur de l'autre véhicule est mort sur le coup. Des collègues venus me rendre visite m'apprennent qu'une défaillance mécanique dans la direction serait à l'origine de l'accident. Il

n'y a qu'à moi que cela peut arriver ce genre de choses : je suis cloué sur un lit d'hôpital à cause de la défaillance mécanique d'un autre véhicule. Je trouverai la situation presque risible tellement elle est ridicule.

Presque, j'ai plutôt envie de pleurer. Ce ridicule-là est en train de détruire ma vie. Expliquez donc à Amandine que le ridicule ne tue pas, elle qui se bat contre la mort quelque part au sous-sol de cet hôpital.

Bloc opératoire numéro deux m'ont-ils dit. Qu'est-ce que cela peut me faire à moi ? Ma compagne est entre la vie et la mort et la seule chose que l'on veuille bien me dire c'est qu'elle est au bloc numéro deux.

Ces hôpitaux ne sont plus humains, c'est de la boucherie industrielle. Chacun arrive ici dans un état psychologique déjà amoindri et tout le monde ne semble rechercher qu'une chose, aggraver votre état émotionnel. La psychologie ne fait pas partie de leur cursus scolaire. Pourtant, plus de huit ans d'études, on pourrait penser que si, mais il ne semble pas, vraiment !

— Mais calmez-vous Monsieur Molène.

— Quoi ? Calmez-vous ! Cela fait cinq heures que ma compagne est en salle d'opération et quand je veux savoir où en est l'opération on me répond : « bloc numéro deux ». Je le sais ça, cela fait cinq heures qu'on me le répète. Ma femme risque de mourir, vous me traitez comme si j'étais un client impatient à la

caisse d'un supermarché et vous me demandez d'être calme. Mais enfin de quoi êtes-vous fait ? Si vous n'êtes pas capable d'être aimable et compréhensif avec les patients, changez de job mon cher, allez cultiver les pommes de terre en Ardèche, personne ne vous y empêchera de faire la sieste.

— Mais Monsieur...

— Non, je ne veux plus vous entendre jeune homme, appelez-moi le docteur Rive et disparaissez de ma vue.

Ça y est, j'ai craqué. Cela a été plus fort que moi, mais je n'ai pas pu résister. Deux heures que cet infirmier avec son air de Gaston Lagaffe me répétait les mêmes idioties. À se demander comment il a fait pour avoir son diplôme celui-là. Je pense que la prochaine fois que je vais le croiser cela va mal se passer. Je sais bien qu'il n'y est pour rien dans cet accident, mais son attitude désinvolte m'énerve.

— Monsieur Molène...

— Docteur, excusez-moi... J'ai peut-être été un peu dur avec l'infirmier, mais cette attente interminable me ronge les nerfs.

— Ce n'est rien, cela vous a fait du bien et entre nous il est payé aussi pour ça et le méritait un peu.

— Alors...

— Le fragment a été isolé, on a pu l'extraire, mais il y a plus de dégâts que prévu. Elle va sortir d'ici peu du bloc, mais nous ne

pourrons être fixés que dans quelques jours. La moelle est gravement touchée et il est possible qu'elle ne récupère pas.

— Bon, si j'ai bien compris il n'y a pas beaucoup d'alternatives. Soit elle vit sans séquelle soit elle meurt.

— Malheureusement je ne peux que confirmer votre théorie. Nous serons fixés très rapidement.

— Puis-je la voir ?

— Non, elle va en salle de réanimation, vous ne pouvez la voir qu'au travers des vitres, je suis désolé. D'ici quelques jours peut-être, si tout va bien.

Il faut dormir. Pourquoi n'ai-je rien du tout ? Il n'y a rien de logique. C'est moi qui ai percuté la voiture de plein face et c'est Amandine qui lutte contre la mort. C'est mon côté qui a tapé. Pourquoi elle ?

Non, ce n'est pas possible, tout cela n'est qu'un cauchemar, je vais me réveiller. Que deviendrait ma vie si Amandine devait me quitter. Ne pas y penser, dormir, dormir, dormir...

Troisième jour que j'erre dans les couloirs de cet immense hôpital. Il me semble être là depuis des années. J'en connais les moindres détails, les moindres aspérités au mur me sont familières. J'ai même l'impression de reconnaître tous les visages que je croise dans les allées. Ce doit être le fruit de mon imagination.

J'ai enfin reçu l'autorisation de pénétrer en salle de réanimation. Je suis obligé d'enfiler une blouse jetable, de mettre une charlotte sur la tête et des chaussons en tissu sur mes chaussures, mais tout cela m'indiffère. J'ai le droit de rentrer, je vais bientôt pouvoir te toucher.

Elle est là, face à moi, inerte. J'ai envie de la serrer dans mes bras comme si rien ne s'était passé. Tous les cathéters et autres sondes m'empêchent de le faire. Machinalement, je saisis sa main et la porte contre mon visage. Sa peau est douce, légèrement chaude.

— Monsieur Molène, s'il vous plaît, il faut sortir.

— Déjà... Je viens juste d'arriver.

— Cela fait deux heures que vous êtes là, il nous faut faire des soins maintenant.

— Deux heures... Docteur, pourquoi est-elle toujours... non, laissez ce n'est rien.

— Je sais, répondit-il, l'attente est longue, mais il faut être patient, très patient. Pour l'instant son état est satisfaisant.

Je regarde depuis le couloir l'équipe s'affairer au chevet d'Amandine. Les deux mains plaquées à la paroi vitrée pour mieux saisir chacun de leurs mouvements, je contemple la pièce. Je dois ressembler à un poisson dans son bocal qui s'évertue à se coller le nez sur la vitre pour mieux en apprécier les limites.

Je rage d'être spectateur. Rien n'est plus pénible que d'être là passif à attendre qu'un hypothétique événement arrive.

Je n'apprécie pas ce sentiment d'impuissance : je me sens comme dépassé. Je ne contrôle rien. Je n'aime pas ça.

- VIII -

— Allô, Xavier ?

— Oui, ah Vincent, comment vas-tu ?

— Très bien je te remercie. J'ai de bonnes nouvelles pour toi. Passe me voir un de ces soirs, j'ai quelque chose à te proposer qui devrait te faire plaisir.

— Ça marche pour moi. On peut se voir demain au restaurant si tu veux, si tu as le temps.

— Pourquoi pas.

— Je peux venir au Castellet pour l'heure du repas.

— Ne t'embête pas, donnons-nous rendez-vous sur le vieux port, il fallait que je vienne sur Marseille dans l'après-midi de toute façon...

— OK Vincent, alors à demain.

Il avait l'air plutôt enjoué. Que va-t-il me proposer ? Quand Vincent a ce ton dans la voix c'est qu'il y a quelque chose de bien qui se trame. En tout cas, ma reconversion semble bien s'annoncer. Avec un peu de chance, je pourrais peut-être gagner ma vie assez rapidement avec ça. Je ne suis pas encore aux abois, mais

il va quand même falloir que je ne reste pas trop longtemps sans rien faire. On verra bien demain. J'ai hâte !

Me voici arrivé au vieux port. Comme d'habitude, je passe plus de temps à trouver une place pour me garer que pour faire le trajet depuis l'appartement. Il va falloir que je pense à faire comme beaucoup de gens quand je veux venir en ville : prendre simplement le bus et le métro. Étant en avance sur le rendez-vous je décide de faire un petit tour au Centre Bourse. Toutes les décorations de Noël sont encore en place bien que les fêtes soient passées. Dans les vitrines on s'affaire aux préparations pour les soldes qui vont bientôt débiter.

Janvier, déjà une nouvelle année : 1995. Le temps passe, mais les souvenirs restent. Plus de trois ans maintenant, trois ans, mais tout est encore si frais dans mon esprit. J'ai l'impression que tout cela ne s'effacera jamais. Le temps passe certes, mais la douleur reste en surface, toujours présente, un peu comme si mes plaies suintaient encore.

Le temps, justement si je ne veux pas être en retard il va falloir que je cesse de rester collé aux vitrines. Vincent doit être arrivé maintenant, il serait inconvenant de le faire attendre. Je regagne donc précipitamment le port. Personne, il n'est pas encore là. Je m'installe sur un banc et contemple le reflet du soleil dans l'eau du port. Il fait encore frais.

Sur l'esplanade le marché aux poissons bat son plein à cette heure de la journée. Les vieilles marseillaises marchandent les quelques poissons qui restent encore sur les étals. La pêche n'est pas fantastique en ce moment à ce qu'il se dit. On trouve aussi des marchands de marrons chauds disséminés deçà et là.

Au lointain je vois une ombre se profiler. Pas de doute, c'est lui.

— Vincent ! Par ici.

D'un pas décidé Vincent se dirige vers moi.

— Xavier, tu vas bien ? Où va-t-on ?

— Allons place Thiers, on trouvera bien un restaurant pour nous accueillir. Il n'y a pas trop de monde en ce moment.

Nous voici installés autour du traditionnel pastis.

— Alors, vas-y parle, ne me fais pas languir plus longtemps.

— OK, tiens-toi bien. Voilà j'ai des sponsors, une voiture et il ne manque plus qu'un pilote pour la saison GT.

— C'est pas vrai !

— Si si, j'ai carte blanche pour le pilote et le plus beau...

— Quoi, vas-y explique.

— Nous avons les fonds nécessaires pour courir le Rallye des Mille Pistes sur une deuxième Porsche 911.

— Si j'ai bien compris, il faut que je choisisse.

— Mais non, tu n’y es pas du tout. Le pilote doit assurer les deux, c’est le pari fou que mes sponsors veulent faire.

— Génial. Oui, oui, j’accepte de suite, où sont les clefs ?

— Je savais bien que tu serais partant. Mais du calme, les premiers contacts se feront la semaine prochaine. Les voitures doivent arriver dans dix jours : une 911 carrera coupé version cup d’usine et une châssis Paris-Dakar pour le rallye. Les premiers essais sont fixés aux alentours de début février. Je reprendrai contact avec toi pour le contrat de pilote et pour la rencontre avec le propriétaire de l’équipe. Mais ne t’inquiète pas, ce devrait n’être qu’une formalité.

Voilà, ce coup-ci je n’ai plus qu’à m’engager à fond : foncer, foncer et encore foncer. À compter de maintenant il va falloir être dans la course 24 heures sur 24. Entraînements sportifs, essais et courses vont accaparer tout mon temps. Je ne peux plus me permettre de reculer, le sort est jeté.

Mon salut est au bout de la ligne droite, comme on dit, il va falloir « mettre le pied dedans », « écraser l’accélérateur ». Pour le premier février, il va falloir que je négocie avec le boulot. Il me reste encore quelques congés, cela devrait faire l’affaire.

La première étape c’est le contrat.

J’ai rendez-vous dans deux jours avec Vincent et les types de l’équipe. Le propriétaire sera là. C’est avec lui que je dois signer

le contrat. Vincent a l'accord de principe, mais je dois quand même faire bonne impression pour être sur du coup.

Je sais que Vincent leur a montré des images de courses que j'ai faites lorsque je courais pour lui. Les gens du team ont semblé-t-il particulièrement appréciés ma manière de piloter. Ils ne cherchent pas un pilote professionnel connu. Ils préfèrent promouvoir le leur, un « nouveau talent » qu'ils pourraient former à leur main. Exactement ce dont j'ai besoin. Pourvu que cela marche. Je dois avouer que l'angoisse monte peu à peu. Vincent m'a fait parvenir le projet de contrat pour que je puisse le lire. Cela pose une concrétisation matérielle à ce projet. C'est ça qui m'effraye un peu même si cela me comble de joie.

Ça y est, je ne peux plus reculer, c'est là, derrière cette porte que tout va se jouer. Tout le monde est déjà dans la salle lorsque Vincent me fait entrer. Il me présente. Il y a là un riche industriel, propriétaire de l'équipe, un financier qui montera et validera le budget de l'écurie. Il y a aussi une chargée de communication du groupe de l'industriel ainsi qu'un coach physique et deux ingénieurs, un châssis et un moteur.

Vincent s'assied à côté de moi.

— Monsieur Molène, je vais être rapide. Je n'aime pas les détours. Moi je n'y connais rien en courses automobiles, mais je sais m'entourer des meilleurs dans tout ce que je fais. Je suis là pour que l'on parle de ma société, pour que mes voitures soient

vues. Vincent nous a beaucoup parlé de vous. Nous avons visionné plusieurs de vos courses. Tous mes conseillers sont d'accord : vous avez du talent. Il faut encore travailler pour arriver à l'excellence, mais vous avez un don pour le pilotage.

— Merci, c'est très aimable. Je suis conscient des nombreux progrès qui me restent à faire.

— Ne soyez pas modeste monsieur Molène. Mais j'aime bien cet état d'esprit. Donc, voilà, nous allons signer ensemble un contrat d'exclusivité. Vous allez piloter rien que pour moi. Toutes les personnes ici présentes n'auront qu'un but : nous faire gagner des courses. Mon attachée vous donnera tous les détails. Vous avez pris connaissance des clauses du contrat ?

— Oui, je n'ai pas de remarques particulières.

— Bien, dans ce cas je nous propose de procéder à sa signature dès à présent et de fêter cette union que je souhaite fructueuse.

Voilà. C'était fait.

Je m'attendais à passer devant un jury, j'avais répété mille fois mes arguments. Et non. En fait, j'étais juste là pour concrétiser par écrit un engagement moral pris entre Vincent et cet homme. J'étais soulagé. Soulagé et heureux. Un peu fier même de tous les compliments qui m'avaient été faits.

À la fin des signatures j'ai reçu des mains du propriétaire une casquette avec le logo de l'équipe brodé dessus. Une séance de photographies avait clôturé le moment un peu solennel de la poignée de main.

Le prochain rendez-vous sera la livraison des voitures. Plus que quelques jours à attendre. Ce sera une étape attendue par beaucoup de monde.

La Joliette, dix heure trente.

Sur les quais une légère brume envahit encore le bitume.

À l'horizon se profile le navire tant attendu. Sur le quai d'accostage il y a foule : les sponsors, les directeurs techniques ainsi que Vincent et son équipe de mécaniciens.

— Alors, cher pilote, impatient de les voir ? Me demande le propriétaire.

— Oui bien sûr. Certainement autant que vous monsieur.

Il me décrocha un léger sourire et repartit en direction des gens de sa société. Il y avait là beaucoup de personnes que je ne connaissais pas. Je suis resté avec Vincent et ses mécaniciens, ces gens-là sont presque des amis désormais. Je suis plus à l'aise avec eux, nous sommes entre techniciens. Maintenant je laisse la politique et les décisions aux autres. J'ai donné à ce genre de jeu dans mon ancien métier.

Le navire est enfin entré dans le port.

Les voitures sont, m'a-t-on dit, d'ores et déjà opérationnelles : les premiers réglages ont été effectués sur les circuits d'usine et elles arborent les peintures imaginées par Vincent.

Alors que les lamaneurs finissent leur travail d'arrimage, la tension monte sur le quai, traduisant l'impatience du groupe de voir enfin leurs « enfants ». La dernière amarre est solidement fixée à sa bitte : le bateau est enfin prêt à livrer le présent contenu dans ses entrailles. Les formalités administratives de déchargement peuvent s'engager.

Ça y est, les portes des soutes du cargo s'ouvrent.

Le portique descend la première voiture. Cela me rappelle le début de « Rain Man » à ceci près qu'ici ce sont des Porche que l'on descend et non des Lamborghini. Je le sais, je les imagine, mais je ne peux pas encore les voir. Ce ne sont que des boîtes métalliques qui sont déchargées pour l'instant.

Les deux conteneurs sont posés sur le quai maintenant. Il ne reste plus qu'à les ouvrir. L'huissier procède à la levée des scellés qui ont été posés lors de l'expédition au départ du site de préparation. Ces deux bijoux valent très cher, le propriétaire a pris toutes les précautions. Les voitures arrivent de l'usine en Allemagne. Elles ont été préparées par la division sport de Porche sur les préconisations des ingénieurs de Vincent.

L'attachée m'a tout expliqué. Le propriétaire est un riche industriel qui souhaite investir de nouvelles « niches » comme ils disent. Ces voitures sont pour lui un support publicitaire privilégié. Malgré le prix d'une année de compétition cela lui coûte moins cher que des spots publicitaires à la télévision. Vincent et son équipe ont été embauchés pour assurer le support technique

de l'équipe. Vincent est le directeur technique de l'équipe et assure la coordination du projet et les relations avec le propriétaire. Nous avons d'autres sponsors, mais celui-là est de loin notre financeur le plus gros. Vincent s'est chargé de recruter un navigateur pour le rallye. Étienne il s'appelle. Il est là aussi aujourd'hui. Il a l'air d'un type sympa. On verra bien, de toute façon je n'ai pas trop le choix.

De mon côté, j'ai signé un contrat pour deux ans pour les deux voitures dans un premier temps. En fonction des résultats de cette année le propriétaire de l'équipe verra s'il faut prendre un pilote pour chaque catégorie où s'il abandonne une voiture. On verra bien. L'actualité aujourd'hui est toute autre. L'actualité c'est ces conteneurs dont les portes s'ouvrent enfin.

Trois techniciens poussent délicatement la voiture sur les rails et la font glisser jusque sur le bitume. La première à quai est la version rallye. Une 911 4WD modèle « Paris-Dakar ». La peinture étincelle malgré le temps brumeux. Je n'ose pas imaginer que d'ici quelques heures je serai aux commandes de ce monstre de 260 chevaux. Cette voiture est une version des années 80, mais ses qualités de rallye sont toujours reconnues. Aujourd'hui encore, ces voitures sont réputées pour être très performantes. Le propriétaire n'avait pas assez de fond pour prendre la nouvelle version, la 959 plus puissante mais beaucoup plus onéreuse. La cause est simple : la deuxième voiture.

La seconde sort et tout le quai semble soudain figé. L'excitation régnante autour de « La Rallye » est comme stoppée dans son élan. Nous apercevons d'abord l'énorme aileron qui prend tout l'arrière et masque en partie le capot moteur. Ça y est, elle aussi est complètement sortie maintenant. « La Cup » est superbe. Monstrueuse, mais superbe. Le bleu nuit argenté de la carrosserie est envahie en partie arrière par un énorme logo rouge du team qui déborde sur les impressionnantes ailes arrière.

Que dire ? La ligne est stupéfiante. Jamais je n'oserai conduire cette voiture de peur qu'il lui arrive quelque chose. C'est comme une rose tout juste éclosie que l'on refuse de toucher par crainte de la froisser. On m'a dit que cette version faisait environ 350 chevaux.

Ce moment, j'en ai rêvé si souvent que j'ai du mal à réaliser qu'il est arrivé. Seulement voilà, « La Cup » et « La Rallye » sont bien là, côte à côte, face à moi. Ces deux mécaniques de rêve vont bientôt devenir mes jouets quotidiens et à n'en pas douter, mes jouets favoris.

Les deux véhicules sont chargés sur le poids lourd qui va les amener jusqu'au Castellet. En effet, il a été décidé de garder ce circuit comme site d'essai. Nous avons l'habitude du tracé et de l'infrastructure qui nous permettra de mettre au point les voitures plus rapidement. Le hangar de Vincent aux abords du circuit servira donc de base arrière et de siège technique de l'équipe. Cependant, pour « La Rallye » des essais sont prévus

en plus aux environs de Canjuers afin de tester les réactions du châssis sur route ainsi qu'en tout terrain.

Demain sera un grand jour, car celui des premiers essais des deux modèles.

Trop impatient, j'ai décidé de partir pour le circuit dès aujourd'hui. En fait, avec Vincent on va escorter le camion, comme si cette action allait nous permettre d'éviter tout problème.

Sur le circuit désert plane l'ombre d'un fantôme. Le silence précédant cet essai initial me fait froid dans le dos. Comme nous avons déjà surnommé les voitures, il a été décidé de les baptiser en apposant sur le capot avant leur nom à la peinture. Ainsi sont officiellement et religieusement nées « La Cup » et « La Rallye » les deux enfants espérés prodiges du team.

Après tirage au sort pour ne favoriser aucune des deux, je prends possession de la version Carrera Cup. Me voici harnaché dans « La Cup ». Impression d'impuissance. Je ne me sens pas à la hauteur du monstre. J'ai peur de sortir dès le premier virage. Je n'ai jamais conduit une voiture aussi grosse, aussi lourde, mais surtout aussi puissante.

Premier tour de clef, premiers tours de roue, premier tour de piste.

Puissance.

Jamais au cours de ma vie de pilote amateur je n'avais eu le sentiment d'être happé par mon siège de cette manière-là. À côté de cela la 21 Turbo que Vincent m'avait fait essayer fait figure de deux-chevaux. Il va falloir apprendre à dompter la bête avant d'espérer la faire progresser.

Rien que le bruit du moteur me donne l'impression d'être assis sur une bombe décidée à me catapulte dans les étoiles à chaque mouvement d'accélérateur. Le son est assourdissant, très grave et comme rocailleux, même en montant le moteur dans les tours. Il va falloir apprendre à doser. Il va falloir reprendre les séances de musculation aussi si je ne veux pas que mes cervicales souffrent de trop.

Il faut que je m'arrête au stand pour reprendre ma respiration et boire quelques gorgées. J'ai la sensation de m'être vidé de toute mon eau tellement je me suis battu avec cette bête dans les premiers tours. Dire que l'on m'avait annoncé à l'usine que l'engin serait encore « un peu mou » lors de sa livraison. Je ne sais pas si je saurai résister aux réactions réputées plus sèches de « La Rallye ».

Sur les tribunes aux dessus des box que nous avons loués dans la ligne des stands, j'aperçois le patron de l'équipe ainsi que le directeur financier et l'attachée commerciale. Je ne savais pas qu'ils seraient là. J'avais compris qu'ils ne pourraient pas. Cela me met un peu de pression supplémentaire : il faut faire bonne impression. C'est la première fois qu'ils me voient tourner réellement, en vrai.

Après un bref rafraîchissement et quelques échanges verbaux sur les premières sensations me voici de nouveau aux commandes. Sur les tribunes le propriétaire reste impassible. Seule l'attachée commerciale me fait un petit signe de salut.

Au fil des tours, la maîtrise du volant augmente. Déjà le plaisir monte et l'envie de pousser toujours plus loin me gagne.

Boucle après boucle les temps au tour s'amointrissent, l'attaque dans les virages s'affirme. La tenue au sol de cette machine est hors du commun. L'énorme aileron arrière donne des appuis en courbe hallucinants. Je suis cependant conscient qu'il me faudra encore beaucoup de patience pour dompter pleinement cet engin. Malgré un embonpoint flagrant, cette voiture dégage une impression de puissance phénoménale. Nous allons même encore pouvoir lui faire gagner quelques chevaux supplémentaires avec des réglages plus fins.

Vincent me fait passer le panneau de retour au stand lorsque j'arrive dans la ligne droite d'arrivée. Encore un tour d'adrénaline et on arrête pour aujourd'hui avec celle-là.

— Fabuleux, cela nous promet quelques sensations fortes.

— Ok Xavier, mais fais quand même attention, tu ne l'as pas encore en main. Vas-y cool dans les courbes. Ce bébé vaut une fortune.

— D'accord, je sais, j'en suis conscient ne t'inquiète pas. L'autre est prête ? J'ai hâte de l'essayer.

— Tout est OK, le moulin est déjà chaud, la boîte aussi. Prends garde au châssis, les réactions sont totalement différentes. Celle-ci est plus sèche et elle freine moins bien. En plus, avec les pneus dont elle est chaussée elle flotte un peu sur le revêtement de la piste. Et puis la boîte de vitesse est moins assistée que sur la Cup alors pousse à fond avant d’embrayer. Le patron a dû partir. Il me charge de te saluer et de te dire qu’il a été satisfait de la manière dont tu as tourné.

— Hé bien c’est déjà ça. J’en suis heureux.

Étienne est déjà harnaché dans la voiture. Il va juste me donner le tracé pour la forme, histoire que l’on s’habitue peu à peu à travailler ensemble. Ici je n’ai pas franchement besoin de ses indications, mais il faut que je me familiarise avec ce type d’exercice très vite. Je n’ai jamais eu de copilote. Dès le premier tour de piste, je constate les dires de Vincent. « La Rallye » est effectivement beaucoup plus volage que l’autre. On a l’impression de se balader d’un bord à l’autre de la piste. De plus, la boîte est beaucoup plus courte. Il va falloir que je possède des capacités d’adaptation rapide afin de pouvoir passer sans problème d’un modèle à l’autre. Cela me fait bizarre d’entendre parler continuellement dans mon casque pendant que je pilote. Cela me déstabilise un peu.

Nous sommes restés calme. Cette voiture avec son châssis rehaussé et ses pneumatiques à gros crampons n’est pas forcément

bien adaptée au bitume lisse du circuit. Nous avons juste effectué quelques tours pour sentir la voiture. Bientôt nous pourrions tester ses capacités sur les chemins caillouteux.

Étienne semble être un type sympa. Le courant est tout de suite passé entre nous. Il m'a dit qu'il avait déjà été navigateur d'autres pilotes avant cela. Mais il avait arrêté la compétition depuis deux ans suite à des soucis familiaux. Maintenant que tout était rentré dans l'ordre il avait retenté sa chance. Lui aussi connaissait Vincent, c'était comme cela qu'il s'était retrouvé embauché à mes côtés. Je pense que l'on va former un bon duo.

Fourbu, mais comblé je reprends le volant de l'Alpine afin de regagner Marseille. C'est fini pour aujourd'hui. Les entraînements quotidiens ne commenceront que lundi. Avec la caserne c'est réglé, j'ai pu poser tout mon solde de congé en une seule fois, du coup, je suis libre dès maintenant. Puisque je suis parti un peu en avance, j'ai promis au colonel d'être disponible de temps à autre dès que le besoin s'en ferait sentir. Je peux faire ça pour lui, il m'a bien aidé dans ma démarche.

Cela me laisse quatre jours de repos avant le grand départ. Je dois en profiter pleinement, car j'ai bien peur que ce ne soient les derniers dont je vais pouvoir jouir avant longtemps. Je ne vais pas me plaindre, j'ai rêvé de ce moment tellement longtemps.

L'Alpine me semble bien fade. Ma pauvre voiture, rappelle-moi tes limites car, emporté par la fougue que me font développer

les Porche, je risque de te demander bien plus que tu ne peux m'offrir. Cela fait quand même énormément de bien de retrouver le confort du cuir.

En effet, les deux 911 sont aussi inconfortables que puissantes, gain de poids oblige ; rien, que du strict nécessaire, pas de place pour les considérations matérielles, juste quelques boutons de réglage divers, le volant, le levier de vitesse et les pédales. Et puis les arceaux de sécurité phagocytent toute la place de l'habitacle. Une fois que les sièges baquets à nos mesures sont mis en place, on se croirait dans une véritable boîte de conserve. Il faut rentrer dans ces voitures avec des chausse-pieds. L'Alpine me semble soudainement immense. Et confortable, tellement confortable que j'en oublie presque mes courbatures.

J'ai bien dormi. Je me suis un peu ressourcé. J'ai fait un peu de tri dans l'appartement. Je n'ai pas jeté grand-chose, juste quelques babioles sans importances. Juste pour faire semblant de m'occuper.

Après ce week-end paisible, passé aussi à flâner en bord de mer, me voici prêt à affronter cette nouvelle tâche qui m'attend. Demain je pars au Castellet toute la semaine durant. Cela va maintenant être comme ça toutes les semaines et à n'en pas douter quelques week-ends aussi.

Vincent m'a trouvé un petit pied-à-terre dans un petit village proche du circuit. Cela n'a rien à voir avec le confort de mon appartement, mais je n'y serais que le soir pour dormir alors je

n'ai pas à me plaindre. C'est un studio meublé avec tout l'équipement nécessaire pour être autonome. Le loyer est pris en charge par l'équipe, leur responsable financier avait prévu cela dans les frais annexes de l'équipe. C'était intégré dans la totalité des frais de logement que nous aurions à chaque déplacement lors des compétitions pour l'ensemble du personnel nécessaire à la logistique de la course.

Ce loyer était une goutte d'eau dans la note globale, mais pour moi c'était un grand luxe de ne pas avoir à faire une heure de route tous les jours. Cela rassurait aussi les sponsors de me savoir à proximité du site d'entraînement. Je suis allé faire quelques courses pour avoir de quoi tenir la semaine et pour équiper un minimum ma nouvelle tanière.

Aujourd'hui il pleut. Certes le temps n'est pas idéal pour des premiers essais techniques de roulage, mais cela va nous permettre de connaître les réactions de la voiture sur piste mouillée. Afin de progresser plus rapidement sans pour autant délaisser l'une ou l'autre des voitures il a été convenu, dans un premier temps, de séparer les semaines en deux. Les trois premiers jours seront consacrés à « La Cup » et les deux suivants à « La Rallye ». Il faut s'acclimater avec les deux voitures et réussir les réglages de l'une et l'autre. Et puis il faut que l'on se soude avec Étienne. Que dans la voiture on ne fasse plus qu'un.

Nous avons un peu de temps devant nous pour le rallye. C'est pour cela que nous avons choisi de passer actuellement plus de temps sur la cup, la saison commence dans pas longtemps, il

faudra être prêt. Un des techniciens affecté à la rallye pourra aller rouler de temps à autre avec Étienne pour l'exercer et pour tester différentes configurations sur le châssis avant de me les proposer. Cela va nous faire gagner du temps pour la préparation. Une espèce de pilote d'essai en somme. Il y a Hervé qui a ces capacités-là, c'est lui qui a toujours fait rouler les voitures de Vincent lors des essais, c'est le préparateur. Avec cet homme-là, on est tranquille, les voitures seront entre de bonnes mains. De plus, cela va nous permettre de faire tourner les deux voitures simultanément.

La Cup ne réagit pas trop mal sur l'asphalte mouillé. Il faut être plus doux avec l'accélérateur et sur les freins. L'arrière a une fâcheuse envie de vouloir passer devant le reste de la voiture à chaque accélération en sortie de virage. Et en ce qui concerne le freinage, malgré les assistances électroniques, il faut être vigilant, la bête a tendance à vouloir faire du surf. Cela va m'obliger à piloter avec douceur ce qui n'est pas plus mal. Les pneumatiques pour piste humide ne réagissent pas du tout de la même manière que les slick. Les rainures du pneu font vibrer légèrement la voiture, c'est assez désagréable et très fatigant. Et je ne parle même pas de la concentration pour essayer d'apercevoir quelque chose au travers du pare-brise à ces allures. Avec d'autres concurrents en piste cela promet !

Une journée complète de piste, de discussions techniques, de réglages. Cette journée va être le prototype de ce que sera ma

vie pendant au moins deux ans. La pause déjeuner de midi est la bienvenue : je suis fourbu. Il faut remettre ça dans une heure trente ! Pas de temps à perdre en bavardage. Nous entamons un rapide débriefing avant que j'aie mangé. Les mécaniciens vont pouvoir apporter quelques modifications pendant ma pause. On va tenter de tester une configuration de châssis différente.

La voiture a été rentrée dans le box. Le capot est ouvert, un ordinateur est posé sur l'aile avant qui a été protégée par une couverture spéciale. Les précautions prises autour de la voiture m'étonnent toujours un peu. Avec son ordinateur, Paul, l'ingénieur moteur, va récupérer toutes les données enregistrées par les différents capteurs. Il va pouvoir ensuite analyser tout ça pour comparer avec les courbes étalons fournies par l'usine. Cela va lui permettre d'affiner les réglages comme le taux d'air dans le mélange de carburation par exemple. Ils sont capables de modifier des quantités de paramètres assez importants rien qu'avec cet ordinateur sans toucher au moteur.

Je vais profiter de ce temps-là pour vite avaler quelque chose et tenter ensuite de trouver un coin dans le box atelier pour faire une courte sieste.

Whaoo, quel bond ! Je dormais bien, assoupi sur les couvertures chauffantes des pneus. Ils ont démarré la voiture dans le box pour faire monter la mécanique en température avant la reprise des essais. J'ai eu une de ces trouilles. Malgré le bruit du moteur

et son casque antibruit, Paul se recule de l'habitacle et jette un coup d'œil étonné de mon côté. J'ai vraiment dû crier fort et sacrément sursauter pour qu'il s'en soit rendu compte.

Après une légère grimace d'étonnement, je le vois éclater de rire. Je ne l'entends pas. Je n'entends plus rien d'ailleurs tellement le bruit du moteur m'a surpris, je suis à moitié sourd pour au moins une heure avec un coup comme celui-là. Il faudra que je mette mes bouchons d'oreille la prochaine fois que je déciderai de siester dans le garage.

Et il pleut encore dehors.

Flûte.

- IX -

Dehors la pluie coule de manière incessante le long des carreaux.

J'ai l'impression que chaque goutte me transperce et me glace le cœur bien que je sois ici, à côté de toi, au chaud dans cette chambre surchauffée. Chaque claquement de goutte d'eau sur le carreau me donne la sensation d'être poignardé. Depuis combien de temps sommes-nous là tous les deux ? Je ne sais plus, assez pour ne plus compter en tout cas.

Tout ce que je sais, c'est que dehors la pluie tombe depuis plusieurs jours déjà. C'est un peu comme si le temps était, lui aussi, triste de te voir là, allongée sur ce lit d'hôpital. Alors, il pleure à ma place.

Dans ce tableau triste, il y a au moins une bonne nouvelle : j'ai le droit à présent de ne plus enfiler ces surcouches qu'il fallait mettre il y a quelques jours encore pour venir te voir. En effet, bien que pour les médecins ton état soit encore préoccupant comme ils disent, tu n'es plus en soins intensifs. Tu es dans une chambre du service chirurgie. Une chambre où tu es seule. C'est

plus facile à présent, je peux aller et venir à ma guise. Je peux passer quasiment tout le temps que je veux avec toi.

Je sais bien que j'ai l'air un peu idiot à te causer et à t'expliquer les choses comme cela. Mais il paraît que dans ton état on entend ce qui se passe. Alors moi, je m'en moque d'avoir l'air idiot, je te cause et je t'explique, pour que tu n'aies pas peur. Pour que tu saches que je suis là.

Je te laisse quelques minutes, je vais aller me chercher un café au distributeur, cela me réchauffera peut-être un peu. J'ai pourtant horreur des boissons que l'on trouve dans ces machines, rien n'a le goût des vraies choses. À défaut de me faire plaisir, cela m'occupera quelques minutes.

Alors que je traverse le couloir pour regagner ta chambre mon gobelet bouillant à la main, une animation inhabituelle attire mon attention.

Le passage est envahi par des bruits de pas qui s'accélèrent : on court, on se précipite. Ce n'est pas possible ! Toute cette agitation soudaine se déplace vers le fond du couloir, dans la direction où se trouve ta chambre. Docteurs et infirmiers s'engouffrent dans une pièce en toute hâte. J'en vois même une apporter un chariot de réanimation. Je l'ai reconnu, je sais à quoi sert ce type de matériel. Tout cela me donne des frissons. Je suis attristé pour la famille de la personne qui est dans cette chambre, car en règle générale tout cela annonce souvent de mauvaises nouvelles. Je m'approche encore un peu pour être sûr de la chambre qu'ils ont tous investie : je comprends alors que c'est la tienne.

Tu y es seule dans cette pièce, il n'y a plus de doute possible : ils sont tous entrés dans ta chambre.

Je n'ose plus avancer. Tout se bouscule dans ma tête. Le moment tant redouté est en train de se produire. Alors que tout le monde s'agite autour de moi, je reste là figé, face à cette porte trop souvent close et qui aujourd'hui, maintenant, est grande ouverte. Je ne vois même pas ton lit tellement il y a de monde autour. De plus, il règne une agitation qui ne me plaît guère.

— Ne restez pas là Monsieur Molène, s'il vous plaît. On a un problème.

— Que ... Que se passe-t-il docteur ? Elle est...

— Non, mais il se passe quelque chose d'anormal. On s'en occupe, tout ira bien. Je vous tiendrai au courant.

Quelle bonté. Ma compagne est sans doute en train de franchir le pas et l'on m'annonce froidement que l'on daignera m'aviser de la suite des événements. Je sais que le docteur Rive a toujours eu beaucoup de sollicitude envers moi, mais là, je crois que je vais craquer. Je sens les sanglots monter en moi. Je n'arrive même pas à extérioriser ma rage tellement je suis bouleversé par tout ce qui m'arrive. Malgré tout cela, j'ai toujours confiance en lui. Alors, même à contrecœur, je suis sorti de la chambre.

Lorsque je t'ai laissé il y a quelques minutes, tu étais calme, comme endormie. Ton visage affichait un air paisible, il était presque souriant. Alors que t'arrive-t-il en cet instant ?

— Attention, dégagez... Je choque... Alors ?

— C'est bon docteur, on a un rythme. C'est stable. La tension est un peu basse. Mouvements respiratoires ok. La saturation O₂ remonte.

— D'accord, c'est bon pour ça, l'alerte est passée. Vous laissez la perf ouverte, il faut remonter la tension. Passez-moi l'échographe, il doit y avoir une hémorragie quelque part, ce n'est pas possible autrement.

— Là, regardez, du côté du foie, en bas à droite, il y a une ombre.

— Oui, vous avez raison, il y a un épanchement. Appelez-moi le chir, je veux avoir son avis... Peut-être une suture. J'espère que c'est ça !

— Bien docteur, j'y vais de suite.

— Bon, pourvu que cela ne soit pas le foie qui saigne... Non c'est bon ajoute-t-il en déplaçant la tête de l'échographe sur l'abdomen de la jeune femme. Je préfère ça. Merci à tous, bon travail. Mademoiselle vous changez la perfusion et vous lui passez deux culots de O positif à la place. Vous poussez 10 mg de dopamine et vous contrôlez toutes les heures.

— Bien docteur.

Cela fait maintenant presque deux heures que le défilé dans la chambre se poursuit. J'ai l'impression de ne pas avoir fait un

seul geste pendant tout ce temps. J'ai même encore ce foutu go-belet froid dans la main. Je n'ai rien bu. Je suis resté dans le couloir à épier le moindre mouvement au travers de l'encadrement de la porte. Debout, figé comme si quelqu'un avait appuyé sur le bouton pause du magnétoscope.

— Monsieur Molène, m'interpelle le docteur Rive.

— Ou... oui !

— Je vais être direct. Elle vient de faire un arrêt cardiaque. Tout va bien de ce côté-là maintenant, son rythme cardiaque s'est stabilisé. Mais on a diagnostiqué une hémorragie interne. Une grosse alerte. Son état général est critique, cela m'inquiète. Je n'arrive pas bien à voir d'où cela vient. Le chirurgien va monter la voir. Peut-être en saurons-nous plus d'ici peu.

— N'allait-elle pourtant pas mieux ?

— Si. Cela n'a rien à voir avec la colonne, l'intervention chirurgicale s'est bien passée. C'est probablement dû aux suites de l'opération. La faiblesse de son organisme a engendré des réactions secondaires. On pense à une suture, mais si c'est ça, il n'y a rien à faire. Juste attendre que l'hémorragie s'arrête d'elle-même. J'ai cependant bien peur qu'elle ne nous fasse une mauvaise surprise.

— Je le savais docteur, je le savais ...

— Ne désespérez pas, tout n'est pas encore perdu, elle est jeune, son corps peut récupérer complètement de ces complications. On contrôle régulièrement le niveau de l'hémorragie et on verra.

— Oui oui, récupérer...

J'ai l'impression que le couloir s'est soudainement assombri. C'est comme s'il n'y avait plus de lumières au plafond. Le couloir paraît immense, sombre et froid tout à coup. Ta porte est à nouveau close pour moi. Le médecin m'a demandé de rester dehors pour que tu puisses te reposer, récupérer de cet arrêt cardiaque que tu viens de faire. L'espace d'un instant, tu as été morte.

Dehors la pluie a redoublé de violence. Maintenant, il pleut à flot, on se croirait dans un mauvais film de série B. Il ne me reste plus qu'à attendre l'inévitable. Le médecin a beau tenter de me redonner le moral et me faire croire à un semblant d'espoir, je ne suis pas dupe. J'ai déjà vécu cent fois, mille fois peut-être ce type d'événement dans le boulot. Je sais comment cela finit, c'est tout le temps la même issue. Irrémédiablement.

Résigné je regagne la chambre que l'hôpital a bien voulu me louer au rez-de-chaussée depuis quelques jours. Ma vie va basculer d'un moment à l'autre je le sais. Amandine, ne m'abandonne pas ! Nous avons trop de choses à découvrir encore pour s'arrêter en chemin. Pas tout de suite, pas aussi vite ! Pas ici ! Pas comme ça ! Je ne veux pas que tu meures à cause de moi. En quelques secondes je vais perdre tout ce que j'ai. Dans quelques secondes... Ou quelques minutes, je le sens, j'en suis sûr.

Je suis entré. Je ne saurais pas expliquer pourquoi, mais j'ai l'impression qu'il y a quelque chose de différent dans la chambre. Je l'ai tout de suite ressenti. Je ne crois pas aux esprits ou autres choses dans ce genre, mais je perçois comme une présence étrange. Quelque chose de non palpable, mais vraiment présent, un peu comme les jours d'orage lorsque l'on sent l'électricité monter dans l'air. Vraiment comme si quelque chose flottait dans l'air de cette chambre.

Ressaisis-toi Xavier. Tu délires et tu parles déjà comme si le pire s'était produit. Pourquoi se voiler la face, je ne connais que trop ce genre de situation. Comment puis-je combattre à ta place ? Je n'y peux rien, je suis impuissant, inutile spectateur de ta mort programmée.

Je crains que nous n'ayons pas le loisir de fêter nos deux ans de vie commune. Nous sommes déjà à la fin du mois d'octobre. Pourquoi les gens s'évertuent-ils à décéder en automne ?

Cela va faire un mois que je vis dans l'angoisse de te perdre. J'en ai complètement oublié mes douleurs physiques liées à l'accident. J'espère que tu ne vas pas me décevoir et faire un pied de nez à cette hémorragie qui tente de t'emmener loin de moi.

Le calme est revenu maintenant. On m'avait enfin autorisé, il y a quelques minutes de cela, à entrer à nouveau dans ta chambre où s'affairent encore quelques infirmières. Alors, je suis entré. Et c'est là que j'ai eu cette sensation étrange.

Ton air serein me surprend à présent. Tu as l'air de dormir calmement, comme tout à l'heure. Comme avant cette alerte. Si je n'avais pas été là, je n'aurais pas compris l'inquiétude du médecin, il ne semble rien s'être passé. J'ai l'impression que c'est un des tours dont tu as le secret pour faire rire la société. Vois-tu, cette fois-ci, il ne fait rire personne. Je ne suis plus réceptif à ce genre d'humour. Quel est donc le mal qui te ronge ? Tout devrait à présent rentrer dans l'ordre. J'ai l'impression que tu essayes de te défilier. Pourquoi ?

Je t'en prie, affronte cette épreuve de face, ne baisse pas les bras.

Ce ne peut pas être ton heure ; il est trop tôt.

Beaucoup trop tôt.

- X -

28 octobre 1991. Cette date restera gravée à jamais dans ma mémoire. C'était il y a deux jours déjà. Ou trois, je ne sais plus bien, mais oui, c'était le 28. C'était un lundi, le jour de la reprise. Tu es morte à l'heure où les autres partent au travail.

Je savais que cela allait arriver. Je te l'avais dit. Mais je ne voulais pas que tu le fasses. Sois tranquille, je ne t'en veux pas, je suis juste effondré : je n'ai pas eu le temps de te dire au revoir.

Pas eu le temps pour que tu me dises au revoir.

La dernière chose que je t'ai dite c'est « merde » quand cette voiture est arrivée en face de nous. Je ne voulais pas que tu partes sur ce mot, je ne dis jamais de grossièreté. Je voulais te dire « je t'aime », te laisser partir avec cette certitude, celle que je t'aime. Je n'ai pas eu le temps, tu ne m'as pas laissé le temps. J'avais besoin de quelques instants, juste le temps de te dire ça, pas plus.

Alors en fait, peut-être oui, je t'en veux un peu pour ça.

Devant moi, le long cortège silencieux s'arrête. Nous voici presque arrivés à ta dernière demeure. J'ai envie de crier. Tout le monde est là : les parents, les amis, les tiens, les miens. Ils sont tous là en ton honneur. On pensait réunir tout le monde, mais pour une tout autre cérémonie. Aujourd'hui je suis seul debout sur le parvis de l'église, sans personne à mon bras.

Durant toute la célébration à l'église j'ai eu l'impression de flotter au-dessus de mon corps. C'était comme si j'assistais à l'enterrement d'un inconnu. Mais à chaque fois que je tournais la tête, je ne voyais que des visages connus. Que des visages tristes qui me regardaient l'air un peu honteux. Cela me rappelait que c'était bien à ton enterrement que nous étions tous, tu es la seule qui n'était pas assise là avec nous.

J'ai du mal à tenir debout, les quelques mètres à faire pour arriver jusqu'au cimetière ont été un enfer pour moi. Pour toi c'est juste la route vers le paradis. Je n'oublierai jamais cette image de ton cercueil descendant vers cet abîme, trou de terre sombre et froid. Je ne pourrai plus te réchauffer, t'embrasser, te toucher. Il me semble sentir ton souffle et ton odeur parfois. J'ai l'étrange impression de te sentir dans mon dos. Ta présence plane encore dans l'appartement. Comme si rien n'était arrivé et que tu t'étais juste absentée.

Je t'aime. As-tu pensé à moi lorsque tu es partie ? Cette fois-ci je me sens vraiment comme un orphelin. Ma vie est déjà bouleversée, je n'ose même pas envisager l'avenir. Je crois qu'elle

s'est subitement arrêtée et qu'il ne reste plus sur terre que mon enveloppe charnelle. Je n'espère plus rien. Je n'ai plus de vie, plus d'envie. Mon âme a rejoint ton corps. Je suis un pantin qui a perdu son manipulateur, un homme qui a perdu son idéal.

Instinctivement je me vois jeter les premières miettes de terre sur toi. De mes mains j'amorce cette réaction qui va te couper définitivement du monde aérien. Je ne crois même pas ce que je suis en train de faire. Pourquoi a-t-il fallu que cela soit moi ? Ne crains rien, je suis avec toi. Je dois me faire violence pour ne pas sauter au fond de ce trou pour te retrouver. Encore une fois, oui encore une. Si seulement je pouvais.

Déjà le cercueil disparaît, laissant place à une épaisse couche de terre. Une multitude de fleurs recouvre la tombe.

Ta tombe.

Si tu voyais ça. Tu serais éblouie par la splendeur de ces fleurs et de leur couleur, toi qui les appréciais tant.

La main de Marc sur mon épaule me tire de mon état de transe.
Marc mon ami, mon frère.

— Viens Xavier, il faut y aller, c'est fini.

— Non, laisse-moi lui parler encore un peu. Elle ne va pas supporter de rester seule ici.

— Xavier, je t'en prie, ne rends pas les choses plus difficiles. Courage, viens, s'il te plaît.

— Je ne peux pas, dis-je en éclatant en sanglot, je ne peux pas. Je ne... Je ne suis plus rien. Ma vie est ici avec elle, laisse-moi.
— Xavier...

Je me retourne et trouve face à moi Pascale, défigurée par le chagrin. Son regard semble m'implorer. J'ai l'impression un instant de voir dans ses yeux une étincelle de toi. Je n'avais jamais remarqué que vous aviez les mêmes yeux ta sœur et toi. Pas aussi ressemblants.

— Viens, dit-elle en me tendant les bras, aide-moi, viens, je t'en supplie.
— Pascale, je l'ai tuée.
— Non, tu n'y es pour rien. Arrête de répéter cela, ça n'avance à rien. Viens, je t'en prie.

Effondré, je me retrouve blotti dans les bras de Pascale. Je ferme les yeux et il me semble être dans tes bras. Le sang qui coule dans ses veines est le même que le tien. Son odeur ressemble à la tienne. Mais je sais que ce n'est pas toi. Laissez-moi juste l'imaginer. S'il vous plaît, juste quelques instants.

Sous mes pas les graviers grésillent. Décidément les stéréotypes ont du vrai : les allées de tous les cimetières sont inévitablement en gravier.

Lentement nous regagnons les voitures. Moi qui aime tant conduire j'ai été obligé de me faire accompagner : je crois que je n'aurai pas pu venir jusqu'ici.

Un moment de recueillement avait eu lieu chez les parents d'Amandine après son enterrement. Je n'y étais pas resté longtemps. J'étais trop épuisé pour continuer à tenter de faire bonne figure devant tout le monde. Et tous ces regards compatissants m'avaient importuné plus qu'ils m'avaient réconforté. Je sais que tous ces gens t'aimaient et que la douleur est aussi forte chez eux que chez moi.

Philippe m'avait ramené à la maison dès que j'en ai eu senti le besoin. Il m'avait servi de chauffeur toute la journée.

C'était fini. Définitivement. Tu étais morte, tu es enterrée, je suis seul.

L'appartement est désespérément vide. Bien que ton odeur soit encore imprégnée partout, il me semble que tu es partie depuis déjà bien longtemps. Seuls tes vêtements me rappellent que tout cela n'a pas été un rêve.

Il est l'heure de passer à table. Je n'arrive pas à trouver de goût à tout ce que j'avale. Je multiplie les saveurs, mais rien n'y fait. Même mes facultés gustatives sont amoindries. Je pensais bien perdre l'appétit, mais l'idée de perdre le goût ne m'avait jamais effleuré. On peut dire à tous les sens du terme que j'ai perdu le goût de la vie. Le fait d'essayer de sortir, de voir des gens n'y

fait rien. Je ressens toujours la même lassitude. Je suis quasiment coupé du monde depuis plus d'un mois, comme cloîtré dans cet hôpital. Il va me falloir quelques jours pour me refaire aux bruits de la ville.

La balade le long du littoral ne m'apporte pas plus de réconfort. Cela me faisait pourtant tant de bien avant toute cette histoire. Je venais là, sur ce rocher pour contempler la mer et attendre qu'une sirène vienne m'enlever. La sirène est bienvenue, mais elle est repartie depuis. Cette fois-ci la magie ne prend pas, j'ai le sentiment d'être perdu dans l'immensité. Je ne suis même plus à mon aise sur ce rocher si familier. Même le bruit des enfants qui jouent sur la plage m'incommode.

Il n'est pas tout de se lamenter sur son sort, il faut y aller. Je dois reprendre le cours de ma vie. Ce matin je prends à nouveau le chemin de la caserne. Je n'ai pas envie, mais je n'ai pas le choix, il faut que j'aille travailler. Cela me fera certainement du bien, cela m'occupera l'esprit.

À mon arrivée un long silence se fait. Je savais que cela se passerait comme cela. C'était inévitable cela aussi. J'appréhendais ce moment.

— Je vous en prie, reprenez vos activités, dites quelque chose. Ce silence est trop dur.

Voilà, la vie va reprendre ses droits. Cela va être long, très long. Même ici, tout me rappelle ce qui vient de se passer. À chaque coin de remise, dans chaque bureau, tout le monde grimace à mon approche. Les discussions cessent, les regards fuient. Pas un visage souriant ne croise mon regard.

Dure journée. Déjà dix-sept heures et je n'ai rien fait. J'ai passé ma journée à errer de bureau en bureau. Je crois que j'ai parcouru quelques kilomètres dans cette errance.

Il va falloir en mettre un coup comme l'on dit : les dossiers s'entassent sur le bureau et personne ne viendra les traiter à ma place. Je consulte le tableau des officiers et constate que ma semaine de garde approche à grands pas. Au moins voilà de quoi me changer les idées. J'avais tenu à rester dans le cycle établi malgré les propositions de remplacement que l'on m'avait faites. Il fallait passer outre ma douleur, juste respirer et vivre. Être de garde, partir en intervention, avoir une sollicitation physique et intellectuelle allait m'aider.

Cette semaine a été vraiment d'une tristesse affligeante : pas une seule intervention pour me détourner de ce désert psychologique. Moi qui croyais avoir de quoi m'occuper l'esprit, me voilà déçu une fois de plus. Bien terne semaine en vérité. Je n'ai eu qu'un seul appel pour me prévenir d'une banale fuite d'eau dans un magasin.

Enfin, positivons un peu. Cette semaine m'aura permis de dormir toutes les nuits sans être nullement dérangé.

Je vais tenter, durant ma période de repos, de profiter de cet acquis de sommeil. En me levant tôt je vais avoir de longues journées devant moi. Je vais en profiter pour essayer de me changer les idées. Il faut absolument que je trouve une activité pour ne plus penser à tout ça.

Nous approchons à grands pas des fêtes de fin d'année et en ce samedi après-midi il y a foule rue Saint Fé. Il est dur de penser que nous pourrions être en ces lieux pour préparer notre Noël. Autour de moi on s'affaire sur les paquets cadeaux. Des enfants aux yeux exorbités d'émerveillement, restent figés, collés aux vitrines auréolées de mille couleurs.

À l'intérieur contraste : tout bouge. Tout est bruit et agitation. Tout ceci m'exaspère.

Je décide de regagner la voiture. Tout ceci est trop bruyant pour moi. Trop de mouvements. Il va falloir que je me réhabitue progressivement à la vie et son agitation.

Pour l'heure je bats en retraite. La bataille n'est pas perdue, mais un repli stratégique est nécessaire. Je crois que j'ai dû tourner en rond sur l'autoroute autour de Marseille pendant au moins une heure. Cela m'apaise un peu de conduire. Je devrais peut-être pousser la route jusqu'à chez Vincent un de ces prochains jours, histoire de me défouler un peu sur le circuit.

Une bonne douche s'impose. Je jette sans précautions mes vêtements en tas au pied de la baignoire. J'ouvre les robinets et

une cascade fumante m'inonde. Cette sensation de massage m'apaise. Difficile de ne pas penser à tes mains sur mes épaules lorsque je rentrais fourbu. Bientôt la vapeur envahit toute la douche et je dois sortir pour ne pas finir comme une poule au pot. Au lieu de rêvasser au passé, je ferais mieux de faire attention si je veux avoir un avenir.

Une serviette nouée à la taille je me dirige vers la cuisine. Un café. Oui, c'est cela. Je vais me faire un expresso que je savourerai dans le fauteuil comme je l'ai toujours fait. Cela me détendra peut-être pour de bon.

Dehors la nuit inonde déjà le décor. Tout semble s'aplanir. Plus de montagne, plus de ville, rien que la lune et ses reflets dans l'eau. Je suis resté un peu, là comme ça, le front appuyé sur la baie vitrée à regarder dehors sans but précis.

C'est décidé, demain je vais flâner au lit et puis, si je suis courageux j'irai au Castellet pour faire quelques tours de piste avec l'Alpine.

Depuis notre accident je n'ai jamais refait de circuit. Il faut y aller. Il faut que je me prouve que cet accident n'est pas de ma faute, que je sais encore piloter.

Angoisse. Et si je n'en étais plus capable ?

Moi qui avais fait de grands projets pour cette semaine de repos me voilà à errer lamentablement. Je n'ai de goût pour rien, au-

cune envie. Cela fait trois jours que je tourne en rond dans l'appartement comme un lion en cage. Je ne suis pas allé tourner sur le circuit, je n'avais pas envie de faire le trajet jusque là-bas. C'est idiot, je sais, encore un mauvais prétexte pour rester là, à attendre un hypothétique retour qui ne se produira jamais : tu es morte. Souvent je me prends à rêver que tout cela n'est pas vrai, que je n'ai pas eu à vivre cette épreuve. Tes affaires qui commencent à prendre la poussière dans l'armoire me confirment toujours la triste vérité. Je ne suis pas dans un mauvais rêve, tout cela est bien arrivé, nous est bien arrivé.

Déjà dimanche. Le quinze décembre. Demain je retourne au bureau. Peut-être vais-je enfin trouver un sujet d'intérêt. Pour ce soir le programme est tout tracé : plateau télé et film avant d'espérer pouvoir dormir.

Le journal de vingt heures n'annonce, comme à son habitude, que des nouvelles bien peu réjouissantes. Un ferry qui faisait la liaison entre Djedda et Suez a sombré : cinq cents morts dans le naufrage. Encore une tragédie pour des centaines de familles et toutes ces questions qui naissent sur le pourquoi.

Mon dieu, mais oui. La réponse est là devant mes yeux. Pendant que défilent les images des rescapés qui témoignent de l'horreur qu'ils ont vécue, tout devient lumineux : le bateau. Comment n'y ai-je pas pensé avant ? Je vais regagner le voilier qui m'attend à Cassis.

À peine arrivé au bureau, je fais le point des affaires en cours. Le tas est impressionnant. À croire que je n'ai rien fait depuis des lustres. Cependant rien ne semble être bien urgent. Je délègue à droite et à gauche les différents dossiers afférents aux fêtes de fin d'année et qu'il faut traiter en priorité. Dès le début de l'après-midi les choses sont au clair : j'ai toujours autant de retard, mais cela peut attendre courant janvier.

Je me dirige donc vers l'administration pour poser quinze jours de congé afin de tenter d'y voir plus clair en moi. À ma grande surprise aucune opposition, aucune question ne viennent contrecarrer mes projets.

Dès la sortie du bureau direction Cassis.

Le bateau a besoin d'un coup de propre, mais je ne m'en sens pas le courage. Je vais juste changer quelques drisses et vérifier les points d'écoute et les amarres pour éviter tout problème.

À l'intérieur même constat de désolation. Tous les placards sont vides de nourriture. Marc et Pascale ont dû venir manger à bord une fois ou deux cet automne. Je fais rapidement l'inventaire des choses à acheter et me voilà déjà sur la route de la maison.

Le temps n'est pas idéal pour prendre la mer, mais à cette époque il ne faut pas espérer de miracle. Tant qu'il n'y a pas de grosses dépressions au large des côtes cela ira.

Les vieux pêcheurs me regardent passer la digue d'un air incrédule. Il est vrai que ce n'est pas la saison habituelle de sortie des

voiliers. Pour moi, pas de saison. Ce n'est pas une balade en mer que je vais faire, c'est une quête. La quête de mon avenir, si jamais il existe.

Pas de grande traversée en perspective. Je vais aller mouiller au large, à l'ombre des regards derrière une calanque dont regorge la région. Pas de risque d'être importuné par des touristes trop curieux à cette époque.

J'envoie la grand'voile, borde les écouteles et prends un cap au hasard du vent : Sud Est. Je vais mouiller quelque part entre le Cap Canaille et la calanque de Figuerolles.

Je ne cherche pas la distance, seule la solitude m'importe.

De plus, il ne serait pas sérieux de s'éloigner en haute mer, les perturbations étant fréquentes et gonflées en cette période de l'année. Je suis perdu émotionnellement, mais pas au point de me jeter dans la première galère venue.

Voilà, l'ancre est jetée. Ici personne ne viendra perturber ma retraite. Juste les vagues pour me chahuter un peu cette nuit peut-être.

Je ferai du propre sur le bateau plus tard. Ce soir je vais tenter de m'occuper un peu de moi et de dormir un peu plus tôt que d'habitude pourquoi pas. Je vais commencer par me préparer un steak avec des petites patates sautées. Profiter que la mer est à peu près calme pour faire du chaud. Il ne manquerait plus que je mette le feu au bateau et le tableau serait complet.

Peut-être vais-je enfin retrouver le goût des choses. Retrouver celui des petits plats serait un bon début.

Seul dans la carrée je mâche cette viande insipide. La rééducation sera longue.

Vu que la méthode « je m'occupe de moi » ne semble pas marcher, je vais mettre le reste de la soirée à profit. Aussitôt fini d'engouffrer mon repas je remonte sur le pont pour tenter de faire un peu de ménage. Il me faut ranger toutes les écoutes et mettre les drisses sur winch et taquet avant qu'un coup de vent ne vienne mettre sa contribution au désordre.

Seul, le voilier me paraît immense. Il y a quelques mois il me semblait que nous ne cessions d'être l'un sur l'autre dès le moindre mouvement. Je revois le film de cette traversée vers la Corse comme si c'était hier. Si proche et déjà si lointain. Tout se brouille.

Le vent dans les drisses du grand mat me semble siffler cet air que tu aimais tant. Je reste quelques instants à écouter ce bruit, cherchant à accompagner cette « pseudo mélodie » dans ma tête. Un grain me rappelle à la réalité. L'eau déferle sur le pont et je n'ai pas enfilé ma veste de quart.

Une fois de plus il faut battre en retraite.

La douceur de la serviette éponge apaise mon malaise en même temps qu'elle absorbe cette eau qui me glace le sang. Je crois qu'il ne me reste plus qu'à me coucher. Sur la table aux cartes

le carton rempli de bouquins m'invite à l'ouvrir. Plus tard, ce soir rien ne pourra plus rentrer dans mon esprit.

Allongé sur ma bannette je scrute la cabine. Sur les étagères prône un livre que tu as apporté cet été : "Les Fleurs du mal". Je n'ai aucun grief particulier contre vous Monsieur Charles Baudelaire, mais là je crois que ce soir je ne vais pas honorer votre présence.

D'un geste brusque je renverse le livre qui tombe au sol éparpillant quelques feuilles décollées.

Je me retourne, la tête dans l'oreiller et sombre dans un profond sommeil.

Cela faisait longtemps que je n'avais pas dormi aussi intensément. Les vertus de la mer sans doute. Toujours est-il que ce matin je me sens apaisé. Sous mon pied le papier crisse. Ce maudit livre. Je l'avais oublié celui-là. Pourquoi mon destin me rattrape-t-il toujours aussi vite ? Cette fois-ci c'en est trop. Je rassemble l'ouvrage effeuillé et jette l'ensemble à la poubelle. Enfin une bonne résolution.

Je profite de quelques croissants encore frais en décortiquant le journal de la veille. La une annonce « 550 morts en Égypte : la porte maudite ». Engageant lorsqu'on est sur l'eau de savoir qu'un bateau s'est débarrassé de sa porte, faisant par la même plus de cinq cents morts.

Les navires ont une vie propre, je le savais déjà. Peut-on imaginer qu'un bateau puisse se saborder lui-même ? Sans pousser la réflexion trop loin, force est d'admettre que chacun a une âme propre. Mon voilier a bien des grincements propres, ses réactions, ses caprices. Par exemple, pourquoi cette satanée écoute bâbord de yankee cherche-t-elle toujours à s'emmêler sur son winch ? Ça reste pour moi un vrai mystère.

Brave bateau, il faudra un jour que je daigne te redonner l'allure de ta jeunesse. Il est vrai que j'apporte plus de soin à l'Alpine. L'idée de le vendre pour ne pas le voir dépérir m'a souvent effleuré, mais je n'ai jamais pu jusqu'alors m'y résigner. Ce bateau je l'ai acheté avec mon père il y a longtemps. Depuis quelques années il me l'avait donné. De temps en temps il sort avec, lorsqu'ils viennent me rendre visite. Mais de moins en moins. C'est mon bateau maintenant. Je le partage avec Marc, cela m'aide à payer l'entretien et l'anneau dans le port de Cassis. Je crois que je vais le vendre rapidement maintenant. Je ne pourrais plus prendre le même plaisir qu'avant à le barrer. Une partie de son âme s'est éteinte avec Amandine.

Je vais profiter du ciel clément de ce matin pour broser le pont. De toute façon il va falloir que je m'occupe si je ne veux pas me taper la tête sur le mat. Le pont me paraît encore plus grand qu'hier.

Cela fait une heure que je frotte. L'eau de mer n'est pas la meilleure pour faire du travail propre. Là n'est pas le problème. J'ai enfin réussi à avoir une occupation qui m'a ôté ton visage de l'esprit. Comprend bien Amandine, loin de moi l'idée de t'oublier. J'essaye seulement de réapprendre à vivre. Je ne suis pas mécontent du résultat : le pont a un aspect moins pouilleux. De là à dire qu'il est propre...

Jour après jour la vie reprend son cours. Une petite victoire chaque jour.

Un livre part là, un petit plat par ci. Cela fait déjà dix jours que je suis seul au milieu des calanques. Le temps déplorable m'a empêché de mettre le nez dehors depuis trois jours. Heureusement qu'il y avait ce carton de livres. Du coup j'ai relu avec un peu de joie « La nuit des temps » de Barjavel. J'ai toujours adoré ce livre.

Trois jours aussi à ranger les placards les uns après les autres et à recommencer. Je connais leur agencement par cœur. Je pourrais faire un inventaire précis sans avoir à en ouvrir un seul.

À la radio du littoral la météo n'annonce pas d'accalmie. Les renseignements pris au sémaphore avec la VHF ne font que me confirmer que la dépression est bien installée sur nos côtes. Il y a même un coup de mer qui est prévu pour demain soir. En même temps je m'attendais à quoi en prenant la mer en plein hiver ?

Je vais devoir lever l'ancre avant demain, car la situation risque de dégénérer et je n'ai pas envie de faire les deux heures de route estimées dans la tempête. Déjà les vents contraires vont m'obliger à tirer des bords, alors point trop n'en faut. Ça s'annonce un peu sportif le retour, il faut que je me hâte un peu pour pouvoir partir de bonne heure et naviguer de jour, ce sera plus sécurisant. Enfin j'aperçois le chenal d'accès au port. Cela n'a pas été trop difficile, mais cela m'a paru interminable. Il a quand même fallu que je tire un nombre de bords incalculables pour avancer avec ces vents contraires. Satanée dépression, je suis exténué maintenant. Je crois qu'en quelques heures j'ai perdu tout le bénéfice du repos accumulé pendant cette retraite.

Ces quelques jours solitaires m'ont permis d'y voir plus clair. J'en suis arrivé à la conclusion qu'un changement s'impose. Il faut changer d'air pour pouvoir redémarrer. Je vais quitter tout ce qui me lie encore à toi pour espérer renaître de nos cendres. Ma résolution est prise : je vais tout vendre, l'appartement, le bateau. Je ne vais conserver que ma bonne vieille Alpine et demander ma mutation. Ce point ne devrait pas poser trop de problèmes. J'ai en effet un certain nombre de contacts dans la profession. Je pense que je vais essayer de me poser au Havre. Certes la région tranche complètement, mais au moins je garderai le même type d'emploi. Enfin, si la place que l'on m'avait proposée peu de temps avant notre rencontre est toujours disponible. Rien n'est plus sûr, mais je verrais bien.

C'est ainsi qu'à mon retour, je passe la digue de Cassis non pas moins triste, mais tout au moins un peu plus serein. J'ai même retrouvé un peu de motivation.

- XI -

Le coup du Havre ça n'a pas marché. Il y avait bien un nouveau poste de libre, mais je n'ai pas été retenu. La place a été prise par un autre. Un gars qui « rentrait au pays » comme l'on dit. On m'a fait savoir les raisons du refus de ma candidature : rien à voir avec mes compétences, mais ils ont eu un peu peur d'embaucher un « sudiste », peur que je ne m'acclimate pas à la région. Je comprends leur réticence, ici nous avons les mêmes quand on voit débarquer des « yankees ». C'est comme ça qu'on appelle les gens du nord ici.

Il est assez difficile de couper les ponts en fait, de faire table rase de son passé et de redémarrer une nouvelle vie. Surtout dans une région qui n'a rien à voir avec la sienne. Plus on vieillit, plus c'est difficile, je le savais, mais j'y avais cru, et je crois encore en être capable. J'étais un peu déçu, j'y avais vraiment cru en fait. J'avais peut-être placé un peu trop d'espoir là-dedans.

Ce n'est pas grave, je ne suis pas à la rue, j'ai déjà un poste, un appartement. Et puis j'ai tous mes amis ici. Peut-être j'essayerai à nouveau ailleurs, peut-être pas. Je ne suis plus sûr maintenant.

J'avais pris une semaine de congés pour monter là-haut, en Normandie. Lorsque j'étais petit, pour moi cette région était celle des Américains. La seule chose que je connaissais de la Normandie c'est ce que j'en avais vu dans « Le jour le plus long », pour vous dire ma connaissance géographique de la France. Comme tout bon sudiste qui se respecte, le nord commençait pour moi au-dessus de Lyon.

Moi, en réalité, je ne l'étais que d'adoption, sudiste. Mais avec les années j'en étais venu à réagir comme eux, à parler un peu comme eux même. On se moquait souvent de moi pour ça d'ailleurs : jamais vraiment marseillais, mais plus vraiment un « parisien » non plus. Ici je passais pour un nordiste et chez moi, dans ma famille je passais pour un sudiste.

J'en avais profité pour me balader un peu dans la région. Au niveau boulot, cela me convenait : il y avait des zones rurales, des autoroutes et grosse agglomération, une grande zone industrialo-portuaire et la mer. Côté vie, bien sûr le climat n'était pas celui de la région marseillaise, mais la région était sympa et verte. Tellement verte ! C'est la première chose que j'avais remarquée en arrivant dans les environs du Havre. Quand on arrive la vue est moins romantique avec toutes les cheminées des industries pétrolières. Mais la ville et le front de mer sont sympas.

De toute façon il fallait que j'essaye de voir autre chose. Peut-être cela m'aiderait-il à tourner la page. Alors ici ou ailleurs, pour moi c'était pareil.

J'avais rendez-vous à la caserne centrale avec le chef de corps. J'étais convoqué pour le milieu de la matinée.

Je n'étais pas seul dans la salle de réception de la caserne qui servait pour l'occasion d'antichambre du jury de recrutement. Nous étions cinq à attendre patiemment de passer notre entretien. Au regard de l'âge, j'imagine que ce ne sont que des mutations, pas de jeunot sur la liste des concurrents. Il va falloir être bon !

Il y avait un bronze gigantesque posé sur un pied en bois représentant un pompier avec un enfant dans les bras. L'ensemble faisait au moins un mètre cinquante, cela m'a surpris en rentrant dans la salle. Au mur il y avait un cadre avec la médaille et le diplôme de la Légion d'honneur. Dessus était mentionné le nom d'un commandant. J'ai su plus tard que c'était celui du chef de corps à l'époque de la Seconde Guerre mondiale. Il avait été déporté et fusillé pour avoir refusé d'abandonner la ville lorsque les nazis étaient arrivés.

Ce centre de secours semble avoir eu une histoire chaotique. En arrivant, j'ai vu la plaque des collègues morts au feu. La liste est impressionnante, je n'avais que rarement vu une plaque aussi grande pour un seul centre de secours. Cela m'avait donné la chair de poule en entrant. Il y avait beaucoup de motifs différents : feu de bateau, de hangar, d'usine. En face du dernier nom,

il y avait la date 1984, ce n'était pas si ancien que ça. Il devait y avoir ici des gens encore en activité qui ont connu ce pauvre collègue.

Mais il fallait oublier tout cela. Il fallait rester concentré pour réussir l'entretien. Oh bien sûr, je ne jouais ni ma vie ni ma carrière, mais je voulais réussir. C'était pour moi une opportunité comme il n'y en aurait peut-être pas beaucoup comme celle-là. Un poste pile dans mes compétences...

Un coup pour rien.

Ce n'est pas grave.

Dès que j'ai eu la réponse, j'ai tout de suite averti le colonel. Il m'avait soutenu pour la demande. Il m'a soutenu pour rester. Je savais qu'il comprenait l'objet de cet essai, que ce n'était pas dirigé contre mon poste ici. Il s'avère qu'après cela je n'ai jamais plus regardé les offres de mutation. J'ai ressenti ça comme un signe, comme si quelque chose, quelqu'un voulait que je reste là. C'est sûrement un peu bête, mais j'avais interprété ce refus comme cela. Un moyen peut-être de me protéger de l'échec. Ou alors un peu peur de partir vraiment, de m'éloigner de toi. Aujourd'hui encore, je ne sais pas.

La vie avait repris son cours, petit à petit. J'essayais de me reconstruire, jour après jour. Sans trop y croire, mais en faisant quand même des efforts. Je me noyais dans le travail. J'y passais beaucoup de temps, trop. Je me suis même fait rappeler à l'ordre

à cause de ça. Le patron m'avait obligé à prendre quelques jours de congé. Il est vrai que la fatigue s'accumulait et que je maigrissais. J'étais dans une espèce de fuite en avant sans m'en rendre compte. Heureusement, mon entourage veillait pour moi. Résigné, j'avais donc pris quelques jours pour me reposer. Je suis allé plusieurs fois sur la jetée pour prendre l'air les jours où le temps était clément. Je restais là, tranquillement assis sur un banc à regarder la mer et les gens qui flânaient sur la plage. Mais je ne me suis jamais arrêté au Titanic. Pas tout seul. Je suis pourtant passé devant l'entrée assez souvent. Mais je n'ai jamais pu me résoudre à pousser la porte. Je sais, c'est un peu stupide, si Papé me voyait passer, il serait en colère que je n'entre pas le saluer et il aurait grandement raison.

Cela faisait longtemps maintenant que je n'avais pas mis les pieds au Titanic. Ce n'était plus pareil. Tu n'y étais plus. Tu n'y serais plus jamais. À chaque fois que j'y étais retourné après ta mort, j'avais eu l'impression de te voir assise à une table. Cette pensée m'obsède et m'effraie. Je crois que je n'ose plus y aller en fait. Ce bar est pourtant une partie de moi, la maison de notre famille de copains.

Pascale m'a téléphoné, elle veut que l'on y aille aujourd'hui. J'ai bien essayé d'esquiver en trouvant une excuse bidon, mais cela n'avait pas marché. Elle me connaît bien depuis le temps. Elle passe même me prendre à la maison pour être sûre que

j'irai. Pris au piège, je ne peux pas m'échapper ce coup-ci. Je n'ai plus qu'à attendre qu'elle arrive.

Nous y sommes déjà. Je n'ai pas vu le temps du trajet depuis la maison passer. Nous finissons à pied le peu qui nous sépare de l'entrée du bar. Le temps est clément. Nous sommes déjà en mars. Cela fait presque six mois déjà que tu n'es plus là et j'ai toujours l'impression que c'était hier.

Le temps semble ne pas passer. Comme si, depuis ce satané jour, je m'étais réveillé dans un monde parallèle. C'est exactement ça, c'est le sentiment que j'ai : je suis dans un monde parallèle d'où je contemple l'autre, le vrai, depuis une petite lucarne. Un monde où le temps est décuplé. Un monde où rien ne se passe comme avant.

Pascale me tire par le bras. Je m'étais arrêté de marcher sans m'en rendre compte.

— Viens, Xavier, juste un café et après on ira marcher si tu veux.

— Oui, oui, j'arrive, excuse-moi, je pensais à un truc.

— Un truc oui, reprit elle.

— Non non, je te jure ça va.

Je savais que ce petit mensonge ne l'avait pas dupé, mais elle fit comme si c'était le cas. Je ressens comme un frisson au moment où je passe la porte. Papé me fait un salut furtif. La salle est

pleine à cette heure-là. Il nous fait signe pour nous désigner une table libre et nous fait comprendre qu'il viendra plus tard.

Nous nous installons. Je n'ai aucun plaisir d'être là. Je pensais que cela serait plus dur que cela ne l'est en réalité. Mais non, en revanche, aucun plaisir. Pascale tente quelques mots pour me changer les idées. Mais je ne suis pas vraiment avec elle et je crois qu'elle s'en est rendu compte. Je m'en excuse rapidement. Je vois à son regard qu'elle est en fait aussi mal à l'aise que moi. Ce jour-là nous n'avons pas passé beaucoup de temps au Titanic. Nous avons fini la soirée sur la jetée à marcher. Pascale avait pris mon bras et avait collé sa tête sur mon épaule. Je savais qu'il n'y avait aucune malice dans ce geste. Nous avons marché comme cela, collés l'un à l'autre jusqu'au bord de la mer.

Nous avons tous les deux profité de ce moment chacun à notre façon. Nous avons l'impression l'un et l'autre d'être un peu avec toi. Cette promenade m'a fait énormément de bien. C'est la fraîcheur de l'air qui nous a rappelés dans ce monde et nous a fait rebrousser chemin. Au moment de regagner la voiture, j'ai pris Pascale dans mes bras et je lui ai déposé un baiser tendre sur le front. J'ai failli étouffer tellement elle me sera fort cette fois-là. J'ai furtivement aperçu qu'une larme coulait et ruisselait sur sa joue. Elle se mit sur la pointe des pieds et m'embrassa doucement sur la joue. Nos regards se sont croisés. Elle a arrêté de pleurer et m'a adressé un sourire affectueux.

Nous étions tous les deux sur la même longueur d'onde. C'est elle qui avait fait tout ce qu'elle avait pu pour pousser sa sœur

dans mes bras, même s'il faut bien l'avouer elle n'avait pas eu à forcer beaucoup.

J'aimais bien Pascale. Cette fille était franche, spontanée et tellement saine. Je la connaissais bien, cela faisait longtemps maintenant que l'on se côtoyait avec elle et Marc. Notre moment câlin n'avait rien de malsain ou de déplacé. Nous étions comme frère et sœur, unis dans la douleur.

Elle m'a déposé à la maison et a regagné la sienne pour dîner avec son homme. Marc est vraiment un ami sincère et compréhensif. Depuis ta mort il laisse Pascale passer beaucoup de temps avec moi. Il nous connaît bien l'un et l'autre. Il sait qu'il n'a aucune raison d'être jaloux.

Cette balade maritime m'avait ouvert l'appétit. J'ai pour la première fois depuis longtemps réussi à manger avec envie. Je n'ai pas trouvé plus de saveur aux aliments que d'habitude mais j'avais déjà l'envie. J'avais même pris un peu de temps pour me préparer un petit plat. Et ça, pour moi, cela semblait être un grand pas. J'étais content de cette petite victoire. Je dois l'avouer, cette nuit-là j'ai même très bien dormi. Peut-être vais-je enfin pouvoir avancer un peu.

L'année 92 est passée à une vitesse extrême. Je n'ai pas eu l'impression de vivre. Juste la sensation de survivre, de tenter de rester à la surface alors qu'une force venue de je ne sais où tentait de m'attirer vers le fond. Les jours ont succédé aux jours.

J'ai eu le sentiment que l'année est restée figée alors que le temps se dérobaît devant moi. Les gardes remplacent les récupérations, les interventions succèdent aux périodes calmes. Le calendrier défile sans que je n'y puisse rien.

L'été et ses saveurs sucrés, ses jours rallongés est déjà loin. Je n'ai rien fait, je n'ai pas profité des beaux jours, pas été traîner sur la plage. Je n'ai pas eu de congé cet été en fait, juste quelques jours de repos de temps à autre. Je n'ai pas eu de coupure, pas vu de rupture. La seule chose dont je me souviens vraiment c'est que cela a été relativement calme sur le front des feux de forêt. Une année très calme même, sauf pour nos collègues corses qui ont eu à faire face à des incendies plus virulents qu'à l'habitude. La Corse...

Je ne m'étais pas proposé pour les renforts lorsqu'il avait fallu envoyer des équipes là-bas. Je crois qu'une fois sur place je n'aurais pas pu être efficace sur le terrain.

Et déjà nous voilà arrivés à cette date que je redoutais tant. Octobre et ses arbres jaunissants, les tapis de feuilles au sol et les jours gris qui s'installent. Je vais aller te voir aujourd'hui. J'ai peur de ce moment, mais je sais que je vais y aller quand même. Un anniversaire, cela ne se rate pas, même s'il est triste.

Un an. Cela fait désormais un an que nous sommes séparés. Un an que cette pièce mécanique défectueuse m'a privé de toi. Un an d'errance et de doutes, de chagrin et de questions. Il faut que je reprenne ma vie. Pas comme s'il ne s'était rien passé, non,

mais en vivant avec cette douloureuse expérience. J'étais assez déboussolé en fait. D'un côté je souhaitais quelque part au fond de moi t'oublier pour pouvoir avancer, et de l'autre côté, j'avais honte de cette pensée.

Et j'avais peur de vraiment t'oublier en fait. D'oublier ton visage. Déjà je ne me rappelais plus la sensation du contact de tes mains sur ma peau. L'idée de pouvoir oublier ton visage me terrorisait. Je regardais régulièrement les photos de toi prises lors de nos vacances sur le bateau en Corse. Cela m'aidait à graver ton sourire dans mes souvenirs. Mais s'il te plaît, rends-moi ma vie. Je veux revivre comme avant, mais avec un morceau de toi dans mon âme. Juste ça.

Je sais, je suis un peu stupide de causer comme si tu étais toujours là à mes côtés. Mais cela me fait du bien, cela me calme. Alors aujourd'hui encore, je vais aller sur ta tombe et je vais te causer. Te raconter mes journées sans toi, mes nuits de cauchemars, mes repas insipides. Te raconter ma douleur et celle de ta sœur. Te dire comment j'essaye de me relever, comment je tente de survivre. Oui, un an de survie déjà. Je ne suis jamais repassé sur cette route. J'ai des frissons à chaque fois que je vois une AX de la même couleur que la tienne. Je me surprends même parfois à me pencher pour regarder si ce n'est pas toi qui es à l'intérieur. Je sais, c'est vraiment bête, mais je n'y peux rien.

Je sais que Pascale va aussi te rendre visite aujourd'hui. Nous nous rencontrerons sûrement. Je sais que nous allons pleurer ensemble. Cela ne changera rien, mais nous allons pleurer, je le sais.

J'ai ressenti un malaise durant toute la journée. J'ai même eu l'impression d'avoir toutes les douleurs de l'accident qui se réveillaient. Je sais que tout cela n'est que le fruit de mon cerveau et que ces douleurs n'existent pas. Mais elles m'ont semblé tellement réelles.

Je n'ai pas croisé Pascale, mais je sais qu'elle est passée, il y avait de belles fleurs fraîches sur ta tombe. Exactement celles que tu préférerais, ça ne pouvait être qu'elle, j'en suis sûr. Je ne sais pas combien de temps je suis réellement resté auprès de toi. La pluie m'a délogée, sinon je crois que j'y serais encore. Je n'arrivais pas à me résoudre à repartir. J'ai passé une grande partie de l'après-midi la main sur le marbre froid à le caresser doucement comme si tu pouvais me sentir.

Cette journée est enfin terminée.

Je savais qu'elle allait être éreintante. Je ne pensais pas que cela serait à ce point. Je me doute bien que cela peut paraître étrange, mais cela ne change rien à ma peine. C'est juste que cette douleur était encore plus forte aujourd'hui. Et là c'était trop pour moi. Je n'ai pas mangé ce soir. Je savais que je ne pourrais rien avaler. Je me suis couché en rentrant et j'ai pris un cachet pour m'aider à dormir.

Je n'ai pas essayé à nouveau de partir. Plus envie, plus réellement ressenti le besoin. Petit à petit je me suis fait à cette idée de solitude. À l'idée de continuer à vivre ici aussi. En fait je crois que je ne pourrais pas partir maintenant que j'y pense vraiment. Et sans que je n'y prête attention, les semaines ont défilé. Les années aussi.

Deux hivers sont déjà passés. Nous avons même eu de la neige ici. Ce n'est pas habituel dans la région et cela avait mis un joli bazar en ville. Aux informations régionales j'avais même vu que sur la côte niçoise les palmiers avaient gelé. Et ce printemps, tout ce froid, cela avait quelque peu terni la fête du mimosa là-bas.

Mais tout cela était déjà du passé. Déjà les touristes étaient revenus. On était en août. Le soleil ruisselait de partout le long des plages. La chaleur était accablante, comme à l'habitude. Et depuis quelques jours, pas un brin de vent, le mistral avait déserté. C'était intenable.

J'ai voulu aller prendre un verre en terrasse au Titanic. J'avais été obligé de rebrousser chemin tellement il y avait de monde. J'essayerai plus tard, j'irai saluer Papé et les serveurs. J'ai fini sur un banc sur la jetée, à contempler les touristes étalés dans le sable tel des saucisses que l'on fait frire sur une plaque. Cette image me donnait vraiment cette sensation. Je souriais tout seul sur mon banc. Je devais avoir l'air d'un bienheureux un peu benêt ! Je recommençais à sourire depuis peu.

L'accident avait eu lieu il y a deux ans et demi maintenant. Je commençais à renaître au fur et à mesure que le temps passait. Chaque jour apportait son petit avancement, sa petite victoire. Enfin !

J'avais même repris la conduite. Le week-end, j'allais régulièrement au Castellet pour tourner un peu. J'y trouvais à nouveau du plaisir. C'était bien. Enfin je crois.

- XII -

Les essais étaient quotidiens maintenant. J'ai eu du mal au début. Le soir j'étais courbaturé, vidé comme l'on dit. Vincent avait engagé un masseur avec l'autorisation du patron le premier mois. J'avoue que cela m'avait bien aidé. L'entraîneur sportif de l'entreprise du patron avait aussi été mis à ma disposition pour quelque temps. Il m'avait encadré les premiers temps pour des séances de musculation. Il m'avait aussi montré comment ne pas faire de fautes et comment m'entraîner tout seul. La priorité était de muscler mes épaules et ma nuque afin de protéger mes cervicales des vibrations et des pressions latérales dans les virages.

Les séances sportives, cela me faisait du bien. J'ai aussi repris l'habitude de courir. J'y allais au petit matin, avant de me rendre sur le circuit. En ce moment il faisait encore frais le matin, c'était agréable. Et puis c'était bon pour démarrer la journée. Une douche rapide après cela, un verre de jus d'orange, comme d'habitude, et j'étais fin prêt pour me rendre au circuit et attaquer réellement la journée.

Le championnat avait débuté déjà depuis quelques mois maintenant. Les premières courses n'avaient pas été fantastiques. J'avais eu peur d'abîmer la voiture. Alors dans les virages je n'étais pas trop incisif et le résultat s'en est tout de suite ressenti. Mais ça c'était au début. Aujourd'hui ça allait mieux. J'avais trouvé mes marques, la peur avait disparu. Bien entendu j'avais toujours des appréhensions, mais ce n'était pas pareil. C'était normal. Il faut avoir du stress pour rester vigilant. Si l'on n'a plus de barrières psychologiques, on prend des risques inconsidérés. J'avais appris ça quand j'étais pompier.

J'avais réussi à finir toutes les courses et pas dans les derniers. C'était un score honorable. Bien sûr, nous étions loin des avants postes mais nous amassions de l'expérience, des données et c'était le plus important. Et ramener la voiture sans dégâts était une bonne chose pour l'équipe : moins de travail, moins de dépense.

La dernière course il y a quinze jours n'avait pas été trop mal. L'ensemble de l'équipe avait bien travaillé, la voiture avait bien marché. On avait fini neuvième, une excellente position pour nous, le patron de l'écurie était très satisfait. C'était assez prometteur. Il fallait maintenant transformer cet essai et capitaliser nos acquis. Ce ne serait pas facile, mais cette position avait boosté le moral de tout le monde.

Ce matin justement on allait décortiquer la course de l'autre jour. On ne l'a pas fait avant pour laisser le temps aux ingénieurs

d'analyser les données de la voiture et de les poser sur les endroits du circuit. C'est une nouvelle technique qu'ils utilisent : essayer de superposer les performances avec l'endroit où la voiture se trouve sur le circuit au moment où la donnée est enregistrée. Les grosses écuries utilisent des GPS pour ça. Mais c'est hors de prix, nous on ne peut pas le faire.

Alors on triche un peu. Paul et ses gars, ils ont cherché le moyen de contourner l'utilisation d'un GPS et ils ont trouvé une solution. Ils ont installé une petite caméra dans la voiture et ils ont synchronisé la bande d'enregistrement vidéo sur l'ordinateur qui relève les données de la voiture. À la fin de la course, il ne reste plus qu'à récupérer le tout. Bien sûr ce n'est pas aussi fiable et aussi précis que le système satellite des GPS, mais cela reste un sacré plus pour nous. C'est un gros travail d'analyse au retour à la maison, mais cela devrait être payant à moyen terme. Avec cette astuce, nous avons de l'avance technique sur toutes les autres petites écuries. On va gagner du temps sur les réglages, on va pouvoir comprendre ce qui se passe dans la voiture.

Donc ce matin Paul nous présente les résultats de la dernière course.

La chose la plus flagrante c'est que l'on voit que la voiture manque de puissance en sortie de virage. Il y a comme un frein à l'accélération à chaque sortie de courbe. Moi je crois que c'est

à cause de moi, j'accélère trop tard, je n'ai pas les bonnes trajectoires alors je ne peux pas mettre tous les gaz qu'il faudrait pour redonner assez de vitesse à la voiture. J'ai encore quelques hésitations. Paul, lui il pense que c'est un réglage à faire sur le châssis. Son collègue Michel, le responsable châssis, est d'ailleurs d'accord avec lui.

Ensuite ce manque de puissance se retrouve toujours en fin de ligne droite. Ça je l'avais ressenti. Même pédale à fond, je n'ai pas eu l'impression que le moteur était au maximum de ses possibilités. Les techniciens pensent que c'est simplement un problème d'appuis aérodynamique sur l'aileron arrière. On ne peut rien y faire, chaque circuit nécessite des réglages particuliers. En plus si l'on « allège » l'aileron, on sera moins stable dans les courbes serrées. Il faut juste trouver le bon compromis. Ils vont noter tout cela dans un fichier pour se rappeler des réglages a priori nécessaires sur chaque circuit.

Toute la matinée fut consacrée à cette analyse. Au bout d'un moment j'avais un peu décroché de la discussion. On s'était regardé avec Étienne, on avait l'impression de regarder des extra-terrestres parler. Les termes techniques utilisés dépassaient largement nos connaissances. Ils avaient l'air de se comprendre entre eux et c'était le principal. À la fin, la seule chose que j'avais retenue, c'est que cet après-midi, je n'aurais pas la voiture ! Ils allaient changer des choses sur le châssis et la barder de capteurs pour essayer de comprendre ses réactions.

Du coup, on allait rouler ensemble avec Étienne. Il était toujours là pour les débriefings, même si cela ne le concernait pas vraiment, nous n'avions pas encore commencé la compétition en rallye. Sa présence était quand même importante. Il avait ainsi toutes les informations sur l'équipe et n'était pas mis à l'écart, et ça, c'était très important pour notre complicité dans l'autre voiture.

Nous avons commencé par tourner un peu sur le circuit, histoire de bien chauffer la mécanique et de s'exercer au guidage. Il n'y avait personne sur le circuit, il était réservé pour nous pour la journée. Alors on l'avait parcouru à l'envers. Très déstabilisant. Je ne retrouvais plus mes enchaînements, j'étais donc obligé d'écouter les informations transmises par Étienne, lui faire confiance pour les difficultés, les rapports de boîte et les vitesses maximales des courbes. Déstabilisant, mais excitant. J'aimais bien cette configuration en duo en fait. Je me suis habitué rapidement.

Au début cela faisait bizarre d'être obligé de se fier à quelqu'un d'autre pour arriver à conduire. Mais à présent, j'avais totalement confiance en Étienne et c'était même l'inverse : dans la Cup, je me sentais un peu seul. En fait c'est complètement à l'opposé de ce à quoi je m'attendais. J'ai presque plus de mal maintenant sans guidage.

On ne s'en était pas trop mal sorti avec le circuit à l'envers. On commençait à vraiment bien prendre nos marques ensemble.

Comme les autres étaient occupés avec la Cup, nous avons décidé d'aller faire un peu de terre après cela. La rallye est homologuée et assurée donc on pouvait aller sur la route comme on voulait avec celle-là. Bien sûr on ne passait pas inaperçu sur les routes de campagne, mais ce n'était pas désagréable.

Il y avait une ancienne carrière dans les environs. Le site servait aux propriétaires de 4X4 pour s'amuser un peu. C'était un terrain officieux, il n'y avait aucune sécurité, aucun encadrement sur ce site, chacun était responsable de ses actes. C'était une ancienne mine à ciel ouvert ou un truc dans ce genre.

Il y avait un chemin circulaire à flanc de colline qui descendait jusqu'au fond. Ça grimpait bien et c'était assez large pour s'amuser un peu, les camions passaient là avant. Vu d'en haut c'était assez impressionnant, cela paraissait immense. En bas, tout au fond, il y avait une surface assez grande, avec des zones plates, des cuvettes et quelques monticules de pierres qui avec le temps s'étaient arrondis. Au tiers de la descente, on pouvait bifurquer sur un plateau avoisinant qui leur servait de site pour faire les concassages. Il restait encore certaines infrastructures à l'abandon, mais on pouvait y rouler sans problème.

L'endroit était connu, les autorités fermaient les yeux, car pendant ce temps-là, personne ne roulait dans les collines environnantes. Cela arrangeait tout le monde. L'accès y était facile et on pouvait prendre du plaisir sans prendre trop de risques. C'était bien pour les amateurs de sensations fortes. De temps en temps, le site servait même à certaines marques automobiles

pour organiser des démonstrations de tout terrain avec l'accord de la préfecture.

Pour nous, c'était un terrain de chasse pratique, lorsqu'il était désert, cela nous permettait de rouler un peu, de s'habituer aux réactions de la voiture sur la terre rocailleuse de la carrière. Et puis c'était à côté du circuit, on y était rapidement. Ça nous servait à faire quelques tests et entraînements. On pouvait ainsi vérifier rapidement si les changements faits sur la voiture étaient une bonne chose ou non.

Pour les vrais essais, on emmenait la voiture vers Canjuers où il y avait de réelles possibilités de rouler. On pouvait y faire de vraies spéciales comme lors des compétitions. Mais c'était un peu plus loin. Il fallait partir pour la journée et mettre la voiture sur un plateau. À chaque fois c'était toute une expédition, on perdait beaucoup de temps.

Ici, on avait même réussi à faire un circuit fictif. Quand on voulait vraiment rouler fort, on emmenait quelques techniciens avec nous qui se mettaient aux endroits stratégiques de la carrière pour s'assurer que personne ne viendrait couper notre tracé. La semaine, on était assez tranquille en fait, du monde, il y avait surtout le week-end. Les gens étaient compréhensifs, ils venaient même pour le spectacle, cela commençait à devenir gênant. Le bouche à oreille avait fonctionné et il y avait de plus en plus de badauds pour nous regarder tourner. Ce n'était pas bon. On allait bientôt de voir arrêter cela avant qu'il arrive un ennui.

Aujourd'hui on allait rester calme. Le but était de faire un peu de franchissements et de la technique. Éric, un technicien de l'équipe était venu avec nous. Il avait emmené des cônes de lu-beck, ces cônes orange que l'on met au bord des routes pour les travaux. Avec ça, au fond de la carrière, sur une partie dégagée, il avait fait un petit tracé en rond avec beaucoup de virages et des « s » qui se succèdent. On allait travailler les enchaînements des courbes et les trajectoires.

Au bout d'un moment on avait été obligé de faire une pause. Bien sûr on en avait besoin physiquement et il fallait que l'on se réhydrate, passer son temps à tourner le volant dans tous les sens était éprouvant pour tous les muscles. Mais la vraie raison c'était qu'à force de tourner en rond, on avait levé tellement de poussière que tout le fond de la carrière était maintenant sous un épais nuage blanchâtre. Je crois que la séance était finie pour aujourd'hui.

On avait bien travaillé. Éric changeait les cônes de place tous les trois ou quatre tours. Étienne faisait le tracé à pied avec moi et rédigeait son road-book. Et après on prenait la voiture et on tournait. C'était un bon exercice, cela m'obligeait à totalement faire confiance à Étienne et lui, cela lui permettait de se familiariser à nouveau avec la prise de note rapide et la lecture du book. Nous avons enchaîné les virages et les travers. La conduite sur les cailloux est très délicate, cela se défile sous les roues, c'est assez difficile à anticiper.

À notre retour Paul nous interpelle.

— Tu te sens encore un peu de jus ? Tu pourrais faire quelques tours pour nous ? On voudrait vérifier deux trois choses sur la configuration.

— OK, pas de problème. Tu me laisses quelques minutes. Il faut vraiment que je me douche, j'ai l'impression d'avoir du sable dans le gosier. Je ne te dis pas la poussière dans la carrière aujourd'hui.

— Oui oui, c'est bon. On n'est pas aux pièces. Fais un break, pas de problème. Rejoins-moi à la cafétéria quand tu seras prêt.

— D'accord, à tout de suite, je ne serais pas long.

De retour à la terrasse, je retrouve les autres. Étienne est resté, il veut voir ce qu'ils ont bidouillé les ingénieurs, ça l'amuse de les voir tester plein de trucs différents. Il est vrai que des fois, Paul et Michel on dirait des gosses à qui on a donné une boîte de petit chimiste, ils testent. Mais bon, il faut bien admettre que jusqu'à présent, leurs combines nous ont plutôt réussies.

Paul m'explique les besoins qu'il a pour les quelques minutes à venir.

— Voilà Xavier, on a mis des capteurs sur le châssis pour observer les paramètres dans les courbes. Ce qu'il faudrait c'est que tu fasses un tour ou deux.

— C'est tout ? Je devrais y arriver dis-je en rigolant.

— Attends, ça serait trop simple.

— Ah ! Je me disais aussi. Pour un Paul, ce truc était trop simple.

— Idiot ! Bon il faudrait que tu arrives vite dans les courbes, tu freines fort, et tu réaccélères à fond en sortie. Entre les virages on s'en moque, on ne cherche pas la performance au tour.

— OK. Tu veux voir quoi en fait ?

— Hé bien avec Michel on veut voir s'il y a des déformations au niveau du châssis quand elle s'affaisse dans les virages. Cela pourrait expliquer le manque de puissance à la sortie. On perd de l'aérodynamisme et de la motricité, comme si l'effet de sol décollait légèrement le train arrière. Il faut qu'on trouve.

— OK, mais avec vos bêtises, on risque le tête à queue là.

— Je sais, me répond sereinement Paul. On ne risque rien ici sauf à casser quelques sondes. Ce n'est pas grave. Mais le mieux serait que tu restes quand même sur la piste. Si tu n'es pas rapide ce n'est pas grave, ce qu'il faut c'est vraiment qu'il y ait de gros écarts de vitesse entre l'entrée de la courbe et dedans.

— Ah OK, donc si je suis un peu lent à l'entrée ce qu'il faut c'est quand même freiner fort pour déformer le châssis.

— Oui c'est ce que l'on veut voir. C'est flexible, c'est fait pour. Ce qu'il faut juste c'est trouver le bon équilibre. Il faut jouer sur les barres antiroulis.

— D'accord je crois que j'ai compris.

— Ce qui serait bien c'est que les deux derniers virages du dernier tour, tu sois carrément à l'arrêt à la sortie de la courbe. Essaie juste de garder la trajectoire.

— Allez, c'est parti pour les tours de manège !

Je m'étais bien amusé en fait à ce jeu idiot du freinage sec. Les premiers virages j'avais failli me faire entraîner, mais c'était bon, j'étais resté sur la piste. Cet exercice pas très académique m'a aussi servi personnellement. Cela m'a permis de voir les réactions de la voiture quand on fait un freinage d'urgence. Et puis c'est instructif de voir comment la voiture réagit quand tu écrases le frein et qu'elle n'est pas correctement à plat. Très instructif ! Cela donne des sueurs et des crampes dans les mains, mais l'expérience est enrichissante.

Je pense qu'en course cela me servira. Je pourrais peut-être rattraper un peu plus si je fais un travers. Cela me permettra aussi de freiner plus tard. Je vais reconduire ce genre d'exercices, c'est bon pour la technique en virage. Mais par petites touches, c'est extrêmement fatigant.

Paul et Michel avaient l'air content en regardant les premières données. Ils avaient ce qu'ils voulaient. Ils allaient travailler avec ça maintenant. On pense avoir les résultats et en savoir plus d'ici un à deux jours, le temps que les ordinateurs travaillent.

C'était fini pour aujourd'hui, je pouvais rentrer au studio. La voiture est bâchée, le box fermé, toutes les sécurités ont été mises.

Quelques minutes de route et je suis au repos.

- XIII -

Le tour de chauffe débute dans huit minutes. Il faut regagner la ligne de départ.

Les voitures quittent leur stand les unes après les autres dans un bruit de moteurs assez intenable. Les techniciens s'affairent aux dernières vérifications. Les box se vident les uns après les autres.

Toute l'équipe a fait un travail fantastique ces derniers jours. Michel avait trouvé ce qui nous handicapait avec le châssis et il avait résolu le problème. C'était une affaire réglée maintenant. Les essais que l'on avait faits avec les histoires de freinage dans les virages, cela avait permis de trouver d'où venaient les soucis d'accélération que nous avions.

Les couvertures chauffantes sont enlevées et les roues sont montées sur la voiture. Le moteur tourne depuis quelques minutes, l'huile est à bonne température. Tous les voyants moteur sont au vert. Nous sommes prêts.

Je prends une dernière gorgée d'eau, j'enfile ma cagoule ignifugée et mets mon casque. Un mécanicien m'aide à serrer le harnais du siège baquet. Ça y est, nous revoilà à l'heure de vérité. Nous avons créé la sensation la course dernière, du coup, pas mal de gens nous attendent au tournant. Une jeune équipe qui marque des points cela se voit assez rarement surtout dès ses premières courses.

Il y avait eu beaucoup de journalistes spécialisés autour de notre box ce matin, je n'étais pas habitué à cela. Bien sûr, les journalistes je connaissais, j'avais plusieurs fois été interviewé pour des interventions pompier, mais j'avais rarement vu autant de photographes autour de moi. D'habitude ils étaient là pour l'événement, pour le fait divers. Et là, cette fois-là, l'événement, c'était moi et la voiture. C'est ça qui était nouveau pour moi.

Les voitures sont alignées sur la ligne de départ. Je suis sur la sixième ligne, en douzième position. C'est une place très honnête. Les essais qualificatifs s'étaient bien déroulés. C'est une bonne place. Nous ne pouvons rivaliser avec les écuries d'usine et autres gros poids lourds du plateau GT. On est content de cette position sur la ligne.

Les voyants des feux de départ sont éteints. Les pilotes sont lâchés. Les chevaux expriment toute leur puissance. Dès les premiers mètres, j'ai distancé mon concurrent direct. J'étais du bon côté de la piste, j'ai eu une bonne adhérence. Je dois garder la trajectoire et appuyer à fond avant le premier freinage. C'est le

plus dangereux, toutes les voitures arrivent groupées dans la courbe et il n'y a pas de place pour tout le monde. Je plonge dans le virage, je freine tardivement comme je l'ai répété depuis quelques jours. Tout va bien. Je suis resté devant lui, il n'y a pas eu de touchette. C'est bon. J'ai conservé cette place acquise au départ. Maintenant il faut rester vigilant et attaquer.

Après quelques tours j'étais toujours dans la course. Jusqu'à présent, j'ai réussi à conserver la onzième place et je m'étais même rapproché du concurrent qui me précédait. La voiture était très stable. Le réglage réalisé est très performant. Les heures de travail payaient. Devant, le trou était fait. On ne se battait que pour les places d'honneur comme l'on dit. J'avais le type de devant en ligne de mire. Il était à ma portée. À chaque virage je me rapprochais un peu plus. Dans les lignes droites il reprenait un peu de champ mais petit à petit je me rapprochais. Bientôt je serais juste derrière lui. À l'aspiration je l'aurais. J'en suis sûr, c'était obligé.

C'est au neuvième tour que j'ai ressenti comme un gros problème. À l'entrée d'un virage situé environ au milieu du circuit, au passage du quatrième rapport je n'avais plus rien. Non ! La boîte de vitesse. Non pas là ! On était tout prêt de marquer à nouveau des points. C'était faisable, je le sentais. Je me bats contre la mécanique. J'arrive dans une courbe lente. Il faut passer directement en troisième. C'est bon en dosant le frein, tout se passe bien. Mais à la sortie les choses se corsent.

J'accélère à fond. Je tente à nouveau. Rien. Cette foutue vitesse est bloquée. Malgré le bruit du moteur et mes bouchons d'oreille j'entends comme un gros cliquetis qui semble venir de la boîte de vitesse.

Je remets la troisième et relance la machine. Je monte les tours dans le rouge et enclenche directement la cinquième. J'ai une grosse perte de puissance, le régime moteur est trop bas. Je me fais irrémédiablement rattraper par la voiture qui est derrière moi. Il vient de me dépasser. C'est foutu, la course est finie, je le sais. J'explique brièvement au stand mon problème grâce à la radio intégrée. Paul prend de suite la décision d'arrêter, il ne veut pas tout casser. C'est à vitesse réduite que je pénètre dans les stands. Je rentre directement la voiture dans le box et coupe le contact.

— Merde ! Fait chier, lâchais je avec la rage au ventre.

— Je sais, tu n'y es pour rien Xavier, tenta Paul.

— Ouais mais putain on était bien là !

— Oui tu as fait une belle course, tu n'as rien à te reprocher. C'est la loi du sport tu sais. C'est plus prudent d'être rentré. Il vaut mieux perdre une course que la voiture.

Déjà je ne l'écoutais plus. J'avais jeté mes gants avec rage sur les couvertures chauffantes et je pestais dans mon coin comme si cela allait changer quelque chose. J'ai mis plusieurs minutes à me calmer. La décharge d'adrénaline que j'ai sécrétée devait

être énorme, je me suis senti mal plusieurs minutes. La dose s'est enfin diluée dans mon sang, ma tension est un peu retombée. Je suis fatigué à présent, pressé de rentrer.

Je suis resté quelques minutes seul dans le camping-car qui nous sert de base arrière lorsque l'on est à l'extérieur. J'ai bu une bouteille d'eau entière et je me suis ensuite allongé quelques instants. C'est seulement une fois que je me suis senti complètement calme que j'ai regagné le stand.

La voiture est déjà dans le camion, les outils sont rangés, la place est déserte. On est prêt à repartir. Il y a quelques minutes ce box grouillait de monde. À présent, on ne trouve plus aucune trace de notre présence ici.

— Excuse-moi pour tout à l'heure Paul.

— C'est bon, il n'y a pas de problème Xavier. Ça excite hein l'adrénaline ?

— Comme tu dis, je suis vert de rage, c'est dommage, je me sentais super bien aujourd'hui.

— Et oui. Tu vas apprendre à perdre aussi, j'ai vu que c'était pas trop ton truc ça me répond-il en souriant.

— Heu... Oui comme tu dis, j'ai plutôt été habitué à être devant et à tirer les autres à moi dans mon ancien boulot. Alors ?

— Ben... Tu avais raison. Les premières informations montrent que c'est la boîte. Il va falloir démonter demain pour confirmer mais a priori on a soit une dent qui a cassé sur le pignon soit une fourchette. Rien de grave.

— C'est ma conduite qui fait ça ? Elle est trop sèche ?

— Ça peut jouer, mais tu sais, c'est plus souvent une pièce qui se fragilise en vieillissant. Ce qui est important c'est que tu nous aies écoutés. Rentrer tout de suite malgré ta déception nous a permis de ne rien casser, et ça c'est le plus important. Parce qu'une boîte qui casse en pleine course, c'est l'accident assuré.

— Je sais, je suis un peu bourrin comme tu dis, mais je sais quand il faut s'arrêter.

Paul ferme la porte du box et nous quittons le circuit dans une indifférence générale. Nous avons plusieurs heures de route pour rentrer, cela ne sert à rien de passer plus de temps ici. Je suis monté avec Paul pour le retour, mais je n'ai pas été un bon copilote. Je me suis très vite endormi.

La voiture est sur le pont. La boîte de vitesse est « par terre » comme disait Paul. Effectivement, une dent du pignon était cassée. Elle était venue se loger dans un recoin sans rien abîmer d'autre. Cela avait juste bloqué le mouvement de la fourchette. Le cliquetis que j'avais entendu sur le circuit devait venir de là. Nous avions eu pas mal de chance, il y aurait pu y avoir beaucoup plus de dégâts. Je m'y connaissais un peu en mécanique, mais c'est la première fois de ma vie que je voyais une boîte de vitesse désossée pièce par pièce. C'était assez impressionnant en fait. Les mécaniciens étaient déjà en train de la remonter. J'étais vraiment très étonné. Ils portaient des gants en coton

blanc et lustraient les pièces avant de les emboîter les unes dans les autres. Ils m'ont expliqué qu'il ne devait pas rester de trace de doigt pour être sûr qu'il n'y ait pas d'usure précoce. Je ne croyais pas que la mécanique pouvait être une discipline aussi exigeante.

Il allait être nécessaire de faire un léger rodage de la boîte une fois qu'elle serait remise sur la voiture. Un des mécaniciens se chargera de tourner avec pour le faire. On va juste intervertir les jours avec la rallye et il n'y aura pas de trou dans la préparation. Vincent a appelé Étienne dès hier soir quand il a su pour la Cup, il savait qu'elle serait indisponible aujourd'hui. C'était bon pour lui aussi, à la limite cela l'avait presque arrangé, il pourrait passer plus de temps avec ces enfants, comme ça, il serait libre mercredi.

La date du rallye des mille pistes approche. Il va de toute façon falloir accentuer la préparation de la rallye. La voiture est prête, mais on doit encore affiner notre duo avec Étienne. Nous sommes très complices et nous avons trouvé nos marques, mais c'est de la compétition à haut niveau, chaque jour sans entraînement est un jour où l'on perd un peu de certitudes et de réflexes. À cause des réparations sur la Cup, aujourd'hui on va rouler un peu tous les deux. On va y aller doucement, on va juste faire quelques tours. Vincent veut que l'on inverse les rôles. En seconde partie de matinée, Étienne va conduire et moi annoncer. Il trouvait que pour bien donner des informations, il fallait savoir de quoi l'autre avait besoin. À la réflexion, ce n'était pas si

idiot que cela. Ensuite, cet après-midi, on va visionner des images des spéciales des années précédentes. Cela va nous permettre de voir comment nos concurrents ont abordé les diverses difficultés de ce rallye.

Demain sera une journée différente. On a un rendez-vous prévu de longue date. On ira à Antibes. Là-bas il y a une société qui met au point des simulateurs informatiques. Demain nous allons « rouler » virtuellement. Cela coûte un peu cher, mais on peut se permettre une journée de simulation. La totalité des spéciales les plus délicates du rallye a été mise sur informatique et l'on peut les parcourir presque comme si on y était. Bien sûr il n'y aura pas le bruit ni les vibrations, mais il paraît que les images sont vraiment ressemblantes et que l'on se prend vite au jeu. Cela va nous permettre de faire le parcours au moins une fois. Étienne a tous les road-book de l'année dernière. Il y aura bien quelques changements comme chaque année, mais le gros du tracé restera le même. Nous sommes tous les deux assez pressés d'être à demain, on aurait dit des enfants attendant Noël.

Nous étions tous les deux excités comme des puces. Nous sommes enfin arrivés à Antibes. Vincent a fait partie du voyage. C'est le directeur de la société qui nous reçoit. Il nous explique brièvement que sa société est spécialisée dans la simulation, mais qu'habituellement il travaille plus sur des projets aéronautiques.

Au cours de la discussion, je comprends que c'est une connaissance du patron de l'écurie et que c'est entre autres pour cela que nous sommes là. Ce monsieur développait de nouveaux logiciels de simulation pour le secteur automobile et nous étions une bonne occasion pour lui de montrer son savoir-faire. À ce que j'ai compris, il était même prêt à investir un peu d'argent dans notre écurie. Les deux hommes réglèrent ça entre eux.

Quelques instants après nous étions Étienne et moi derrière les écrans informatiques. La pièce était sombre. Face à nous il y avait un écran double quasiment de la taille d'un pare-brise automobile. De chaque côté, deux écrans plus petits étaient censés représenter les vitres latérales. Nous étions assis sur des sièges de voiture fixés sur une petite estrade en aluminium. Devant nous un véritable tableau de bord de je ne sais pas quelle voiture de série était positionné sur un support métallique. Au sol de mon côté il y avait un pédalier et entre les deux sièges, un levier de vitesse. On avait un peu l'impression d'être assis dans une voiture. Mais pas vraiment quand même. J'étais un peu déçu, je m'attendais à autre chose.

Un ingénieur informatique nous expliqua brièvement que le principe d'utilisation était très simple : ça se conduisait comme une voiture. Encore de l'humour d'informaticien sans doute. Que c'était un prototype et qu'ils avaient plus travaillé sur la partie informatique que sur la partie réalisme de l'habitacle de la voiture. Ça, on avait vu !

Il annonça à Étienne que la simulation était sur la spéciale numéro neuf et quitta la salle.

Les lumières se sont éteintes. On s'est retrouvé seuls, tous les deux dans cette pièce noire. Il faisait chaud et on entendait le bourdonnement des ventilateurs. C'était assez désagréable. Les écrans se sont allumés. Celui de face d'abord, puis les latéraux. Un halo bleu envahit notre semblant de voiture. Le reste de la pièce était toujours plongée dans le noir. Je me suis tourné vers Étienne. La lumière émise par les écrans le faisait ressembler à un schtroumpf. Cela m'a fait rire. Il ne lui manquait plus que le petit bonnet blanc et on y aurait cru. Lorsque je lui ai expliqué pourquoi je riais il s'est mis à râler et me donna une tape sur le bras en jurant je ne sais quelle obscénité. Nous avons du mal à nous concentrer.

Une voix dans un haut-parleur me dit de tourner la clef de contact du tableau de bord. Sans trop y croire, je m'exécute.

Un son de moteur se fait entendre. Il doit y avoir des haut-parleurs que je n'avais pas vus. Le plancher vibre un peu. Machinalement, j'appuie sur l'accélérateur : on entend le moteur s'énerver. Je regarde Étienne l'air amusé. Il me répond juste par un haussement d'épaules et une grimace qui montre qu'il est aussi décontenancé que moi. Nous avons tous les deux esquissé un sourire légèrement moqueur.

Sur l'écran central un compte à rebours défile :

54 3 2 ... 1 .. 0.

Whaoo.

Les écrans affichent maintenant un paysage varois que je connais. Le graphisme est un peu grossier, mais c'est impressionnant. On a l'impression d'être sur la piste. On peut voir les arbres, le chemin, les collines environnantes. Il y a même quelques personnes de dessinées. Je tourne la tête et je vois sur les écrans latéraux, de mon côté la falaise et le ravin du côté d'Étienne. Je n'ai à peine le temps de me remettre de ma surprise que je vois en face de moi une main faire de décompte avant le départ. Ce jeu vidéo me plaît.

Dix-sept minutes, trente-cinq secondes et quatorze centièmes. C'est ce qui est affiché sur l'écran. C'est le temps que l'on a mis. La lumière s'est rallumée. Je regarde Étienne, incrédule.

— Whaoo, je ne pensais pas.

— Pareil, je suis encore dedans !

— Et bien, j'aime bien ce jouet moi, tu trouves pas que ça ferait bien dans notre box ça Étienne ?

— Pour sûr, mais je pense que le patron ne va pas trop être d'accord, héhé.

On était revenu sur un petit nuage Étienne et moi. On aurait bien voulu recommencer une quatrième simulation, mais il n'y avait plus eu assez de temps. Tout le long du trajet retour nous n'avons parlé que de ça. Et j'ai tourné là, et tu m'as dit ça. On

aurait dit de vrais gosses. J'ai cru à un moment que Vincent allait craquer.

Le côté jeu vidéo mis en retrait, il fallait bien avouer que ces simulations étaient d'un intérêt technique très prononcé. Bien sûr, une vraie voiture ne se comporte pas forcément comme ça, mais c'était un moyen de se mettre les tracés en mémoire comme il n'y en avait jamais eu. J'aimerais bien pouvoir utiliser un outil comme celui-là plus souvent.

- XIV -

On était très content. La boîte de logiciels de simulation d'Antibes ils avaient signé avec notre directeur d'écurie pour une saison dans un premier temps. Maintenant cette société était l'un des sponsors de notre équipe depuis quelques semaines déjà. Leur patron il avait été convaincu de l'utilité de se montrer à nos côtés. Les termes du contrat étaient simples : pas d'argent pour nous, mais un accès au simulateur une demie journée par semaine. En contrepartie, on avait apposé leur nom et leur logo sur la voiture, la rallye. On s'engageait aussi à parler de la société aux journalistes à chaque fois qu'on en avait l'occasion. C'était un bon partenariat pour nous. Certes cela ne faisait pas rentrer d'argent dans les caisses, mais avec les simulations gratuites on avait la possibilité d'avancer beaucoup plus vite. On gagnait de l'expérience gratuitement et rapidement. Avec Étienne, on était aux anges, car on pouvait faire et refaire une partie des spéciales. La totalité du rallye n'était pas simulé mais les quelques spéciales que l'on avait à disposition étaient déjà un atout. En plus on pouvait choisir le type de météo : ensoleillé ou pluvieux ce qui changeait les conditions de la piste.

On avait ainsi pu voir un peu nos réflexes sur une piste détrem-pée. Je ne suis pas vraiment sûr que dans la réalité cela se pas-sera vraiment comme ça, la voiture doit réagir autrement. Mais cela permettait quand même de tester d'autres manières de pilo-ter, de travailler ensemble avec Étienne et de s'adapter à des conditions de lecture de book un peu différentes.

Il y avait même une des étapes que l'on pouvait faire la nuit. Jusqu'à présent, on n'avait jamais roulé la nuit. Il va falloir qu'on le fasse rapidement maintenant. Je sais que Vincent a prévu ça dans notre planning de préparation. Sur le simulateur, c'était assez impressionnant. On ne voyait rien avec la lumière des phares que les informaticiens avaient dessinés. Dans la vraie vie on y voyait plus clair avec ceux que nous avons maintenant sur les voitures. Je le sais, j'ai déjà roulé de nuit avec la Cup. On n'a pas d'épreuve de nuit en GT, mais cela permettait de voir le maintien des températures la nuit quand l'air était frais.

À Antibes, ils vont essayer de travailler là-dessus d'ici notre prochaine séance. Sur l'éclairage je veux dire, car ils n'ont pas encore développé d'aléas liés aux pannes. Je crois qu'ils ont prévu de passer du temps sur ce détail, mais c'est, semble-t-il, une programmation complexe. D'après ce que j'ai compris, ils vont déjà dans un premier temps travailler sur une fonction du logiciel qui leur permettra de déclencher manuellement des pannes pendant que l'on pilote. J'espère que ce module sera dé-veloppé avant que notre collaboration soit finie, j'aimerais bien essayer ce genre de choses.

Même si la réalité est un peu différente, ces séances, c'était néanmoins un bon point. On s'approchait à grands pas de la date du rallye et on pouvait multiplier les entraînements facilement. Dans un après-midi, on pouvait faire jusqu'à six simulations. Après, cela devenait très fatigant et nous n'étions plus performants. Mais c'était beaucoup plus que l'on ne pouvait faire avec une voiture. Entre les essais il fallait vérifier le véhicule à chaque fois et ça prenait beaucoup de temps.

Les ingénieurs informatiques de la société, eux ils récupéraient nos impressions après chaque course virtuelle. Cela leur permettait de modifier leur joujou quasiment au jour le jour. En tout cas, chaque semaine on voyait un changement. Chaque fois, il y avait des détails supplémentaires, les réponses de la voiture étaient plus réalistes.

La dernière fois nous avons eu une surprise de taille. Ils ont couplé le système de vérins qui fait vibrer le plancher avec le logiciel. Maintenant, l'estrade elle penche vraiment dans le sens dans lequel la voiture le ferait si l'on était sur le terrain. Ils nous avaient juste dit un truc du style « on a une petite surprise pour vous ». Cela ajoute au réalisme d'une manière impressionnante. Parfois j'en arrivais à oublier que j'étais derrière un écran et j'avais réellement peur de sortir de la route et de me blesser. Plus ils amélioraient la performance du logiciel, plus cela leur permettrait de le vendre. Tout le monde était gagnant.

Nous on leur donnait surtout notre avis sur les réactions de la voiture, sur les suspensions, les travers dans les virages. Des choses techniques, comme on le fait pour nos ingénieurs, rien de bien compliqué pour nous. En plus, on avait réussi à les faire travailler sur l'habitacle de la voiture, à leur faire comprendre combien l'environnement influe sur les sensations. Du coup, un menuisier avait fabriqué rapidement une carrosserie en bois qui avait été peinte. On avait enfin un peu plus l'impression d'être à l'intérieur d'une voiture. Il était prévu de faire un habitacle plus ressemblant ultérieurement.

Aujourd'hui j'ai tourné avec la Cup. Le but était de tester des nouvelles pièces, notamment de nouveaux types de pneumatiques et des plaquettes de frein différentes. Il fallait que je « tape » un peu dedans comme on dit pour voir la vitesse d'usure des pneus. Il fallait s'assurer que ces nouvelles gommes puissent tenir toute une course. Pour les freins il fallait effectuer des freinages secs pour contrôler la résistance des plaquettes lors de leur montée en température.

Le circuit était ouvert au public. Il avait fallu faire attention, être prudent. Aujourd'hui il y avait même du monde dans les tribunes. Nos résultats honorables des dernières courses nous avaient valu un article dans le journal régional. Alors les spectateurs affluaient dès que le soleil était au rendez-vous. Ce n'était pas désagréable d'avoir quelques spectateurs, cela donnait un peu de piquant aux essais.

Très vite il y a eu trop de monde sur la piste cet après-midi. Je ne pourrai pas rouler comme je le veux, je vais rentrer au stand, je ne pourrais rien faire de bien et je ne veux prendre aucun risque. La Porche est tellement plus rapide que toutes les autres voitures des gens qui tournent aujourd'hui que j'ai l'impression qu'en sortie de virage ils sont tous à l'arrêt. Dans les lignes droites c'est encore pire.

En plus, tous ces amateurs, ils ne savent pas tenir une trajectoire, ils se promènent de part et d'autre de la piste sans regarder derrière eux. Je ne leur reproche pas, j'étais pareil quand je venais tourner avec l'Alpine au début. C'est juste que c'est trop dangereux pour eux et pour moi que je reste en piste. J'ai prévenu le stand par radio, ils m'attendent. Les mécaniciens ont déjà ouvert la porte du garage et son prêt à prendre en charge la voiture.

Alors que je sors de la Porche, je suis attiré par un bruit au-dessus de ma tête. Un groupe de jeunes crient à tue-tête en m'applaudissant. Encore un groupe d'étudiants qui est venu passer l'après-midi pour faire du karting et qui profite du spectacle des voitures qui tournent. Je les salue poliment et je reçois en retour des baisers des filles hilares qui simulent les groupies. Un des garçons me tend le pouce comme s'il voulait me congratuler, comme si je le connaissais. Je n'ai jamais vu ce jeune homme de ma vie. En revanche, dans le groupe il y en a une fille qui te ressemble énormément. Je suis obligé de m'y reprendre à deux fois pour savoir si ce n'est pas Pascale qui me fait une blague. Mais non, c'est juste une fille, une jeune étudiante inconnue.

Cela m'a perturbé. Paul qui attendait le retour de la voiture dans le box l'avait remarqué.

— Ça va Xavier ? Tu en fais une tête. Un problème avec la voiture ?

— Non, non. Ne t'inquiète pas. C'est juste une fille là, dans les gradins... Elle ressemble tellement à Amandine...

— Ah OK. Ça va tu es sûr ?

— Oui, merci. Ne t'inquiète pas, vraiment, ça va. Mais il y a trop de monde en piste là, on ne peut rien faire.

— Je sais, mais bon il faut pas trop se plaindre, on a souvent le circuit pour nous tout seul. De temps en temps, il faut partager ! Et puis je pense que tu as assez tourné pour que l'on puisse voir l'état des pièces. On doit avoir ce qu'il faut pour travailler, je te dirais ça demain.

— OK, de toute façon je reste là, je vais me désaltérer un peu et je reviens.

Tout le monde était au courant pour toi ici. Au début cela m'avait mis mal à l'aise, mais à présent je trouvais ça plus sain. Je n'avais pas à me justifier quand ça n'allait pas. J'avais juste à prononcer ton prénom et on me laissait tranquille. Je n'en abusais pas, mais je n'avais plus honte d'avoir encore le bourdon de temps à autre. Les gens de l'équipe étaient compréhensifs et vraiment gentils avec moi à ce sujet.

Souvent je pense à toi en fait. À présent, je n'ai plus de peine, plus de chagrin. Mais il me reste tout le reste, tout cet amour que j'avais quand tu étais en vie. Mon amour pour toi est intact en fait. Je crois même qu'il est encore plus fort que jamais. Cela fait plusieurs années que nous sommes séparés maintenant. J'avoue que parfois je ne sais plus vraiment combien : quatre, cinq ? Je dois me concentrer pour me souvenir. Certainement un autre moyen de me protéger de ton absence.

Je n'ai pas refait ma vie. Je n'ai pas vraiment le temps, mais surtout je n'ai pas l'envie. Je n'ai pas envie de vivre avec quelqu'un d'autre que toi. Tu vois, ce désir est encore présent en moi et je continue toujours à te parler, comme avant. Bien sûr j'ai eu quelques relations « amoureuses » depuis ta mort, mais jamais rien de vraiment sérieux. Juste quelques relations physiques pour flatter l'ego ou noyer l'ennui, sans plus.

Cette fille-là, celle des gradins, elle a réveillé en moi de vieux démons. Je nous ai revus ce jour où j'étais sorti de la route avec la voiture que Vincent m'avait prêtée. Je n'arrive pas à m'enlever cette pensée de la tête : ton sourire, la manière dont tu avais cloué le bec de Marc ce jour-là.

On avait refait quelques tours, le circuit s'était un peu libéré, mais du coup, je n'ai pas trop été bon à grand-chose cet après-midi. À chaque fois que je passais dans ce virage, je pensais à la sortie avec la R21. Je n'avais pas peur non, je pensais juste à la tête que tu devais avoir, collée à ta sœur telle une sangsue sur sa

proie. Vincent m'avait dit de rentrer à la maison, il avait dû parler à Paul à propos de cette fille dans les tribunes je suppose.

Depuis je suis là, vautre sur le canapé du studio et je pense à toi. Je pense à tous les moments que l'on a vécus. Mais surtout, je pense à tous ceux que l'on n'a pas vécus. J'ai même un peu pleuré cet après-midi. Cela faisait bien longtemps que cela ne m'était plus arrivé. La dernière fois c'était avec Pascale. Je ne sais plus bien pourquoi, mais c'était lors d'un week-end il y a quelques mois.

Ils sont fiers de moi Marc et ta sœur. Je pense que tu le serais aussi. Je me débrouille plutôt bien sur la piste. Maintenant que j'y pense, c'est un peu grâce à toi que je suis revenu au pilotage. Grâce ou à cause de toi ? Je ne sais pas très bien comment je dois dire en réalité. En tout cas, le résultat est là, maintenant je vis de la course, comme j'en avais toujours rêvé. Je ne pensais pas que je réaliserais ce rêve un jour.

La date du rallye approche, Marc il m'a dit qu'avec Pascale ils essaieraient de venir me voir courir. C'est déjà la semaine prochaine le coup d'envoi. Cela me ferait vraiment plaisir s'ils pouvaient venir tous les deux. J'aimerais tellement que tu sois là pour me voir toi aussi. Il faut que moi j'aie te voir. Cela fait trop longtemps que je n'ai pas été sur ta tombe. J'irais après le rallye, j'aurais quelques jours de libre devant moi après cette compétition. Je te promets de venir passer du temps auprès de toi.

Depuis quelques mois, aller au cimetière n'est plus une obligation, une charge. C'est devenu une joie presque, comme un plaisir que je savoure. Je comprends que mon attitude et mes propos peuvent paraître décalés, mais c'est comme cela que je le ressens. Je m'assieds sur le bord de la tombe d'Amandine et je raconte mes jours. Je parle à une pierre tombale. Ce qu'il y a de rassurant c'est que dans cet endroit, personne ne trouve ça bizarre. Cela me rassure de passer du temps comme ça. La dernière fois j'étais resté presque deux heures à lire, assis sur le marbre. Je me sens serein maintenant quand je suis là-bas.

Le départ du rallye c'est pour très bientôt. Je pense que nous sommes au point. La voiture va bien, et tout le monde est en forme. Moi j'ai un peu peur, cela va être la première fois que je fais ce genre d'épreuve. Les entraînements, c'est bien, mais la compétition avec sa pression, c'est autre chose.

Il n'y a pas de raison.

On est prêt... Vraiment prêts.

Deuxième jour de compétition. La fatigue commence à se faire sentir. La chaleur de la nuit ne m'a pas permis de récupérer complètement des spéciales d'hier. Le dos est douloureux, les muscles endoloris. Il reste encore deux boucles à couvrir dont une chronométrée d'environ dix-sept kilomètres.

Il va falloir être encore plus incisif qu'hier pour essayer d'être dans les dix premiers de notre catégorie. C'est le résultat que le patron aimerait bien faire. Notre classement hier soir à l'issue de la première journée leur a fait revoir leurs ambitions à la hausse. Il y a quelques jours nous n'aurions pas espéré être dans la première moitié du classement de notre catégorie. Amener la voiture à l'arrivée en bon état était le premier challenge, et être dans les vingt premiers était carrément un rêve qui nous paraissait inaccessible. Je pense que cela est encore possible. Hier soir nous étions classés quatorzième et à moins de deux secondes et soixante-dixièmes de la dixième place.

Les quelques réparations ont été faites pendant la nuit par l'équipe de mécaniciens de Vincent. Ils connaissent bien la voiture maintenant. Tout va bien, la voiture n'a pas trop souffert malgré une escapade dans les hautes herbes hier en soirée dans l'avant-dernière spéciale. Cela m'a juste fait perdre un peu de temps, mais rien de bien méchant. Les amortisseurs arrière sont un peu tassés, mais rien de dramatique, cela va largement tenir pour aujourd'hui. La voiture va juste être un peu plus sportive pour nos vertèbres. Il faudra quand même se méfier du possible survirage engendré par ces amortisseurs fainéants dans les courbes rapides.

Je fais quelques étirements et quelques échauffements pour me mettre en condition. J'ai gardé cette habitude de mon passé de pompier. Je suis bien content aussi d'avoir fait toutes ces séances de musculation, cela aide mes cervicales à supporter les secousses du terrain. Je savais que cela allait être dur, mais ce matin j'ai des courbatures partout.

Le début de la spéciale se déroule pas trop mal. En cette matinée il y a encore un peu de rosée ce qui permet à la piste de ne pas être encore trop poussiéreuse. Du coup à l'intérieur de la voiture l'air est encore respirable et l'on ne va pas s'en plaindre, cela change de la dernière spéciale d'hier. Étienne connaît parfaitement le road-book. Je sais qu'il a encore répété le trajet hier soir. Il s'en voulait pour le tour de tondeuse que nous avons fait, il avait mal anticipé ma vitesse et avait un peu tardé à m'annoncer

une bosse. Je ne lui en veux pas. C'est comme cela que l'on apprend. Et nous sommes en phase d'apprentissage l'un et l'autre. En plus, celle-là c'était une de celles que l'on avait vues sur le simulateur.

Aujourd'hui, il m'annonce toutes les difficultés et changements de trajectoires au moment adéquat. Nous nous sommes assez bien accoutumés l'un à l'autre.

Je suis content qu'il soit mon navigateur.

Nous prenons l'un et l'autre de l'assurance et je pense que nous allons faire un bon temps sur cette portion chronométrée. Je suis à l'aise sur ce tracé, je pilote à l'instinct et la voiture répond bien aux sollicitations. Le train arrière est légèrement plus souple en fait. Il me convient bien ce matin, il faudra que je note cette configuration pour les prochains essais.

Le fait que le rallye se déroule dans les environs de Canjuers nous aide un peu. Nous avons effectué tous nos réglages dans la région alors la voiture est bien préparée pour ce type de terrain. Nous connaissons une partie du tracé pour l'avoir utilisé lors de nos séances d'essais et en plus celle-là c'était une de celles que l'on avait vues sur le simulateur. C'est un bel atout pour nous. Cela me permet vraiment de gagner du temps dans cette première portion de la spéciale.

Jusque-là tout allait bien. Je n'avais pas fait de fautes de conduite flagrantes. Les chronos semblaient bons. Étienne me confirmait cette impression en me donnant les temps intermédiaires

dès qu'il en avait l'occasion. On était en avance sur nos temps d'hier à cet endroit. Les acquis de la simulation portaient leurs fruits. La dixième place était à notre portée. Il restait à peu près un tiers de la distance à couvrir et le plus technique était passé. J'allais pouvoir envoyer pleins gaz maintenant jusqu'à la ligne d'arrivée. On était tous les deux en confiance, on pouvait appuyer un peu plus.

C'est à la sortie du virage numéro vingt-sept que ça c'est corsé. Un grand virage gauche quarante degrés avec un angle mort en sortie dû à la falaise. Avec les arbres qui couvrent le chemin de terre juste avant, on a l'impression de sortir d'un tunnel. Il y a comme un flash de lumière après une zone d'ombre. Il faut presque une seconde à l'œil pour s'habituer.

Un virage que l'on prend à fond de troisième en contre braquage aux environs de 100 km/h et qui préfigure une longue ligne droite en descente et en léger dévers. Si l'on négocie bien ce virage, on peut atteindre au mieux les 170 Km/h dans la ligne droite qui suit. Mais il ne faut pas faire de faute de trajectoire. Il faut anticiper la ligne droite en sortant de la courbe en aveugle, en étant déjà aligné et en lançant l'arrière de la voiture délicatement sur la droite du tracé.

Juste à la sortie de la courbe j'ai vu une forme sombre en contre-jour au milieu de la piste. Une silhouette !

Il y avait quelqu'un de petite taille sur la piste. Mon Dieu un enfant. En un éclair j'ai vu des dizaines de personnes s'agiter frénétiquement sur le côté, le long du trajet.

Réagir.

Un gosse, il faut à tout prix l'éviter.

Mais que fait-il au milieu du chemin ? Comment est-il arrivé ici ? Pas le temps pour les réponses.

Au même moment, Étienne, qui a relevé la tête pour prendre de l'avance sur la prochaine difficulté, me hurle dans le casque un truc que je n'ai pas compris, mais dont le sens ne fait aucun doute. Il a vu la même chose que moi.

Il n'y a pas trop d'échappatoires à cet endroit précis du tracé. Je n'aurais jamais la possibilité de m'arrêter à temps. La voiture était déjà dans l'axe et le moteur rugissait libérant toute sa puissance, fonçant irrémédiablement vers cette silhouette qui grossissait rapidement. J'écrase la pédale de frein, crie à Étienne de s'accrocher, et donne un grand coup de volant vers la droite. Vers le ravin. Je n'ai pas d'autre choix, de l'autre côté c'est la falaise, on ne s'arrêtera jamais avant de toucher ce gosse.

Je sens la terre glisser et les cailloux rouler sous les pneus et déjà le nez de la Porche penche dans le ravin. Un nuage de poussière entoure la voiture. Instinctivement je jette un coup d'œil sur ma gauche. C'est bon, le gamin a été évité. Mais pour nous la fin de cette cabriolet ne s'annonce pas aussi tranquille, l'arrêt va être plutôt sportif. Le ravin n'est pas très profond, quatre ou cinq mètres tout au plus. Les arceaux de sécurité de la voiture

vont nous protéger en cas de tonneau. La voiture reste sur les roues, mais je n'ai plus d'action possible. Il n'y a plus qu'à attendre...

Nous avons touché quelques arbustes qui nous ont remués fortement dans l'habitacle, mais cela va encore. La vitesse a bien diminué grâce à ces petits chocs répétés dans la végétation.

D'un seul coup je sens l'avant de la Porsche qui s'affaisse et un choc brutal nous secoue énergiquement. La roue avant gauche vient de heurter un rocher. La violence du choc a arraché une partie de la transmission avant de la voiture et a fait pivoter celle-ci vers la droite. Nous avons presque fait un tête à queue, au moins un quart de tour, c'est sûr. Nous nous sommes retrouvés l'espace d'un instant en position quasi verticale et puis nous sommes retombés lourdement. Nous avons touché un arbre à l'arrière droit qui nous a fait faire un nouveau tour vers la gauche. Le choc a été assez violent et la voiture a été littéralement projetée par l'arrière, comme si un géant nous avait donné un coup de pied.

En une fraction de seconde, avant que le cri de surprise n'ait le temps de sortir de ma bouche je vois une ombre géante se diriger vers moi. Je me tourne sur la gauche sans m'en rendre vraiment compte et je vois un tronc d'arbre énorme pénétrer dans l'habitacle par ma porte.

Nous nous sommes immobilisés. Enfin !

La Porche est posée au sol, éventrée, amputée de son train avant, compressée à l'arrière comme une vulgaire boîte de conserve. De la fumée s'échappe de ce qui reste du moteur et une odeur d'huile brûlée se répand dans la végétation.

Le harnais me plaque dans le siège baquet. Je sens un liquide chaud et visqueux couler depuis mon front sur mon visage. J'ai la tête lourde. À la vue de mes jambes qui forment un angle étrange avec mon bassin je sais que j'ai la tête penchée en avant. Cette position de mes jambes n'augure rien de bon, je suis coincé, il va falloir que l'on m'aide pour sortir de là. En plus je n'arrive pas à apercevoir mes pieds et je ne les sens plus.

Un bout de plastique rouge et noir est posé sur une de mes jambes au milieu d'un tapis de feuilles et d'écorce. D'où peut-il provenir ? Il n'y a rien de tel dans la voiture. Je ne reconnais pas l'habitacle de la voiture d'ailleurs. Je ne vois plus le volant. Ça y est, je sais. Il me semble que c'est un morceau de mon casque. Cela y ressemble en tout cas. Je vois des filets de sang couler devant mes yeux et faire une grande tache presque bordeaux sur les feuilles vertes. Cela doit provenir de mon cuir chevelu. Je sais que cela saigne beaucoup, ce n'est pas pour autant que c'est grave. Cette histoire de morceau de plastique m'intrigue quand même un peu.

Petit à petit ma vue du côté gauche se modifie : c'est comme si un voile rouge était dressé devant moi. J'entends Étienne qui crie mon nom. Sa voix est angoissée, mais elle est claire. S'il parle, c'est déjà qu'il va bien, cela me rassure. Mais je l'entends

à côté de moi, plus dans mes écouteurs comme tout à l'heure quand nous étions sur la piste. Je n'arrive pas à tourner la tête pour essayer de l'apercevoir. Il crie toujours, j'aimerais bien lui dire de se taire, ses cris m'étourdissent.

J'ai une sensation bizarre. Comme une chaleur qui m'envahit. Il fait chaud dehors, je le sais, mais là c'est différent. La chaleur semble venir de l'intérieur et remplir tous mes organes. Paradoxalement, j'ai le corps parcouru par d'immenses frissons que je n'arrive pas à contrôler. D'ailleurs, à la réflexion, je me rends compte que je ne vois pas la clarté du soleil qui m'éblouissait il y a quelques secondes.

Ma vision s'obscurcit. Du côté gauche, je ne vois plus rien maintenant, plus qu'un fond rouge. J'ai le goût du sang dans la bouche à présent. Je n'arrive pas à savoir s'il rentre dans ma bouche ou s'il en sort. Tout ce que je sais c'est que j'ai la sensation d'avoir du sang plein la gorge et que cela m'empêche un peu de respirer. Du côté droit, ma vision disparaît petit à petit. Un nuage noir s'installe peu à peu, comme si on déposait quelque chose sur ma tête. Cela doit être ça en fait.

J'entends du bruit. Beaucoup de bruit. Je ne vois rien, je ne peux pas bouger, mais je suis sûr qu'il y a beaucoup de monde autour de la voiture. J'ai même parfois la sensation que l'on me touche. Les secours doivent être arrivés. Déjà ? J'ai l'impression que l'on est arrêté depuis quelques secondes uniquement. J'ai peut-être perdu connaissance quelques instants.

Étienne crie sans arrêt mon nom. Je n'arrive pas à lui répondre. J'essaye bien, mais rien ne sort. Les secours doivent être là, c'est certain. Je n'ai qu'à les laisser faire et tout ira bien. Ne pas se débattre, se laisser porter. Laisser mes anciens collègues œuvrer. J'ai confiance.

D'un seul coup, tout s'efface. Les bruits deviennent plus sourds, le voile devient plus noir. La voix d'Étienne devient de plus en plus lointaine. Elle semble se perdre dans les bois. Il a dû pouvoir sortir de la voiture. C'est rassurant.

Je n'ai pas mal. Je sais que je suis blessé. Je connais ces situations pour les avoir traitées de nombreuses fois lorsque j'étais pompier. Je saigne pas mal, mes jambes semblent broyées, la compétition est finie pour moi aujourd'hui. La saison GT peut-être aussi.

En plus, j'ai cassé le beau jouet de Vincent, il va râler. Mais ce n'est pas de ma faute. Il y avait cet enfant sur la piste. Enfin je crois que c'était ça. Mes souvenirs se brouillent, je ne sais plus très bien.

Je suis bien, je n'ai plus chaud. Non plus chaud.

Le noir c'est installé maintenant, complètement, totalement.

Je n'entends plus rien non plus. Il me semble juste percevoir vaguement une dernière fois la voie d'Étienne au loin, mais je n'en suis pas sûr.

Mon esprit s'éclaircit. Tout s'est effacé autour de moi pour laisser place à un immense vide. Je ne vois pas de lumière, mais il ne fait plus sombre désormais. Le rouge a aussi disparu. Je me sens apaisé. J'ai l'étrange sensation que toutes mes forces m'abandonnent, toutes les douleurs aussi. Je ne sens plus mon cœur taper dans mes tempes avec insistance, je n'ai plus cette horrible brûlure dans le torse à chaque inspiration.

Tout est fluide, comme facile, comme avant le choc. Même mieux qu'avant le choc. Et doux, tellement doux. Je n'ai plus de frissons. Je n'ai pas peur, non, je me sens bien, comme libéré, c'est tout.

J'ai compris. Ça y est. Je sais maintenant ; je sais ce qui est en train de se passer.

Je viens à ta rencontre.

Amandine, accueille-moi, je viens te rejoindre. Après toutes ces années de solitude et de tristesse, enfin je vais te revoir. Oui c'est cela, le moment de nos retrouvailles est arrivé. Enfin je vais te serrer à nouveau dans mes bras.

Oui, c'est cela.

Amandine, mon double, mon amour...

J'arrive.

Épilogue

Le calme est revenu dans la campagne varoise. C'est un après-midi comme les autres.

La course avait été arrêtée. Elle avait bien sûr été neutralisée dès que l'accident avait été connu. Mais maintenant, elle était vraiment arrêtée. Le rallye a été annulé. Il n'était pas concevable de poursuivre après un tel drame.

L'épave de la voiture a été enlevée. Elle avait été mise sur le plateau d'une dépanneuse et amenée à la gendarmerie pour expertise. L'équipage quant à lui avait déjà été évacué depuis plusieurs minutes. Il se disait dans les allées que c'était grave, que les gars qui étaient dans la voiture, ils avaient l'air mal en point. On pouvait aussi entendre ça et là que de toute façon quand tu fais des trucs comme ça et bien ça doit arriver un jour ce type d'accident. Qu'il fallait voir comment ils roulent ces gars-là. Il y en avait même certains qui ajoutaient que l'on avait de la chance qu'il n'y ait pas plus d'accidents en fait.

Il y avait eu beaucoup de monde pour assister à cette scène. Trop de monde même ; des badauds, des photographes, les organisateurs, les pompiers et les gendarmes. Et tout ça, cela avait fait une foule assez imposante à proximité du lieu de l'accident.

Et au milieu de cette foule, il y avait un petit garçon de cinq à six ans. Il regardait la dépanneuse, elle était belle avec toutes ces lumières qui clignotaient de partout. Et puis il regardait aussi la carcasse déformée sortir peu à peu du ravin, difficilement, dans des cris stridents provoqués par le frottement de l'acier sur le sol caillouteux. Il trouvait qu'elle était moche la voiture de course comme cela toute cabossée de partout. En plus, elle n'avait même plus de toit. Oui, elle n'était vraiment pas belle comme cela.

Nerveusement, il frottait un petit ours en peluche qu'il tenait serré dans ses mains. Il essayait d'enlever toute cette poussière qui était dessus. Son ours, il s'était sauvé. Il avait roulé le long du talus où le petit garçon était assis avec son papa et il était tombé sur le chemin. Il n'allait pas le laisser là tout seul quand même, là au milieu du chemin et en plein soleil en plus. Il allait pleurer sinon petit ours. Alors, il était allé le chercher et puis c'est tout. C'est ce qu'il avait dit à son papa quand celui-ci a crié en le voyant dévaler le talus juste au moment où la Porche arrivait.

L'endroit est désert à présent, toute l'agitation des dernières heures s'en était allée. Les oiseaux ont repris leur vol, le soleil

continue de briller, indifférent au drame qui vient de se dérouler. Seules quelques branches cassées témoignent de ce qui vient de se passer. Si l'on veut voir, savoir, il faut s'approcher un peu. Et là, on peut voir des traces de frottement sur un rocher, quelques traces de peinture aussi. Si l'on descend dans le fossé et que l'on s'accroupit, on peut trouver quelques gouttes de sang séché sur le feuillage et une flaque huile et d'essence mélangées dans une petite cuvette formée par un trou dans le sol.

Et puis si l'on écarte doucement les fougères, on trouve, posé au sol, un petit morceau de plastique rouge et noir. Un morceau incurvé, comme un bout de bol ou de casque peut-être. En tout cas, quelque chose dans ce style.

Le lendemain dans le journal local il y avait une photo de l'épave de la voiture de rallye qui s'étalait en gros sur la Une. Et si l'on tournait la page, il y avait un article qui expliquait ce qui avait mis la campagne en émoi la veille. Ainsi, on pouvait lire :

« Dramatique accident hier lors du rallye des Mille Pistes. Le pilote Xavier Molène a trouvé la mort lors d'une spectaculaire sortie de route. Son copilote n'est quant à lui heureusement que légèrement blessé. Selon les premiers éléments de l'enquête de gendarmerie l'inconscience des spectateurs serait à l'origine de ce drame. Le rallye a été annulé... »

FIN

Cet ouvrage a été imprimé en France par
Lulu.com
Raleigh, U.S.A.

novembre 2010

Composé et édité par Corinne OZENNE Éditions
3 place du Champ de Foire
16120 CHATEAUNEUF SUR CHARENTE

www.coeditions.fr



2^{ème} édition

dépôt Légal : novembre 2010
ISBN 978-2-9537844-0-4